This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00104609 7

F
FORD
O
C LIBRARY
DAUGHTER
L, JR.
ORD SKEEL

1. French literature —
- Collected works

*CBG –
Villette

ŒUVRES

DU MARQUIS

DE

VILLETTE.

Oe C — Paris 8 bre 29 1783

ŒUVRES

DU MARQUIS

DE

VILLETTE.

A LONDRES.

1784.

M.L.
75

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
721968
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1940 L

Cet Ouvrage se trouve à Paris,
Chez
CLOUSIER, Imp.-Lib., rue de Sorbonne.
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.
Et la Veuve ESPRIT, au Palais-Royal.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

DANS un tems où l'on voit imprimées tant de choſes qui méritent ſi peu de l'être, nous avons penſé que le Public ne recevrait pas avec indifférence les Œuvres d'un Homme du monde, ſi connu par ſes relations avec M. DE VOLTAIRE. C'eſt dans l'intimité de ſon commerce qu'il a puiſé ſans doute cette politeſſe de ſtyle qui ſemble caractériſer ſa manière d'écrire. Au plaiſir que donne la lecture de la plupart de ſes Pièces, dans les divers ſujets qu'il

SLOOGMAF 23'40

a plutôt eſſayés que traités, ſe mêle preſque toujours le regret que ſa pareſſe ne lui ait permis que de les effleurer.

NOUS n'avons pas voulu entreprendre cette Edition, ſans ſon aveu ; & nous nous faiſons un devoir de mettre ſous les yeux du Lecteur la réponſe qu'il nous a faite.

Paris, 25 Octobre 1783.

NON, Meſſieurs, je ne déſavouerai point le Recueil que vous vous propoſez de faire, de ce que vous appellés mes Œuvres. *La plupart de ces morceaux de Proſe & de Poéſie, très-fugitives, ſont épars dans les Journaux: & je me ſerais, toute ma vie, contenté de cette gloriole éphémère.*

S'IL m'était permis de mettre une condition à l'aveu que vous me demandez, ce ſerait que cette portion du Public dont l'opinion n'eſt jamais indifférente, ſût bien préciſément que je n'entre pour rien

dans le projet que vous avez de m'imprimer. Mais on regarderait ſans doute comme une fauſſe modeſtie, de me défendre de l'honneur que vous me faites; & je ne puis vous refuſer mon conſentement, lorſque je vous dois de la reconnaiſſance.

VILLETTE.

DISCOURS

DISCOURS
HISTORIQUE
SUR LE RÈGNE
DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

On peut être Héros ſans ravager la terre.
BOILEAU.

DISCOURS
HISTORIQUE
SUR LE RÈGNE
DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

LE Peuple avide du merveilleux, n'eſt frappé que de ces révolutions terribles qui étonnent & changent la face de l'Univers : cependant l'Hiſtoire des grands Evènemens eſt preſque toujours l'hiſtoire des malheurs publics. La Majeſté tranquille des mers eſt-elle donc moins digne de notre admiration, que l'horrible ſiflement des Tempêtes ? & ce diſque immenſe

de lumière dont les retours périodiques raniment & consolent la Nature, n'est-il pas un spectacle plus ravissant que ces météores enflammés, qui semblent n'éclairer le monde, que pour y porter le ravage & la désolation ?

Détournons nos regards de ces Héros sanguinaires qui ont affligé l'Humanité ; pour contempler ces Hommes bienfaisans qui, par leurs talens & leur sagesse, ont éclairé ou servi la Patrie. Au milieu d'eux, je vois s'élever Charles V, Roi de France, à qui la Nation vient rendre hommage dans le sanctuaire des Lettres & de la Philosophie.

Athènes & Rome lui eussent élevé des statues : ne regrettons pas ces monumens de l'admiration & de la reconnoissance. Des hommes choisis, juges non moins délicats que les Grecs & les Romains sur le prix de la gloire, ont trouvé de plus heureux moyens de garantir la durée des noms fameux ; ils ont perfectionné l'art d'immortaliser, en substituant les dons du Génie au marbre & à l'airain.

PREMIÈRE PARTIE.

LE Prince, que les droits de ſa naiſſance portent ſur un trône paiſible, peut aiſément devenir un grand homme : les circonſtances ont déjà fait la moitié de ſa gloire. Que les premières deſtinées de CHARLES ſont différentes ! De la vie privée de Dauphin, il paſſe à travers des écueils ſans nombre, pour arriver à l'Empire ; & ſes premiers regards, en montant ſur le Trône, ne découvrent au loin & près de lui, que des malheurs.

UNE adminiſtration faible avait avili l'Autorité ſuprême : les guerres étrangères, les diſcordes civiles déſolaient le Royaume. Des précipices étaient creuſés de toutes parts : il fallait y tomber, ou les combler.

UN Prince jeune, emporté par un élan de valeur inconſidérée, en voulant braver les périls, pouvait entraîner ſa chûte. CHARLES ſçut attendre les circonſtances, les préparer, les ſaiſir. Il n'eſſaya pas d'arracher à la fortune

des ſuccès qui devaient être le fruit du tems. Il ſentit que l'Etat affaibli demandait à être réparé par degrés ; qu'il lui fallait des ſecours, dont la lenteur aſſurât la ſolidité ; & que s'il les précipitait, il allait tout perdre.

Ce peuple fier, nourri dans le ſein des factions, l'Anglais avait à peine ſuſpendu les troubles qui l'agitaient, que las du repos, avide de combats & de ſang, il était venu porter ſes armes dans cette contrée de la France, d'où ſortirent ſes derniers conquérans. Notre faibleſſe & nos pertes enflaient l'orgueil d'Edouard. Pluſieurs de nos villes maritimes avaient reconnu ſes Loix. La plupart de ces belles Provinces, maintenant réunies ſous un chef, étaient ſoumiſes alors à des Maîtres particuliers, toujours prêts à faire des alliances dangereuſes avec les ennemis du Monarque, dont ils étaient les feudataires. Edouard achetait leurs ſecours ; le Duc de Bretagne le recevait dans ſes ports ; & le Roi de Navarre lui ouvrait de ſon côté de nouvelles barrières, pour entrer dans le cœur du Royaume.

Philippe de Valois avait employé la force &

la politique pour prévenir ces malheurs. Jean II résistait encore ; mais son imprudence le perdit. Battu aux environs de Poitiers, forcé de rendre ses armes, il donna au peuple Anglais le spectacle d'un roi de France prisonnier à Londres. L'amour de la Liberté, ce sentiment si naturel à l'homme, & qui doit être plus vif encore dans un Souverain, le fit plier sous la loi d'un vainqueur superbe.

CHARLES dans cet âge où le héros s'apperçoit, mais ne se montre pas ; CHARLES, alors Dauphin, prit les rênes du Gouvernement. L'Etat ne vit en lui qu'un jeune Prince, d'une complexion faible, & qui n'avait que l'ombre du pouvoir. Dépourvu des forces nécessaires pour se faire respecter ; contredit à chaque instant ; forcé de garder auprès de lui des hommes avides qui, sous le prétexte de lui servir de conseil, ne prenaient son aveu que pour la forme, & souvent le contraignaient de le donner, il fut réduit à la malheureuse extrémité de voir ruiner le Royaume par des Grands qui dominaient au milieu de l'anarchie, & travaillaient à établir leur fortune sur les débris de l'Empire.

C'est dans ce tems de criſe & de bouleverſement, que le germe du grand Roi ſe développait dans Charles. Il étudiait en ſilence l'art de régner. Les fautes qu'il vit faire, lui ſervirent de leçons : obligé de céder aux circonſtances, dépouillé des droits de la Royauté, deſcendu preſque à une condition privée, il ſe trouva plus près des hommes qu'il apprit à mieux connaître, comme il apprit d'eux à ſe connaître lui-même.

Le roi de Navarre, connu par le titre affreux dont la poſtérité l'a flétri, Charles-le-Mauvais vint fomenter les diviſions & déployer l'étendard de la Révolte. Sous des dehors impoſans, il cachait une ame atroce. D'autant plus dangereux qu'il avait l'art de plaire, il était naturellement fier, libéral, éloquent ; il poſſédait toutes les qualités brillantes qui ſont des vertus dans un héros, mais qu'il avait corrompues en les faiſant ſervir à ſes crimes. Epoux de la fille du Roi, il tenta de réunir ſur le gendre la Lieutenance du Royaume, & le pouvoir qui n'était dû qu'au Dauphin. Il trouva facilement dans la Capitale de ces eſprits inquiets à qui pèſe le repos, & qui ſemblent ne tenir leur exiſtence que des troubles.

UN homme que ſes attentats ont rendu fameux, & dont l'Hiſtoire rappelle ſans ceſſe le nom à côté de celui de CHARLES, comme la Nature préſente l'or à côté de ſes plus viles productions, Marcel, Prévôt des Marchands, s'était déclaré chef des Rebelles. Son audace lui avait mérité les ſuffrages de la multitude, toujours prête à baiſer la main qui l'écraſe, lorſqu'on peut lui perſuader que c'eſt pour la défendre.

MARCEL, perſuadé que l'impunité réſide dans la puiſſance, ſongea bientôt à s'aſſocier le roi de Navarre; il crut voir en lui un protecteur d'autant plus ſûr, que ce Prince était lui-même chargé de l'exécration publique. Charles-le-Mauvais ne balança pas. Audacieux dans le crime, & dévoré d'ambition, il ſe faiſait déjà roi de France au fond de ſon cœur. La vie du Monarque & de ſon fils devait pour jamais anéantir ſes eſpérances criminelles; mais il crut aiſément que le ſceptre ne pouvait échapper à ſes mains accoutumées à manier le fer, & à préparer le poiſon.

PLEIN de ces horribles projets, il ſe rend à

Paris. Il y ſignale ſon arrivée par un trait qui peint ſon caractère. Les priſons ſont ouvertes par ſes ordres ; & la liberté rendue à une foule de ſcélérats, en fait autant d'exécuteurs de ſes volontés barbares. Le parti de Marcel le reconnaît pour ſon appui. A l'inſtant la puiſſance du Dauphin eſt anéantie ; ſes jours mêmes ſont menacés. On accuſe Charles-le-Mauvais de l'avoir empoiſonné : le cri public s'élève contre lui ; vainement chercha-t-il à ſe juſtifier ; la poſtérité ne l'a point abſous. Il eut la douleur & la honte de commettre un crime ſans ſuccès : la promptitude avec laquelle le Dauphin fut ſecouru, arrêta l'effet du breuvage ; mais les ſources de la vie en furent altérées ; il garda une langueur qui continua pendant le reſte de ſes jours, & en accéléra la fin.

Cependant la Tyrannie victorieuſe élevait ſa tête ſuperbe. Chaque inſtant appeſantiſſait ſur le Dauphin le joug de la ſervitude. Envain travaillait-il à ſortir de l'état d'aviliſſement où le tenaient ſes ennemis. On le vit un jour ſe rendre aux Halles où le Peuple était aſſemblé, le haranguer & l'inſtruire de ſes intentions. Triſte & ſublime ſpectacle ! l'Héritier du plus

beau trône de l'univers eſt réduit à demander à ſon peuple la liberté de le rendre heureux.

LA multitude toujours touchée des marques de bonté que lui donnent ſes maîtres, voulait favoriſer le Dauphin : il crut d'abord que le calme le plus profond allait ſuccéder au plus grand trouble : mais, comme ces vents ſéditieux qui, ſur la fin d'un orage, ont moins de peine à ſoulever les flots encore émus par la tempête, Marcel & ſes émiſſaires ne tardèrent pas à rendre au Peuple ſes premières fureurs.

L'AUDACE des Rebelles augmente : le Prévôt qui connaît le Peuple, & qui ſait qu'on n'arrache ſes applaudiſſemens, qu'autant qu'on le ſubjugue & qu'on l'effraie ; l'exécrable Prévôt médite de nouveaux attentats. Etonné de la démarche du Dauphin, ne le jugeant pas capable d'avoir pris ſeul ce parti, il crut qu'il avait été conſeillé. Ses ſoupçons s'arrêtent ſur le ſeigneur de Conflans, Maréchal de Champagne, & ſur celui de Normandie, Robert de Clermont. Ils étaient les ſeuls qui oſaſſent marquer leur attachement pour leur maître ;

ils gémiſſaient avec lui des maux de l'Etat, & ne ſe bornaient pas toujours à des vœux ſtériles. Marcel n'héſite point à ſe défaire de ces Citoyens généreux. Sa farouche inſolence va juſqu'à les attaquer auprès du Dauphin. Il entre dans l'appartement où ils étaient avec le Prince, à qui il dit froidement de ne pas s'étonner. Il appelle à lui une troupe de ſcélérats; le Maréchal de Champagne eſt percé de coups; Robert de Clermont ſe réfugie dans un cabinet, on l'arrache de cette retraite; il va tomber aux pieds du Dauphin qui ſe trouve couvert de ſon ſang. Il reſtait encore une victime à la fureur de Marcel; & quelle victime! grand Dieu! Maître immortel de la vie des Rois, ſouffriras-tu qu'un fer aſſaſſin tranche des jours auſſi précieux! Anges tutélaires de la France, veillez ſur elle; veillez ſur un jeune Prince qui doit faire un jour le bonheur d'un peuple ingrat! CHARLES à la merci des bourreaux, incertain de ſon ſort, attend à chaque inſtant qu'ils portent ſur lui des mains parricides: mais le meurtre des deux infortunés Maréchaux paraît à Marcel un exploit aſſez éclatant; & la barbarie cède à la majeſté du Trône.

CHARLES ſe vit obligé de paraître approuver la conduite du Prévôt, & de ne pleurer qu'en ſecret la perte de deux ſerviteurs fidèles ; contrainte auſſi cruelle peut-être, que la mort même, & la plus déplorable pour un Prince ſenſible !

LE ſéjour du Dauphin à Paris, pouvait lui devenir funeſte. Il crut devoir quitter une ville, où triomphaient ſes ennemis ; où ſes amis, s'il en avait encore, n'oſaient ſe montrer. Il prévoyait d'ailleurs qu'il pourrait trouver dans les provinces des ſecours qui le mettraient en état de faire la loi. L'audacieux Marcel eſt étonné de ſa fuite : il ne voit pour lui dans l'avenir que des ſupplices dont ſes remords lui préſentaient l'image effrayante : mais bientôt ſa fureur l'aveugle ; il croit détourner la foudre en travaillant à la groſſir.

CHARLES parcourt la France & ſe fait connaître aux peuples. L'intérêt qu'inſpirent ſes malheurs, plus que l'éclat du rang ſuprême, lui gagne tous les cœurs. La tendreſſe naturelle de la Nation pour ſon Prince ſe réveille. Tous à l'envi offrent leurs ſervices à celui qui daigne eſſuyer leurs larmes.

Les Anglais, du ſein des villes qui leur étaient ſoumiſes, ſe répandaient dans les campagnes. Les Troupes étrangères, appellées pour ſervir l'Etat, ne recevant point de paye, ſe livraient aux plus affreux brigandages. Les villes les mieux fortifiées n'étaient pas à l'abri de leurs incurſions. La plupart des villages, détruits ou déſerts, offraient une retraite encore moins ſûre à leurs malheureux habitans. Ces Infortunés s'étaient fait une eſpèce d'art de la guerre; art informe qui conſiſtoit principalement à creuſer des foſſés profonds autour de leurs demeures. Ils étaient ſans ceſſe ſur leur garde. L'un d'eux, en ſentinelle au haut d'un clocher, portait ſes regards inquiets ſur la campagne. A l'approche de l'ennemi, il ſonnait l'alarme; chacun courait s'armer; l'époux quittait ſon épouſe; le fils s'arrachait du ſein de ſa famille pour aller combattre. Ils ſoutenaient l'attaque; ils tâchaient de repouſſer la force, ſatisfaits également de vaincre ou de mourir ſur des brèches qu'ils n'avaient pu défendre. Tels ces animaux fidèles & courageux que l'art a aſſujettis aux beſoins de l'homme, lorſqu'ils ſont frappés par l'odorat, des émanations d'un ennemi dévorant, s'agitent, s'inquiètent pour

le troupeau qui leur eſt confié, tournent ſans ceſſe autour de l'enceinte, avertiſſent du danger, s'animent aux combats, & s'expoſent, victimes volontaires, pour ſauver les richeſſes de leur maître.

Aux fureurs des hommes, s'étaient joints deux fléaux du ciel, la famine & la mortalité. Les campagnes, autrefois fertiles & riantes, n'étaient plus que de vaſtes ſolitudes couvertes de ronces : la terre demandait envain des ſemences ; le Laboureur, dans une inaction douloureuſe, pleure ſur ſa charrue briſée.

Quel tableau ! quel ſpectacle pour un Prince tel que Charles ! malheureux lui-même, il eſt encore plus touché de la misère de ſon peuple. Non, ce n'eſt pas au ſein de la gloire & du bonheur qu'on apprend à s'attendrir. La cabane du Pauvre eſt loin de la majeſté des Cours ; le cri de l'indigence ſe diſſipe dans les airs, & ne parvient point à l'oreille des Rois.

Charles, plus attendri qu'effrayé de tant de maux, ſe livre tout entier au ſoin d'en arrêter les progrès funeſtes. Bientôt les Etats des diffé-

rentes provinces lui offrent & lui fourniſſent des reſſources ; il ramaſſe des ſecours d'hommes & d'argent, & revient à Paris en état de balancer le pouvoir des Rebelles. Le farouche Marcel lui ferme les portes ; le Dauphin eſt obligé de combattre : comme la vague indocile qui lutte ſans ſuccès contre ſes bords, la fureur des ſéditieux ſe briſe contre la puiſſance de CHARLES. Peuple aveugle ! arrête & prends pitié de toi-même ; ſoumis par ſes armes, laiſſe-toi enchaîner par ſes bienfaits ; & rends-lui la gloire de vaincre, en le faiſant jouir du plaiſir de pardonner.

LE Prévôt déſeſpéré, cherche à mettre le comble à ſa perfidie. Il allait livrer la Capitale au roi de Navarre, quand le ciel, las de tant de crimes, ſuſcita contre lui un citoyen fidèle, dont le nom a mérité d'être conſervé dans l'hiſtoire. Jean Maillard découvre ſon horrible projet, & le prévient en lui arrachant la vie.

LA mort d'un ennemi auſſi vil que dangereux aſſura la fortune de CHARLES. Il entre dans Paris avec la ſécurité du héros. On voyait encore, dans les yeux de la multitude, quelques étincelles du feu de la rébellion ; & le trouble

de l'ame ſe peignait ſur tous les viſages. Le Dauphin qui le remarque avec douleur, cherche à calmer les eſprits agités. Un ſujet téméraire l'approche, & dit à haute voix : *Si j'en avais été cru, jamais il ne ſerait entré ; & j'aurais bien empêché qu'on ne fît rien pour lui.* Ce cri de ſédition allait coûter la vie au coupable ; mille bras étaient levés. CHARLES les arrête, & répond tranquillement à cet audacieux : *On ne vous en croira pas, beau ſire !*

QUELLE ame eſt aſſez grande pour oublier ainſi qu'on l'offenſe ? Où eſt l'homme, où eſt le prince qui commande à ſon reſſentiment ? La vengeance paraît ſi douce, quand elle eſt armée de tout l'appareil de la Puiſſance ; & la foudre échappe ſi aiſément à la main qui peut la lancer !

APRÈS ces premiers témoignages de clémence, & de cette ſageſſe qui fit toujours ſon caractère, le Dauphin entre dans tous les détails du Gouvernement, pour en rétablir les reſſorts. Le Royaume était en proie à la voracité des Partiſans. Il fallait prendre pour le bien public des moyens extrêmes : mais tout lui manque.

Sa puiſſance n'eſt que momentanée ; la Loi y met des bornes qu'il reſpecte & qu'il ne veut point franchir. Il eſt l'héritier de la Couronne ; mais il ne la porte pas encore. Il ſe contente d'éloigner de l'Adminiſtration, ceux que l'intrigue y a placés, & donne à la vertu ce qu'il ôte à la cupidité.

La France vit alors, pour la première fois, un miniſtre, fils du Monarque, eſſayer l'autorité Supréme, & apprendre à régner. Elle oſa tout attendre d'un Prince qui ſe montrait déjà ſi digne de commander aux hommes. Jean II mourut à Londres, & Charles ſe fit ſacrer à Reims. Le jour de ſon couronnement fut pour lui un jour de triomphe ; Dugueſclin gagne une bataille, & raſſure les Français qui, ſous le règne précédent, avaient fui devant les ennemis.

Nous touchons aux beaux momens de la vie de Charles. L'autorité dont il va jouir, n'eſt plus un dépôt dont il doit rendre compte. Son cœur & le Ciel ſeront déſormais ſes ſeuls Juges. Il pourra ſe livrer à ſon génie, & employer la prudence, qui fut en lui le premier don de la Nature.

SECONDE PARTIE.

LE Dauphin, en parcourant la France, n'avait vu que des orages. Déjà les cœurs s'ouvraient à l'eſpérance ; comme, ſur la fin d'un triſte & long hyver, la terre ouvre ſon ſein aux rayons d'un beau jour. Maître du Royaume, CHARLES va s'occuper du bonheur public, & réparer la honte & les diſgraces d'un père faible & malheureux.

LES milices Françaiſes, malgré cette ardeur Martiale qui fit, dans tous les tems, le caractère de la Nation, n'avaient pû tenir contre les efforts triomphans d'Edouard ; parce que la valeur toute ſeule ne fait pas les ſuccès. Soldat, chef, politique habile, ce Prince, des mêmes fers, pour ainſi dire, qu'il avait donnés au Roi Jean, avait enchaîné la Victoire : pluſieurs provinces conquiſes par ſes armes, ou cédées par le traité de Bretigny, ſemblaient devoir être à jamais le prix de ſes heureux exploits.

CHARLES ſonge d'abord à réunir à ſon domaine tout ce que les malheurs de la guerre en avaient démembré. Son génie embraſſe le préſent & s'élance dans l'avenir. Il combine toutes ſes démarches, les voit dans leurs principes, les ſuit dans leurs effets, & ſe prépare à ſoutenir avec courage ce qu'il a réſolu avec ſageſſe.

A peine a-t-il régné un an, que deux traités le mettent à l'abri des hoſtilités étrangères. La trêve avec l'Angleterre eſt prolongée ; c'était donner des entraves au roi de Navarre, qui n'oſait agir qu'à la faveur des troubles. Il le force à lui demander la paix ; la Bretagne reſte tranquille.

LE calme intérieur n'excite pas moins la vigilance du Monarque. Les troupes auxiliaires devenues inutiles, venaient d'être licenciées. Ces compagnies, n'ayant plus à ſervir des intérêts divers, s'étaient réunies ſous le même drapeau ; aſſez nombreuſes pour réſiſter à la force, accoutumées au pillage, elles ſignalaient leurs fureurs dans le Royaume. CHARLES s'expoſera-t-il au hazard dangereux de les combattre ? Mais les

troupes qu'il aurait employées euſſent été de nouvelles levées, toujours trop faibles contre des brigands aguerris. Laiſſera-t-il au tems & aux maladies le ſoin de leur deſtruction ? Mais, comme une hidre renaiſſante, ce monſtre compoſé de tant de corps peut ſe ſurvivre ſans ceſſe ; ſes forces s'accroîtront de ſes pertes ; ſa chûte même écraſera la France. Payera-t-il leur valeur oiſive en les retenant à ſa ſolde ? Les impôts qu'il faudrait continuer ou créer pour les entretenir, accableraient le Peuple d'un ſurcroît de misère. La paix ceſſerait d'être utile ; ou plutôt la guerre ſerait moins funeſte. Le Monarque cherche à les occuper hors de ſes Etats.

L'Espagne gémiſſait ſous la tyrannie de Dom Pèdre. Henri de Tranſtamare, cher à ſa nation, avait un parti puiſſant ; mais il fallait à ce Prince, des troupes & un général. Charles qui venait de traiter avec lui, entreprend de le placer ſur le Trône par les mains qui dévaſtaient la France. Il lui deſtine les compagnies, & Dugueſclin qui vaut une armée. Cet illuſtre Breton eſt chargé de les déterminer à paſſer en Eſpagne : une ſomme que Charles leur diſtribue, ſeconde l'éloquence militaire du héros : elles quittent le

Royaume. C'eſt à l'Hiſtorien à ſuivre la chaîne des évènemens ; diſons ſeulement que Dugueſclin donna une couronne à Henri, & qu'il affermit celle de ſon Roi.

Comme un champ dégagé du limon impur qu'y avaient dépoſé des eaux étrangères, offre bientôt aux yeux ſurpris des fleurs & des moiſſons, la France délivrée des compagnies reprit ſon ancien luſtre. Le laboureur tranquille, & ſûr de ſa récolte, ne craignit plus de confier des ſemences à la terre. Peu d'années ſuffirent pour réparer le Royaume ; & le Français oublia ſes malheurs.

Les ſubſides continuèrent ; mais leur perception réglée, en ſauvant une partie des détails qui les rendent onéreux, annonçait la ſageſſe du Roi. Le crédit public faiſait circuler l'abondance ; les vues ſublimes du Monarque, en ſe portant ſur le commerce, quelque faible qu'il fût encore, avaient remarqué ſon heureuſe influence. Il fallait des ſiècles pour amener les nobles & courageuſes entrepriſes de ces voyageurs marchands qui ont étendu le monde ſous leurs pas. Charles s'occupe à faire valoir les

productions de ſon pays, les richeſſes du ſol & l'activité Nationale. Il encourage ces hommes méconnus & utiles dont les ſueurs fertiliſent la Terre; il donne des privilèges aux Négocians, réveille l'émulation, l'entretient, étend ſes bienfaits ſur toutes les claſſes d'Artiſans; & les anime à perfectionner leurs profeſſions.

C'EST par ces détails, qu'il prépare le triomphe de notre induſtrie : l'induſtrie attire l'or des Nations en ouvrant les canaux du luxe, le luxe, ce créateur des Arts & des Talens, cette ame d'un grand empire. Il eſt chez un peuple puiſſant & riche, ce qu'eſt le feu élémentaire dans toute la Nature; il y porte la vie & l'action. Le luxe répare plus ſûrement nos pertes que la plus ſage économie. Lui ſeul a poli la rudeſſe gothique de nos mœurs, & nous a pliés à cette obéiſſance ſi néceſſaire à la ſubordination générale, par conſéquent à notre bonheur. Peut-être même eſt-ce à lui que nous devons en partie la deſtruction de ces maladies horribles trop connues dans les annales de la Nation? En refluant des Capitales dans les campagnes, il y arrive avec cette juſte modification qui, ſans énerver le corps, lui procure la ſanté. Qu'on

ne diſe pas que le luxe amollit la nobleſſe Françaiſe : nos dernières guerres prouvent qu'elle ne craint, ni la fatigue, ni les dangers. Que peut en effet le luxe contre cette force morale, cet enthouſiaſme de l'honneur qui eſt l'ame de la partie brillante de la Nation ? Le ſiècle de CHARLES eut ſes Dugueſclin, le nôtre à ſes Condé : noms ſi chers à la France & à la victoire.

CHARLES qui voyait une rupture inévitable avec Edouard, & qui craignait de charger l'Etat du malheureux fardeau des ſubſides, amaſſait pendant la paix l'or qui paie la valeur & achète les ſuccès ; ſes yeux, ſans ceſſe ouverts ſur l'Angleterre, épiaient tous les mouvemens de ſon ennemi ; ſon ame généreuſe s'échauffait de la noble ambition de relever l'éclat de ſa couronne. Les provinces de la domination Anglaiſe murmuraient contre leur maître ; celles qui avaient été cédées par le traité de Bretigny, gémiſſaient ſous un joug étranger : tous les vœux demandaient une révolution. La Guyenne oſa la première faire entendre ſa voix.

EDOUARD dans un calme trompeur, fatigué de

de ſa gloire, & dédaignant ſes conquêtes, s'abandonnait au repos. Il ne vit point, ou il mépriſa la foudre qui ſe formait lentement ſur ſa tête.

Les Seigneurs de la Guyenne arrivent à Paris : c'était pour CHARLES un moment heureux, que celui où ils imploraient le ſecours de ſon bras. Ennemi de cette diſſimulation dont la politique a fait la vertu des Souverains, il ne craignit point de leur ouvrir ſon cœur. Il ſe plaignit d'Edouard, en roi qui avait la majeſté du Trône à ſoutenir, & les droits de ſes vaſſaux à défendre.

TOUT annonçait la guerre à la France ; la fortune, les conjonctures, les démarches prudentes & ſages du Monarque ne promettaient que des ſuccès. Henri de Caſtille, ceint du Bandeau des Rois, reconnaiſſait, par un nouveau traité, qu'il le devait à la main de CHARLES, & s'engageait à le ſeconder avec une flotte conſidérable. Le prince de Galles était dans un état de langueur qui lui avait fait perdre toute ſon activité. Cependant c'était le bras le plus puiſſant qu'Edouard pût armer pour ſa querelle.

L'éloge des Souverains eſt preſque toujours l'apologie des guerres qu'ils ont entrepriſes, ou ſoutenues ; car la Politique qui travaille à affermir leurs trônes, ne peut conſerver ce malheureux équilibre de puiſſance, que par des chocs meurtriers. Je n'aurai point à excuſer Charles de ſes conquêtes ; ſon ambition fut juſte. Je n'aurai point à le montrer à la tête des troupes : aſſez d'autres Héros ont trempé leurs mains dans le ſang, & repoſé ſur des champs de carnage & de mort. La gloire de Charles eſt d'avoir triomphé ſans combattre. C'eſt de ſon palais, c'eſt du milieu de ſa cour, que Charles trace le vol de la Victoire. Il ne commande pas lui-même ; mais il ſait choiſir ſes Généraux. Il dirige les mouvemens de ſes armées, & veille en même tems ſur ſes peuples. Il arrête les brigandages, réprime le déſordre tumultueux des marches, ſi deſtructif pour les villes & les campagnes ; il n'expoſe pas le ſoldat qui défend la Patrie, à ces actions déciſives, toujours funeſtes dans les revers : ſon cœur paternel dicte un code de diſcipline militaire, pour aſſurer au Citoyen paiſible, un pain qu'il trempe ſouvent de ſes larmes. Il regarde la Guerre comme un gouffre immenſe, où vont ſe

perdre ſans retour le ſang & la richeſſe de la Nation ; comme un monſtre dévorant, à qui il faut ſouſtraire le plus de ſes malheureuſes victimes. Il n'ordonne pas de livrer des batailles ; mais de fatiguer l'ennemi, de le ſuivre, de le harceler, de le détruire par degré ; & il montre ainſi à la Terre, que la ſageſſe qui commande, eſt au deſſus de la valeur qui exécute.

EDOUARD prépare une armée dans Londres, & déja nos troupes ſont dans Abbeville. Le Ponthieu leur eſt ouvert de toutes parts. Chaque rencontre eſt un combat ; chaque combat, une victoire. Dans le Languedoc, le duc d'Anjou a les mêmes ennemis, & les mêmes avantages. Une partie du Rouergue & du Querci retourne à la France.

FIENNES, après ſoixante ans de travaux, venait de remettre l'épée de Connétable. Il avait nommé au Roi Dugueſclin, comme le plus digne de la porter : ce choix était déjà celui de CHARLES.

QUEL eſt ce héros qui va chercher l'Anglais caché dans le Maine & l'Anjou ? De quel air intrépide il marche aux combats ! C'eſt la noble

assurance de la victoire. O ma patrie ! C'est Dugueſclin ; c'eſt ton vengeur. Je le reconnais au feu de ſes regards, à la force de ſon bras. Avec quelle ardeur il ſe précipite ſur les ennemis ! Comme il les ſuit par-tout ! Il ſe multiplie, pour ainſi dire, ſur leurs pas. Soldat & capitaine, il déploie tour-à-tour ce que peuvent la valeur & l'expérience. Tantôt il cherche à les ſurprendre ; tantôt il les attaque à force ouverte : qu'ils occupent des poſtes avantageux ; qu'ils ſoient reſſerrés dans leur camp ; il les joint, les combat, & va aſſeoir ſes trophées ſur les murs de leurs villes & de leurs forteresſes. Grand homme, digne à jamais de l'admiration de ton pays ! tu méritais alors cet éloge du plus beau génie de la France, & de l'Ecrivain le plus célèbre dont les ſiècles aient à ſe vanter, lorſqu'il a comparé à cette première campagne, celle qui couvrit Turenne d'une gloire immortelle.

Les revers publics, la douleur domeſtique, tous les malheurs fondaient ſur Edouard. Il perdait ſes conquêtes ; la Reine venait d'expirer ; & ſon fils, forcé de repaſſer en Angleterre, allait finir, au milieu de Londres, un vie languiſſante, que l'image importune de ſes déſaſtres

rendait encore plus douloureuſe. Edouard forme un projet que l'orgueil Anglais peut ſeul concevoir.

OPINIATRE & dangereux ennemi de mon Roi! Tu dis dans ton cœur ſuperbe : je couvrirai la mer de mes flottes nombreuſes ; j'armerai la main du dernier de mes ſujets ; j'irai porter à la France des coups terribles. Cette ville ingrate & ſéditieuſe, la Rochelle va tomber la première ſous le poids de mes vengeances. C'eſt à travers la flamme & le ſang, que je me frayerai une route à la Capitale. Je déchirerai ſon ſein. J'armerai le roi de Navarre contre CHARLES. Le duc de Bretagne ſecondera mes efforts ; & je ferai, de Henri de Caſtille, un de ſes ennemis. Roi téméraire ! l'Eſpagne, fidèle à ſes traités, va détruire cette flotte formidable. Tes vaiſſeaux ſeront pris, brûlés, ou coulés à fond. Tes vains ſecours ne retarderont pas la priſe de Thouars : tu t'arracheras au repos, pour te mettre à la tête d'une nouvelle armée ; mais tu ſeras obligé de te renfermer dans tes ports ; les vents contraires t'écarteront de nos côtes, & t'enchaîneront au rivage ; contraint de céder aux élémens, plus encore à la ſageſſe de

CHARLES, tu t'écrieras dans ton déſeſpoir : *jamais roi n'a moins armé, & jamais roi ne m'a donné tant d'occupation.*

FRANCE ! compte déſormais ſur les plus ſignalés avantages. Ton rival de fortune & de gloire, Edouard n'eſt plus. Vois tes ſoldats marcher ſous l'étendard de la Victoire, parcourir le Languedoc & la Guienne en Conquérans, & porter les derniers feux de la guerre dans les dernières retraites des Anglais. Cent trente Places, priſes ou rendues, ſont de nouveaux fruits de leur valeur. Déjà parle de ſe rendre, le Commandant de Caſtelrandon. Barrière puiſſante des ennemis, tu ne pourras te défendre des coups d'un Héros ; mais hélas ! Pourquoi faut-il que tu ſois le terme fatal de ſes exploits ! Pourquoi la cruelle deſtinée vient-elle l'arrêter devant tes murs, & l'arracher à ſon triomphe !

CET homme, à qui une longue ſuite de commandemens & de victoires avait acquis la plus haute réputation, partageait avec ſes ſoldats les fatigues & les haſards de la guerre. Les travaux du ſiége avaient forcé le Commandant à faire une capitulation conditionelle.

Le terme fixé arrive ; & Dugueſclin, atteint d'une maladie mortelle, touchait à ſes derniers momens. Cliſſon, compagnon d'armes du Connétable, va ſommer le Gouverneur : *Je n'ai rien promis qu'à votre Général*, répond-t-il, *qu'il vienne*. Cliſſon retourne au camp ; mais Dugueſclin n'eſt plus..... O reſpect ; empire irréſiſtible & ſacré de la vertu ! Ce brave guerrier, à la tête de ſa troupe, marche vers la tente du Héros ; & dépoſe, en pleurant, aux pieds de ſon cercueil, les clefs de la ville. O Dugueſclin ! il n'a rien manqué à ta gloire ; les hommages & les regrets des ennemis, les larmes de ton Souverain, la douleur & le deuil de la France, ont honoré ton courage. Tes cendres ſont renfermées dans le tombeau de nos Rois : tes mânes repoſent avec leurs mânes auguſtes ; & le marbre qui les couvre, offre ton nom parmi ceux des Maîtres du monde.

La perte d'un ſeul homme parut balancer les proſpérités du Royaume ; mais Charles conſerva cet éclat de ſupériorité qu'il avait donné à ſes armes ; & quelques nuages ne troublèrent pas la ſérénité de ces beaux jours.

POUR achever le tableau des guerres du Monarque, je ne craindrai pas de le montrer s'égarant dans les routes d'une fauſſe politique, & faiſant de vains efforts pour aſſervir la Bretagne. Il eſt ſi difficile de mettre des bornes à ſes triomphes, quand la fortune ſemble n'en point mettre à nos eſpérances : la voix du flatteur qui, ſans ceſſe, retentit à l'oreille des Rois, porte dans les cœurs une illuſion ſi douce !

CHARLES eſt ſéduit par un miniſtre indigne de ſa confiance. Mais quel Prince pourrait ſeul ſoutenir le poids de l'Autorité ? Heureux les peuples, ſi l'homme du Roi eſt en même tems l'homme de l'Etat ; & ſi le Miniſtre, avide de la vérité, épris de l'amour du bien public, a le courage de ſervir la Patrie, ſouvent malgré elle ; s'il fait des traités, pour enchaîner les ennemis, plus jaloux de paroître oiſif dans le calme de la paix, que de ſe rendre néceſſaire au milieu du fracas de la guerre ; s'il attaque des préjugés barbares, ſubſtitue à des règlemens gothiques, des règlemens utiles & propres à la conſtitution préſente : enfin ſi le Miniſtre s'élève, par la force de ſon ame, autant au deſſus des vaines clameurs de quelques hommes

toujours inquiets & mécontens, qu'il eſt au deſſus d'eux par la dignité de ſon rang, & l'empire d'une haute réputation !

CHARLES, père & monarque, partage ſes ſoins, avec une tendreſſe égale, entre ſes peuples & ſes enfans. Il ſe fait en même tems le légiſlateur du Royaume & des Rois. Il règle la dot des Filles de France, & les apanages des Princes de ſon ſang : en fixant, par un édit fameux, la Majorité de nos Rois à quatorze ans, il obſerve que les Sujets ſont plus ſoumis aux volontés d'un Maître, qu'au pouvoir paſſager d'un Régent. Inſtruit, par ſes propres diſgraces, des malheurs ſouvent attachés à une adminiſtration précaire, il arrête ainſi l'ambition, toujours avide & audacieuſe dans les criſes d'une Minorité ; il ſoutient par la Loi la faibleſſe d'un Monarque enfant, & la place à côté de lui ſur le Trône.

SA piété ne fut jamais ſuperſtitieuſe dans un ſiècle de ſuperſtitions. Il rendit, dans tous les tems, aux miniſtres des Autels, le reſpect dont un Souverain doit l'exemple : il ſentait que ſi la Religion n'eſt pas toujours un frein pour les

puiſſans ; elle eſt au moins la conſolation des faibles.

L'Egliſe, ſous ſon règne, fut diviſée par un long ſchiſme. Les Vicaires d'un Dieu de paix tonnaient à l'envi ſur le monde Chrétien. Charles, au milieu des foudres ſacrés que ſe lançaient les Pontifes ambitieux, fit entendre la voix des docteurs de la France. Quelques héréſies s'étaient répandues dans le Dauphiné ; des Inquiſiteurs cruels verſaient, à grands flots, le ſang de leurs malheureuſes victimes. Charles, perſuadé que l'Etre éternel ne ſerait pas le Dieu grand, le Dieu bon, s'il n'était infini dans ſes clémences, Charles éteignit les bûchers, & arrêta le zèle féroce de ces pieux homicides.

La licence, fille impure de la guerre ; la débauche qui abrutit & dégrade l'homme, qui le conduit avant le tems au tombeau, chargé d'infirmités & de remords ; les vices monſtrueux qui naiſſent de l'ignorance & de l'oiſiveté, ſe cachèrent devant les mœurs du Prince ; & la décence publique honora ſon ſiècle.

Paris, aujourd'hui la ville de l'Univers, lui

doit ſes premiers embelliſſemens ; & la Bibliothèque du Roi, ſes premières richeſſes : il raſſembla juſqu'à neuf cents volumes ; collection immenſe pour le tems : il ranima les Sciences & les Arts, accueillit & protégea les Savans. Céſar, Tite-Live, Suétone, Valère-Maxime, Joſeph, qu'il fit traduire, furent étonnés de parler une Langue étrangère.

Les Rois ſes prédéceſſeurs, peu délicats ſur le choix des Sujets, avaient avili les marques de diſtinction deſtinées à la Nobleſſe guerrière : Charles ſut rendre à la Chevalerie ſon ancien éclat ; & l'honneur ſeul eut droit à des récompenſes honorables.

Les Monnoies altérées furent rendues à leur juſte valeur ; & la bonne foi du Prince aſſura la fortune des Particuliers. Il fit long-tems la guerre ; mais le cri de la douleur publique ne ſe mêla jamais au chant de ſes victoires.

O ma Patrie ! ta gloire & tes proſpérités tenaient à la vie de Charles. Quand la mort, ce terme commun à tout ce qui exiſte, vint l'enlever, ce moment funeſte fut une calamité

publique. Ses Sujets le pleurèrent, comme des enfans chéris pleurent un père de famille.

MORTELS, demi-dieux ſur la terre; Princes, Rois, Conquérans; vous qui voyez le monde à vos pieds: environnez de vos flatteurs, éblouis de l'éclat de votre puiſſance, jettez vos regards dans l'avenir; ayez le courage d'arracher le bandeau qui vous aveugle! Envain, vous cachez-vous ſous les titres ſuperbes de grands & d'invincibles; l'illuſion eſt peu durable, & la louange eſt paſſagère. Ingénieux & prompts à vous apprécier à votre mort, nous nous hâtons de vous dépouiller de tous les noms faſtueux que votre orgueil avait uſurpés. Contemplez ce Héros qui n'eſt plus; qu'il devienne à jamais votre modèle. La gloire dont il jouit, eſt indépendante de la Fortune. Il fut honoré pendant ſa vie du ſurnom de SAGE; & la poſtérité la plus reculée applaudira toujours à ce titre auguſte, que la main de la Renommée a gravé autour de ſon diadême.

FIN.

DISCOURS
HISTORIQUE
SUR LE RÈGNE
DE HENRI IV,
ROI DE FRANCE.

Le plus âpre & difficile métier du monde, à mon gré, c'eſt faire dignement le Roi. J'excuſe plus de leurs fautes qu'on ne fait communément, en conſidération de l'horrible poids de leur charge qui m'étonne. MONTAGNE.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONDÉ.

MONSEIGNEUR,

C'est au Petit-Neveu de Henri IV, que j'ose offrir ſon éloge. Henri & Condé ! avec de pareils noms, on eſt ſûr d'intéreſſer.

Vous nous rappellez aujourd'hui le Héros qui, de la même main dont il cueillait à Rocroy *les palmes de la Victoire, élevait à* Chantilly *des autels aux Arts & à la Philosophie. Il fut si grand, que son éclat personnel effaçait, en quelque sorte, l'éclat de sa naissance. Comme lui, vous avez senti cet instinct de la Gloire qui dévore les intervalles, cette impulsion du Génie qui tient lieu de l'Expérience. Comme lui, on vous a vu deux fois vainqueur en moins de cinq jours. C'est sur les rives du* Weter, *c'est aux plaines de* Friedberg *que j'ai vu expirer la rage impuissante de l'Envie; lorsque les ennemis de vos succès, bien plus que les ennemis de l'Etat, auraient voulu ternir l'éclat de vos lauriers.*

La Nation avait les yeux ouverts sur vous,

Monseigneur, comme ſur un aſtre naiſſant qui lui promet de beaux jours. Vos exploits Militaires ont eu trop de témoins pour que j'eſſaye d'en tracer ici le tableau ; vous en avez recueilli les fruits dans un âge où tant d'autres oſent à peine former des eſpérances.

La Paix enchaîne aujourd'hui votre valeur, & nous laiſſe jouir de ces douces vertus dont vous offrez le modèle à tout ce qui a l'honneur de vous approcher. Qui, plus que moi, doit vous rendre hommage ! qui, plus que moi, doit s'enorgueillir de votre bienveillance, de vos bontés ! S'il eſt vrai, Monseigneur, que l'on s'attache par ſes bienfaits, daignez vous rappeler tous ceux dont votre Altesse a comblé moi & les miens. Il y a deux cents ans que ma famille eſt attachée à votre auguſte Maiſon ;

& les premiers ſentimens que l'on m'ait inſpirés, ſont les ſentimens de la reconnoiſſance & du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
VILLETTE.

DISCOURS
HISTORIQUE
SUR LE RÈGNE
DE HENRI IV,
ROI DE FRANCE.

C'EST en liſant la vie de HENRI IV, que l'homme de bien ſent couler des larmes involontaires ; c'eſt au pied de ſa ſtatue, que le Citoyen s'écrie avec tranſport : *Voilà celui qui aima ſon Peuple.*

JE ne brigue point ici la couronne de l'éloquence : je ſatisfais mon cœur. Il eſt ſi conſolant de repoſer ſon ame ſur le ſouvenir des Héros qui ont fait du bien au monde ! La ſenſibilité ne laiſſe plus de place aux illuſions de la gloire, aux jouiſſances de l'orgueil : l'Orateur n'eſt plus que Citoyen ; il s'émeut, & ſon attendriſſement devient ſa récompenſe.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT de parler du Prince qui fit le bonheur de la France, fixons nos regards ſur le Tableau politique du ſeizième ſiècle ; époque mémorable dans l'Hiſtoire du monde par la variété des ſcènes qui troublèrent l'Europe.

LES Sultans établiſſent leur trône ſur les ruines de Conſtantinople : les Arts & les Sciences ſe dérobent au deſpotiſme de ces vainqueurs, & trouvent en Italie un plus doux aſyle. Les bornes de l'Eſprit humain s'étendent avec les limites du Monde : un nouvel Hémiſphère eſt apperçu par Colomb, & bientôt ravagé.

ENNEMI plus dangereux & Monarque plus abſolu que ſon Père, Philippe II outrage la Liberté tranquille & pauvre au milieu des joncs de la Hollande : la Liberté, du fond de ſes marais, appelle la vengeance & la guerre, & d'une troupe de pêcheurs, fait un peuple de Héros ; l'or du Mexique, devenu le prix

du ſang verſé pour elle, bâtit ſur un ſol ingrat, qu'il faut encore diſputer à la mer, une ville plus puiſſante que Carthage.

LONDRES ſoumiſe au plus heureux de ſes Maîtres, voit ſans murmurer l'Amour établir un culte en faveur de la Beauté. Il ne faut qu'un regard d'Anne de Boulen pour ſubjuguer les eſprits, pour fonder une nouvelle Religion; & cette révolution qui nous étonne, eſt l'ouvrage de la Philoſophie qui commence à ſe montrer au Peuple Anglais, plus que l'effet d'une crainte aveugle.

UNE fureur ſombre, des haines atroces déchirent l'Allemagne & la France, diviſées pour le Dogme. Alors cette Rome moderne qui affecte la Monarchie univerſelle avec autant de faſte & d'impuiſſance, que l'ancienne mit de courage & de grandeur à l'envahir; Rome ſe laiſſe enlever la moitié de ſes conquêtes par des mains conſacrées à les défendre. La foudre qui briſa l'autel, partit de l'autel même. Déſerteurs du cloître & du ſanctuaire, Luther & Calvin, ces hardis Apôtres, implacables ennemis de la Tiare, ſe placent entre Dieu & les

Hommes : l'enthouſiaſme des Religions allume les bûchers : le Fanatiſme, la bible dans une main, & un poignard dans l'autre ; la tête dans le Ciel, & foulant aux pieds les peuples, donne le ſignal de trente années de carnage.

Les nouveaux Evangéliſtes, troupeau faible que le tems ſeul pouvait fortifier en ſilence, avaient paru un parti dangereux qu'il fallait écraſer en naiſſant. Ce Roi brillant qui dut aux Arts la moitié de ſa gloire, & l'autre à ſes revers, François premier ne craignit pas de verſer le ſang Humain pour une cauſe que Dieu ſeul doit juger : car quelle eſpèce d'empire un Légiſlateur peut-il avoir ſur les conſciences? Cependant la Politique, plus puiſſante encore que les intérêts du Ciel, ſemait au fond de l'Allemagne l'intrigue & l'or de la France, pour oppoſer à la redoutable maiſon d'Autriche, ces mêmes hommes contre leſquels François ſéviſſait dans ſes Etats.

Henri II, en héritant du ſceptre, ſe lie avec la Cour de Rome, & ne tarde pas à ſe ſignaler contre les Sectaires. Anne Dubourg eſt arrêté par ſes ordres : le Prince, mortellement bleſſé

dans un tournoi, meurt d'un éclat de lance; Anne Dubourg lui ſurvit : mais les Guiſes, placés près du trône d'un jeune Monarque par leur nièce, cette belle & infortunée Marie Stuard, ſacrifient ce vertueux magiſtrat à leur ambition; le beſoin de ſe faire des créatures, l'eſpérance de s'attacher les Catholiques, leur font réſoudre ſa mort; & la Religion en eſt le prétexte. Il périt par le feu; les flammes de ſon bûcher embrasèrent toute la France : & ſes cendres, comme celles des martyrs de la primitive Egliſe, firent plus de proſélytes que les inſtitutions de Calvin.

Les eſprits ſe troublent & s'agitent. L'intrigue & la jalouſie ſe heurtent à la Cour de François II. Là s'établit le foyer des orages qui vont bouleverſer le Royaume. La plupart des Grands, les Princes mêmes de la maiſon de Bourbon, honteux de ſervir Rome ſous la dépendance des Guiſes, avaient embraſſé la nouvelle doctrine; chacun d'eux, ſe flattant en ſecret de ſe voir un jour chef de parti, jette parmi le Peuple des ſemences de révolte : tout annonce une guerre civile. Je me tais ſur les perfidies & les aſſaſſinats plus affreux que la guerre, & qui la

préparèrent ; & je paſſe rapidement ſur trois champs de bataille, où les Calviniſtes tentèrent le ſort des armes.

La naiſſance & l'éducation de Henri préſagent un homme extraordinaire. Des gémiſſemens & des cris annoncent l'inſtant qui nous donne à la vie : une impreſſion douloureuſe nous fait ſentir alors que nous exiſtons ; & la Nature, comme pour ſe faire payer des ſoins qu'elle a pris de nous former, exige l'hommage de nos larmes. Henri fut exempt de cette commune loi ; l'ame du Héros fit taire la faibleſſe de l'Enfant : ſa naiſſance combla les vœux d'un grand-père qui, pour n'avoir pas, diſait-il, un petit-fils *pleureux & rechigné*, par une bizarrerie douce & gaie dans un vieillard, force ſa fille à chanter un air Béarnais dans la criſe de l'enfantement.

On ſe ſent pénétré de reſpect pour ce vieux Monarque, lorſque, ſoulevant de ſes mains paternelles cet enfant précieux, & l'emportant dans un pan de ſa robe, il va mouiller ſes lèvres de jus d'ail & d'un peu de vin.

Gens

Gens du monde, que ces détails ne bleſſent pas votre délicateſſe ! apprenez à former des hommes pour la Patrie. Né dans la pourpre & pour le ſceptre, Henri n'aura que des alimens groſſiers. Gravir à la chaſſe ſur les roches eſcarpées ; marcher pieds nuds & tête nue ſur un ſable brûlant, ou ſur le ſommet glacé des montagnes ; endurcir ſes membres délicats, & les accoutumer au poids des armes ; voilà les paſſe-tems de ſa jeuneſſe : à ſeize ans les Calviniſtes le jugent digne d'être à leur tête, & le plus grand homme de l'Europe digne de recevoir les premières leçons de ſon art.

Gaspard de Châtillon, connu ſous le nom de l'Amiral de Coligny, fut l'homme le plus fatal au bonheur de ſon pays. Né pour commander à des rebelles, il poſſédait par-deſſus toutes les qualités d'un Chef de parti, cette tranquillité ſombre & inaltérable, la première vertu peut-être dans un factieux. Politique profond, nul ne connut mieux que lui les forces du corps dont il était l'ame : la France eût pu le compter parmi ſes meilleurs Capitaines ; mais ſon ambition & ſa jalouſie contre les Guiſes en firent un ennemi des Rois. Général eſtimé,

quoique malheureux, il ne dut qu'à lui ſeul toute ſa gloire. Il ne gagna jamais de bataille ; mais il força ſes rivaux à l'admirer.

C'est à l'école de cet homme fameux que Henri apprit à combattre. Plaines de Montcontour, où il va faire ſes premières armes, ah! du moins que ſes jeunes mains ne ſe teignent pas du ſang Français !....

Quelle ſcène atroce ſe prépare ? O honte ! ô crime d'une politique inſenſée & cruelle ! ô Majeſté des Rois ! dois-je montrer la main qui ſigna la proſcription de cent mille hommes ? ſe peut-il qu'un Roi de vingt-deux ans ait concerté, dans le ſilence de la réflexion, la plus horrible cataſtrophe, & commandé de ſang-froid à la moitié de ſes Sujets, d'égorger l'autre moitié !

Catherine de Médicis régnait ſous le nom de Charles IX ; cette Reine que l'Hiſtoire & la Satire ont également déshonorée, devint la Furie de la France. Elle ébranla le trône de ſes Fils pour conſerver une autorité paſſagère, brouillant tout pour tout gouverner ; *le repos*,

disait HENRI, *était le plus grand ennemi de sa vie.* Femme & Italienne, ne connaissant que le mensonge & l'intrigue, elle unit la cruauté à la faiblesse, la débauche à la superstition.

LES longues secousses qui agitaient la France rendaient le calme plus désirable aux deux partis; la Cour traite avec les Calvinistes, & donne la paix; Marguerite de Valois, promise au Roi de Navarre, est le gage de l'union. Les Grands de l'Etat, une foule de Gentilshommes rassemblés autour du Trône, célèbrent les fêtes d'un Hymen fait sous les plus funestes auspices. L'heure fatale arrive: Paris est rempli d'assassins; la mort s'étend sur tout le Royaume; le Roi de Navarre dans le Louvre voit tomber auprès de lui ses amis & ses serviteurs; Charles ne lui fait grace de la vie, que pour le forcer au parjure.

CE n'est pas sans répandre des larmes sur la triste Humanité, que le Philosophe voit le contraste affreux des fureurs & des voluptés d'une Cour galante, où l'insidieuse Catherine étalait, jusqu'à l'indécence, le luxe de l'amour & des plaisirs.

Le ſceptre de Charles IX paſſe en des mains auſſi malheureuſes. Henri, échappé de ſes fers, va ſe montrer à ſon parti, impatient de venger ſes injures. Je n'entreprendrai point de détailler les exploits de mon Héros. C'eſt pour l'Eſprit humain une marche pénible, que de le ſuivre dans ſes courſes militaires, & je m'arrête à la priſe de Cahors.

Que j'aime à contempler le Roi de Navarre donnant à l'Europe le ſpectacle nouveau d'une ville ſurpriſe, attaquée & défendue pendant cinq jours! Tout ce que la prudence & la valeur peuvent enfanter de prodiges, eſt ici déployé avec une ſupériorité qui étonne dans un Prince auſſi jeune. Combattre un ennemi retranché & maître du terrein; avancer par des chemins inconnus, à travers la flamme & le fer, & ſous une grêle meurtrière lancée de deſſus les toîts; ſavoir à propos diviſer ſes forces pour aſſurer ſa conquête; mettre le frein de l'obéiſſance à l'aveugle rapacité du Soldat; prendre à la hâte, ſur le champ de bataille, quelque nourriture enſanglantée; ſe montrer où le péril eſt le plus affreux avec cette noble aſſurance qui eſt l'excès de la valeur; & préſenter l'image de l'honneur

& de la victoire au milieu des morts & des bleſſés : voilà les manœuvres brillantes de HENRI.

LA France, ſous un Monarque indolent, était livrée à l'eſprit d'indépendance & de révolte ; la misère & l'opprobre couvraient le Trône au milieu des profuſions & des fêtes. Le Prince avili dans la molleſſe, inſenſible aux affronts, ſemblait n'avoir conſervé le ſentiment de ſon être que pour s'abandonner à la paſſion des favoris. Haï & mépriſé de ſes ſujets, il s'était vu forcé de ſe déclarer le Chef d'une aſſociation monſtrueuſe, malheureuſement célèbre ſous le nom de la Ligue. Un Prince du ſang de Lorraine en était l'ame ; les mots de Religion & de bien Public qu'il répétait ſans ceſſe, l'avaient rendu cher aux Peuples. Quelques vertus, beaucoup de valeur, l'air & la franchiſe d'un Héros, rappellaient en ſa faveur le ſouvenir d'un père aſſaſſiné par un Proteſtant, & regardé dans ſon parti comme un grand Homme, martyr de la Foi. Durant le calme de la Paix, il avait fomenté cette révolution éclatante, ſi funeſte au dernier des Valois.

Le Trône penche vers ſa chûte. Rome ſert le Duc de Guiſe de ſes pieuſes intrigues, & l'Eſpagne de l'or du nouveau Monde. Du haut du Capitole ne prenaient plus leur eſſor ces Aigles triomphantes qui ſi long-tems avaient porté les foudres de la Guerre. Mais la Tiare ſavait forger des Foudres ſacrés ; armes dangereuſes & terribles qui, dans les ſiècles de l'Ignorance, avaient ébranlé preſque tous les Trônes.

Rome, en fulminant des Bulles contre deux Rois, crut renouveller ces jours de puiſſance, où l'orgueil du Diadême venait s'humilier devant les faiſceaux d'un Licteur. Le Roi de Navarre fait afficher, aux portes du Vatican, ce fameux placard qui venge la Royauté ; & le Pontife étonné montre aſſez de grandeur d'ame pour admirer cette action hardie & ſans exemple.

Telle était alors la malheureuſe condition de Valois, que Roi ſans Sujets, & déclarant la guerre aux Proteſtans ſans avoir une armée, il ſoulevait contre lui le Calviniſme & la Ligue.

Le ſang français coule dans les plaines de

Coutras, fameuſes par le contraſte des deux Généraux. L'un, avec un luxe faſtueux, beau-frère & favori de ſon Maître, marche à la gloire comme on court au plaiſir ; l'autre eſt un jeune Prince, héritier de la Couronne, illuſtre par ſes revers & ſes exploits : le premier a peine à retenir une Jeuneſſe préſomptueuſe qui craint plus l'obéiſſance que les dangers : le ſecond commande à de vieux Soldats, dont la valeur tranquille & farouche attend qu'on les mène aux haſards : dans la bouche de Joyeuſe, la Religion eſt le cri de bataille, l'Honneur eſt celui du Roi de Navarre. La fortune, en ſe déclarant pour HENRI, ſervit la France.

CE nouveau triomphe réveille une faction ennemie de la Royauté & des Bourbons : le Duc de Guiſe force ſon Roi de quitter la Capitale, & de précipiter ſa fuite à travers les cris ſéditieux d'une populace effrénée.

HENRI III retiré à Blois, ſans pouvoir réel, & preſque ſans aucune marque de ſa dignité, ordonne l'aſſemblée des Etats. On connaît la confiance téméraire des Guiſes qui allaient lui

ôter un Sceptre qu'il ſoutenait à peine ; & la fin tragique de deux Sujets audacieux dont il ſe venge en Tyran, & qu'il devait punir en Roi.

A cette nouvelle, les Temples retentiſſent d'imprécations ; Rome crie au parricide, au ſacrilége. Je ne rappelle ici qu'à regret la barbarie des Seize, & les clameurs forcenées des Miniſtres d'un Dieu de paix prêchant le dogme de l'Intolérance & de l'Enthouſiaſme. L'indignation & l'horreur ſaiſiſſent au récit des fureurs du Peuple : l'Hiſtoire de ces tems malheureux eſt écrite en lettres de ſang.

Ces attentats monſtrueux, nés de la faibleſſe du Monarque, montrent à Henri III les dangers qui le menacent, & lui font enfin chercher des ſecours. Placé, pour ainſi dire, entre le Trône & le Cloître, il reconnaît que le Roi de Navarre peut ſeul le ſauver du précipice ouvert ſous ſes pas : un ennemi généreux eſt plus ſûr qu'un ami timide. Les deux Rois, nés pour être toujours unis, ſe rapprochent ; & c'eſt un beau moment dans ces jours de troubles & de trahiſons. Mayenne, entraîné par ſon ambition, plus encore que par le ſoin de venger

ſes frères, ſurprend Henri III dans Tours ; les Ligueurs allaient devenir ſes maîtres, ſi le Roi de Navarre, en fondant ſur eux avec ſa troupe, ne les eût mis en fuite.

Les deux Henris marchent à la Capitale : un corps de dix mille Suiſſes, à la ſolde de Sancy, ce nom mérite d'être répété, vient ſervir leur vengeance. Paris eſt aſſiégé ; c'en était fait peut-être de Mayenne & de la Ligue ; le ſang des plus fameux coupables eût ſuffi ſans doute pour éteindre le feu de la Rebellion, lorſqu'un monſtre ſous le froc, pouſſé par le plus horrible Fanatiſme, porte le coup mortel à l'infortuné Henri III.

Qui pourrait refuſer ſes larmes au ſort funeſte du dernier des Valois ! Aimable voluptueux ; s'il eût vécu loin du trône, la molleſſe & le plaiſir euſſent rempli la meſure de ſes jours paiſibles. La douce langueur de ſon ame qui cauſa toutes ſes diſgraces, eût fait le charme de ſa vie. O deſtinée des Rois ! Eſt-il donc vrai que la bonté de votre cœur tient de ſi près à la faibleſſe ! Mais ſuivons le Roi de Navarre, héritier du Sceptre de la France, réſolu de défendre ſes droits de ſon épée, & luttant contre ſes terribles ennemis.

MAYENNE ſe fait Lieutenant-Général du Royaume pour un fantôme de Roi que s'était donné la Ligue, & qui mourut dans les fers. HENRI s'approche des côtes de Dieppe au-devant des ſecours que lui promettait l'Angleterre. Les deux partis ſe joignent près du village d'Arques : Mayenne eſt battu ; quatre mille Anglais paſſent dans le camp de HENRI IV, & marchent vers Paris. Déja cinq fauxbourgs ſont forcés ; tous les efforts des Ligueurs ſe réduiſent à éloigner le Vainqueur, trop faible pour faire un ſiége.

LE Ciel qui lui préparait tant d'obſtacles à vaincre, tant de périls à eſſuyer, l'avait doué de cette ardeur de courage propre à conquérir un Royaume. Il regagne la Normandie & ſe prépare à inveſtir Dreux. Les Chefs de la Ligue vont expoſer une ſeconde fois leur gloire au ſort des armes. *Compagnons*, s'écrie HENRI en parcourant les files avec ce regard ſerein qui ſemble être celui de la victoire, *je vais aujourd'hui mourir ou vaincre avec vous : gardez bien vos rangs, & ſi vous perdez vos Enſeignes, ſuivez mon panache : vous le trouverez toujours au chemin de l'Honneur.*

MALHEUREUX habitans de la Capitale, triſtes jouets d'une politique barbare! ſa main victorieuſe, encore fumante du ſang qu'elle a verſé dans les plaines d'Yvry, eſt levée ſur vos têtes; mais ces vaines barrières que vous avez dreſſées contre votre Roi, vous garantiront moins que ſa clémence. Inſenſés que vous êtes! vous voyez ſans remords trente mille de vos Concitoyens lutter contre la faim & le déſeſpoir, traîner leurs membres languiſſans vers le camp de cet ennemi généreux; & vous défendez des murs, dont l'enceinte n'offre que l'image de la Famine & de la Mort!

PHILIPPE II qui ſervait la Ligue comme ces Tyrans dont la vengeance lente & cruelle prolonge, au milieu des ſupplices, la vie de leurs malheureuſes victimes; Philippe envoie des ſecours qu'il ſait être inutiles, & fait entrer le Duc de Parme en France. Il fallait ſoutenir les derniers efforts d'un parti terraſſé par les armes victorieuſes de HENRI IV: mais c'eſt au ſiége de Rouen, c'eſt à la journée d'Aumale, où Bourbon fut bleſſé, que je borne ſes exploits. Le devoir d'un Hiſtorien eſt de tracer cette longue ſuite de périls & de travaux

militaires qui preſſent les uns ſur les autres : il eſt tems de montrer le Reſtaurateur de la France.

SEÇONDE PARTIE.

SI les hommes pouvaient ſe donner des Maîtres, ce n'eſt point à la Nobleſſe, à la Valeur ; c'eſt à la Bienfaiſance, à l'Humanité qu'ils iraient offrir la Couronne. HENRI joignait aux qualités guerrières, ces vertus douces qui les font pardonner : ſa naiſſance le deſtinait au Trône ; ſes peuples s'élèvent contre lui, il les déſarme par ſes bienfaits ; & le Sceptre eſt dans ſes mains.

QUEL était alors l'aſpect de la France ? Le germe des moiſſons étouffé par le ſang du Fanatiſme ; les Ports languiſſans & abandonnés ; le Commerce intérieur ſoumis à des entraves qui en arrêtaient la circulation ; les Sujets tyranniſés par des chefs avides ; les Finances épuiſées ; l'Etat chargé d'une dette immenſe : quel horrible cahos ! Les obſtacles naiſſent à

chaque pas ; mais ils ne peuvent effrayer le Génie.

Qu'il eſt beau de voir Henri occupé du bonheur public ! Il ne ſe fiait point à cette intelligence privilégiée dont ſe croient doués les Souverains, & qu'ils voudraient faire enviſager comme une émanation ſecrète de la Divinité. Il craint de ſe repoſer ſur ſes propres lumières ; il aſſemble à Rouen les Notables du Royaume ; il leur annonce ſes projets, & les conſulte avec cette modeſtie courageuſe qui fait le caractère de la ſupériorité. » Je ne » viens point pour vous obliger d'approuver » aveuglément mes volontés ; mais pour rece- » voir vos conſeils, pour me mettre en tutelle » entre vos mains : c'eſt une envie qui ne » prend guères aux Rois & aux barbes griſes ; » mais l'amour que je porte à mes Peuples » me rend tout poſſible & tout honorable «. L'attendriſſement ſerre le cœur, les larmes coulent ; & la Terre ſe réconcilie avec ceux qui la gouvernent.

Il était, ſans doute, difficile de tirer la France de l'état d'Anarchie où l'avaient plongée

les diſcordes des Grands & la fureur des Guerres.

POUR réunir tant d'intérêts oppoſés, abaiſſer les Nations rivales, détruire cet eſprit de faction qui avait perpétué les troubles ; enfin, pour établir cette baſe ſur laquelle eſt fondée la grandeur de la Monarchie, il fallait un homme qui alliât l'activité du Génie aux vues profondes de la Politique ; qui ſût, en quelque ſorte, dominer par ſon caractère ſur les eſprits, par ſa clémence ſur les volontés, & par ſa bonhommie, ſur tous les cœurs. Tel fut HENRI.

IL oſe entreprendre ce grand ouvrage avec Sulli ; le Monarque & le Miniſtre forment entr'eux une ligue nouvelle, pour la félicité publique : l'intervalle qui les ſépare eſt rempli par l'amitié. Ainſi Louis XII & d'Amboiſe s'étaient réunis pour le bonheur du Genre humain. Amitié ! pour la ſeconde fois, on te vit ſur le Trône.

SULLI conſeille à ſon Maître de quitter le Culte dans lequel il était né. Les préjugés ſe taiſent devant l'intérêt de l'Etat. Il preſſe une

abjuration néceſſaire à HENRI ; mais il a le courage de ne pas l'imiter. Sulli fut Philoſophe ; & ſon ami régna.

LES Proteſtans gémiſſent de ce changement ; le paſſé les effraye : ils craignent que leur Roi ne ceſſe de les protéger, en ceſſant de penſer comme eux : ils avaient aſpiré à l'Indépendance ; ils y prétendent encore, & veulent forcer le Monarque à la leur accorder ; ils ſe révoltent ; ils apprennent à HENRI, qu'en ſuivant ſon parti, ils n'avaient ſuivi que le leur.

CES Proteſtans, ennemis des Ligueurs, ſe rapprochent du reſte des Factieux qui regrettaient les troubles. Ils cherchent un appui dans l'Eſpagne qui les a ſi ſouvent combattus de ſon or & de ſes ſoldats ; ils réclament ſa politique & ſes intrigues dont ils ont été tant de fois les victimes. Secourus par cette Puiſſance, ils menacent HENRI, & ſe rendent maîtres d'Amiens : le Prince paraît devant cette Place, & montre aux Calviniſtes qu'après avoir vaincu avec eux, il ſaura les vaincre eux-mêmes : mais devenu le libérateur des ingrats qui l'ont outragé, il ne ſe venge qu'en leur aſſurant

l'exercice de leur Religion ; & il accorde à des Sujets ſoumis ce qu'il refuſait à des Rebelles.

A la publication de l'Edit de Nantes, l'eſprit de diſcorde s'éteint ; les Citoyens ceſſent de s'égorger ; la Nation reſpire. Ainſi HENRI enſeigne aux Souverains la Tolérance univerſelle : ſans accorder plus de faveur à une ſecte qu'à une autre, il les maintient toutes dans l'ordre, & les protège toutes : habile dans l'art de connaître les Hommes & de les gouverner, il concilie les eſprits, & réunit pour la défenſe de la Patrie, les paſſions & les cultes qui la diviſent.

HENRI conçoit alors les grandes idées du bonheur Public ; & retournant avec effroi ſur les traces ſanglantes qui l'ont conduit au Trône, il veut les effacer à force de bienfaits ; il jure dans ſon cœur de rendre ſon Peuple heureux ; l'Humanité ſainte entend ſon ſerment, & repoſe ſes yeux trempés de larmes, ſur le Maître auguſte qui la conſole.

LES premières vues du Monarque ſe portent ſur l'Agriculture ; il ne voit plus que le Labou-

reur; il deſcend juſqu'à cette claſſe de Citoyens, pour y découvrir celui qui eſt véritablement utile : HENRI va le chercher ſous le chaume; inconnu, dépouillé de la pompe du Diadême, il aime à ſe mêler avec ces habitans des Campagnes; c'eſt dans leurs demeures ruſtiques qu'il étudie & retrouve la Nature, toujours maſquée dans les Cours.

IL ne veut rien ſouffrir autour de lui qui effarouche le Malheur, & repouſſe la Vérité : cet appareil impoſant que les Rois traînent après eux; la terreur qui les précède; les Gardes qui les environnent, montrent ſouvent moins leur grandeur que leur faibleſſe; le beſoin qu'ils ont de ſe faire craindre, annonce qu'ils n'ont pas les vertus qui les feraient aimer. La vraie Majeſté, celle que l'ame imprime, eſt un rayon céleſte qui brille au front des Souverains dans l'obſcurité des Cabanes, comme ſous les lambris de leurs Palais. HENRI, pour connaître les beſoins de ſes Sujets, ne s'en fiera point à des Courtiſans, toujours durs & perſonnels, flottant ſans ceſſe entre la pourſuite de la faveur & les tranſes de la diſgrace; ils éloignent de l'oreille du Monarque tout ce

qui pourrait toucher ſon cœur ; ils voudraient qu'il immolât ſon Peuple, pour agrandir quelques Flatteurs qui ſont ſouvent la honte de la Nation, & croient la repréſenter.

L'ABONDANCE elle-même peut amener un jour la diſette : il ne ſuffit pas d'encourager l'Agriculture ; il faut lui aſſurer le débit de ſes productions. HENRI ſaiſit la juſteſſe de ce principe ; il ouvre au Commerce de nouvelles voies ; un Edit permet l'exportation ; il mépriſe les vains raiſonnemens de ces Politiques défians & timides, toujours bornés dans leurs vues : l'exportation lui paraît le ſeul moyen de conſerver au grain un prix toujours égal, ſuffiſant pour indemniſer le Laboureur de ſes peines, ſans excéder les facultés du Pauvre : la Population ſe ranime, & les richeſſes ſe multiplient.

LE Royaume ruiné par les déprédations des Partiſans, par les ravages de la Guerre, voit ſon ſein couvert de fruits inconnus ; la fertilité embellit les Campagnes ; on retrouvait l'image de la Félicité juſques dans les lieux où le Fanatiſme venait d'exercer ſes fureurs : HENRI promène de tous côtés ſes regards attendris ; il entend

ſon Peuple le bénir ; il eſt heureux du bonheur qu'il fait naître.

Après avoir favoriſé l'Agriculture, il fallait rétablir les Finances, la force & l'ame d'un Empire ; les Finances forment, en quelque ſorte, le ſang qui doit circuler dans les veines de l'Etat. Mais que de vexations, que de ſurpriſes dans la levée des Impôts ! que de myſtères d'iniquité dont il fallait percer les profondeurs !

Tous les Grands du Royaume intéreſſés dans les malheurs publics, ſemblaient leur prêter un appui. Des hommes avides avaient la Régie des revenus du Royaume ; l'or de la France reſtait dans leurs mains : de cent cinquante millions que payait le Peuple, à peine en entrait-il quarante dans le Tréſor Royal : leur crédit était fondé ſur les dettes du Gouvernement ; la diſette de l'Etat ſervait de rempart à leur opulence ; & les maux qui les rendaient néceſſaires, devenaient les titres de leur pouvoir.

Il fallut que Henri IV & Sulli pénétraſſent dans ce dédale obſcur, pour en éclairer les routes, & pour y étouffer les Monſtres qui s'y

repaiſſaient, dans l'ombre, de la ſubſtance du Peuple : les Concuſſionnaires s'autoriſaient de ſon nom même, & le rendaient le Tyran de ſes Sujets dont il voulait être le Père.

Son ame forte & ſenſible s'émeut à l'aſpect de ces atrocités ; il délivre la France de cette tyrannie ſubalterne : ſa ſageſſe règle la perception & l'emploi des Impôts ; ce n'eſt point leur excès qui excite les murmures ; c'eſt leur répartition arbitraire, c'eſt l'infidélité des mains chargées de les verſer dans le Tréſor Royal ; c'eſt le ſpectacle révoltant de ces Agens faſtueux du malheur public qui voudraient paraître les premiers ſoutiens de l'Etat, & n'en ſont que les premiers ennemis.

Les Grands murmurent & ſe ſoulèvent. Henri mépriſe, ou confond leurs intrigues ; Sulli à ſon exemple ne redoute ni les haines, ni les imprécations.

La voix de d'Epernon s'élève au Conſeil contre lui ; mais ſes vaines clameurs ne ſont point entendues : l'inflexible Miniſtre repouſſe les Conſeils de l'injuſtice ; le Courtiſan ſe croit

outragé ; il propoſe un duel au Protecteur du Peuple... *Oſe combattre*, s'écrie HENRI ! *je ſerai ton ſecond.*

HEUREUX le Peuple de vivre ſous un Maître conſeillé par un tel Miniſtre ! Le cœur de HENRI eſt le ſanctuaire de toutes les vertus. J'entends ici des Moraliſtes ſévères lui reprocher d'avoir été ſenſible ; ils appellent faibleſſe le plus naturel, le plus doux des penchans.

O vous, qui n'aimâtes jamais, êtres réprouvés de la Nature ! ne croyez pas que votre auſtérité chagrine puiſſe affaiblir la gloire de mon Héros : l'Amour n'a jamais dégradé l'héroïſme, & ſouvent il l'a fait naître ; l'Amour invite à la clémence ; il déſarme la cruauté : il élève des ames que la Nature avait créées faibles. Que la vertu a de charmes, quand elle ſe montre ſous les traits de la Beauté ! Que les pleurs des malheureux ont de pouvoir, quand c'eſt elle qui les apporte aux pieds du Trône !

LOUIS XI, ce Prince cruel, qui fit périr ſous ſon règne, plus de quatre mille Citoyens dans les ſupplices, ne connut jamais l'Amour ; il eut

des Eſclaves & n'eut point de Maitreſſes : une paſſion tendre & touchante peut-elle entrer dans un cœur ſoupçonneux & barbare ? Fille de la confiance, elle fuit les ames féroces, & ne s'allume que dans ces ames énergiques & douces à la fois qui ſemblent nées pour la gloire & le bonheur.

Louis XIII, livré à des Préjugés auſtères, ſe défend contre les charmes de la belle *La Fayette*, & repouſſe l'Amour : un tel ſacrifice l'a-t-il rendu plus grand ? Je parcours les Faſtes de ſon règne ; je ne vois point le nom du Roi, je vois par-tout le nom de ſon Miniſtre.

De grands malheurs & de grandes actions firent la gloire de François premier. Il aime ; ſa Cour s'embellit ; les Arts y fleuriſſent ; la Chevalerie étale ſa pompe galante & guerrière ; l'Honneur & la Beauté partagent tous les cœurs, & l'éclat de ce beau règne ſemble être l'ouvrage de l'Amour.

Ce ſentiment conſola Charles VII dans ſes revers : c'eſt dans les bras d'Agnès Sorel, c'eſt au ſein des plaiſirs mêmes qu'il apprit à vaincre l'infortune.

HENRI, comme eux, ne ſongea point à s'armer contre de ſi douces faibleſſes ; on dirait que ſes vertus mêmes en reçoivent un nouveau luſtre ; jamais le Monarque n'eſt éclipſé par l'Amant : en adorant ſes Maitreſſes, il ne ceſſe point d'aimer ſon Peuple.

UNE Femme impérieuſe demande au Roi la diſgrace de Sulli ; il tente de les réconcilier ; il exige de ſon Miniſtre qu'il le ſuive chez la Ducheſſe d'Entragues : quel tableau ! HENRI IV, entre elle & ſon ami, brave les charmes de Gabrielle en pleurs, & lui dit avec courage : *Je perdrais plutôt dix Maitreſſes comme vous, qu'un ami tel que lui.* Mais de quoi l'Envie n'eſt-elle point capable ? celle ſur-tout qui veille dans les Cours, cette Furie que l'aſpect du Bonheur afflige, que la Vertu conſterne, qui frémit de rage en la voyant ſur le Trône, & ne peut ſouffrir qu'un Monarque ait un ami ?

LA jalouſie obſerve la conduite de Sulli : on voit ſur les lèvres des Courtiſans ce ſourire ſuſpect qui préſage ſouvent la diſgrace de quelque homme vertueux : mais HENRI ſait leurs com-

plots & les dédaigne ; il s'abandonne, ſans réſerve, au ſentiment de l'Amitié dont il connaît les devoirs & les conſolations. *Il y a des gens aſſez ſimples*, dit-il, *pour s'imaginer que quand je me fâche contre Sulli, c'eſt tout de bon : ils ſe trompent ; c'eſt entre nous, à la vie & à la mort.*

L'ENVIE reconnaît ſon impuiſſance : pendant qu'elle médite de nouveaux attentats, & qu'elle cherche à ſe réunir au Fanatiſme, HENRI pourſuit avec ſécurité les grands projets dont ſon ame eſt remplie.

IL embraſſe à la fois toutes les parties du Gouvernement politique, & ſemble étendre le génie même de ſes Miniſtres. Sulli, circonſcrit dans un cercle trop borné peut-être pour un homme d'Etat, ne voit rien au-delà de l'Agriculture : mais le Roi ſait que cette branche ſeule ne peut ſuffire à l'activité de tout un Peuple ; il protége les Manufactures ; il réveille l'Induſtrie, encourage ſes progrès, & prépare ainſi l'ouvrage de Colbert.

L'ADMINISTRATION intérieure n'eſt point négligée :

négligée : le Duel eſt proſcrit & pourſuivi ; un Edit plein d'humanité déſarme cet Honneur barbare qui ſe nourrit du ſang des hommes. La Police de la Capitale eſt aſſujettie à des Règlemens qui, ſans nuire à la liberté du Peuple, en font la ſûreté. Cette partie délicate de l'Adminiſtration, ébauchée par HENRI IV, ſe perfectionne de nos jours. Elle ſerait, ſans contredit le chef-d'œuvre de l'Économie politique, ſi la liberté individuelle de chaque Citoyen n'était ſoumiſe qu'aux loix de l'Etat ; ſi, ſous le prétexte ſpécieux de prévenir le crime en arrêtant le criminel, on n'avait pas à redouter les coups imprévus & terribles d'une autorité arbitraire & toute-puiſſante ; & s'il reſtait au moins à l'Innocence dans les chaînes une voix pour ſe faire entendre.

LA Magiſtrature n'échappe pas aux ſoins du Prince. Il porte la lumière dans le dédale de la Juriſprudence. Il aurait voulu bannir ces lenteurs étudiées qui font gémir les bons, & ne ſervent qu'aux méchans : il aurait voulu détruire ces vils moyens, ces formes de la Chicane par leſquels on dépouille & celui que l'on condamne, & celui que l'on abſout ; arrêter la licence de

ces Orateurs effrénés qui, trop ſouvent les organes de la calomnie, déshonorent une belle profeſſion, & s'efforcent de flétrir au Tribunal de la Société ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels au Tribunal de la Juſtice.

Les traits ſe multiplient & ſe preſſent ſous ma plume : craint au dehors, chéri au-dedans, Henri IV eſt à la fois l'Arbitre de l'Europe & le Bienfaiteur de ſon Peuple. Le Royaume a changé de face : la Capitale eſt embellie ; le Fanatiſme rugit de s'y voir enchaîné ; à ſa place reparaiſſent les ſpectacles & les fêtes, enfans de l'Abondance & de la Paix ; les plaiſirs rendent aux Français cette gaîté naturelle éteinte ſi long-tems dans les orages des Guerres civiles. La Seine, dont les flots ne ſont plus enſanglantés, contemple ſur ſes bords paiſibles, une foule d'édifices, parmi leſquels s'élève un Palais qui ſervira de demeure à nos Rois & d'aſyle aux beaux Arts ; l'Etranger étonné admire ces changemens ; il reconnaît à peine cette ville qu'il avait vue ravagée par ſes propres habitans & couverte de ruines : *le Père de famille était abſent*, diſait Henri, *le voilà revenu ; il faut bien que ſes Enfans s'apperçoivent de ſon retour.*

Tous les Ordres de l'Etat ſont tranquilles; la Concorde les unit; l'Ambition ſe cache ou ſe ſoumet; la France eſt heureuſe... O crime! ô coup affreux! le Trône eſt ébranlé; un cri funèbre a retenti: pleurez, Français! votre bon Roi n'eſt plus!... une main barbare... voile toi, Lumière du jour! pour ne point éclairer le plus exécrable de tous les forfaits. Des Tyrans reſpirent! & c'eſt le cœur de Henri, c'eſt le cœur d'un Héros, d'un Monarque, d'un Père, que déchire le poignard d'un Aſſaſſin! O ma Patrie! eſt-ce toi qui as produit un pareil monſtre? Le ſang auguſte qui a coulé ſous ſa main, réjaillira ſur toi juſqu'à la dernière Poſtérité: mais tu n'es point coupable; tu as toujours adoré tes Maîtres; & le crime d'un Scélérat eſt ſans ceſſe expié par les larmes de ceux qui en ont le ſouvenir.

Qui nous dévoilera les cauſes de cette horrible cataſtrophe? Eſt-ce le Fanatiſme qu'il en faut accuſer? Eſt-ce l'ambition ſourde de quelques Courtiſans? La France entière gémit; Paris eſt conſterné; le Louvre ſemble partager la douleur générale: mais à travers ce deuil politique, on croit démêler une joie féroce: Sulli

quitte la Cour ; il va pleurer ſon Roi, la France & ſon ami. C'eſt ſur Concini que la faveur s'arrête ! Ne tentons point de lever le voile qui couvre ce myſtère d'horreur ; imitons le ſilence de l'Hiſtoire, & pleurons ſur la tombe d'un grand Homme.

O HENRI IV ! ô bon Maître ! jouis, au fond du tombeau, des hommages de l'Univers. Le Tems n'a point d'empire ſur les lauriers qui te couronnent ; jamais un Français ne prononcera ton nom, ſans éprouver cet attendriſſement involontaire qui eſt aujourd'hui ton plus bel éloge. Le Conquérant, le Monarque, le Politique t'enviſagent comme leur modèle : ſi le ſimple habitant des Campagnes paſſe devant ta ſtatue, il s'arrête, il te ſalue, & ſe rappelle avec une joie mêlée de regrets, celui qui protégea les Laboureurs. Heureux les Princes qui mériteront de t'être comparés ! heureux les Peuples qui vivront ſous leurs Loix !

FIN.

PENSÉES NOCTURNES.

O Nuit! précipite tes ombres ſur la terre; enveloppe d'un crêpe épais ce Globe blanchiſſant qui s'élance au deſſus des pâles nuages: ſa vacillante lumière bleſſe mes yeux appeſantis.

Que le ſommeil de la Nature attriſte l'homme qui veille! Que ce ſentier ſolitaire & ſombre eſt propre à la noire mélancolie! La cime déchirée de ces rochers ſauvages, qui s'élève & fait une ombre dans la nue; le murmure ſourd & lointain de cette caſcade; ces troncs d'arbres, mutilés par les vents; ces jeunes plantes, ſéchées dans leurs racines, & panchées ſur un ſol aride; ce vieux chêne que la Foudre a frappé; tout ce qui m'environne eſt un ſpectacle de douleur.

Le calme de ces lieux, interrompu par les longs gémiſſemens de l'Oiſeau des ténèbres, a troublé mon ame. Une ſecrette inquiétude agite mes ſens : je n'oſe reſpirer.

Mais, quels lugubres frémiſſemens percent à travers ces bois ſilencieux, & ſe balancent dans les airs!..... ô Mort! j'entends ta voix menançante. Ces ſons, triſtement cadencés, m'avertiſſent qu'un être ſemblable à moi, n'eſt plus ; & que bientôt..... appel effrayant! ô momens de regrets & de larmes!

Quelle image horrible & tendre s'offre à ma penſée! ici repoſe la cendre d'une mère chérie! cette même terre s'ouvrira un jour pour recevoir les froides dépouilles de mon corps mortel. Un drap mortuaire, un cercueil, une inſcription qui dira j'ai vécu, formeront toute ma pompe. Les vivans fouleront ma cendre ſans attendriſſement & ſans pitié. A peine vivrai-je quelques jours dans la mémoire des miens que des diſtractions de tous les inſtans auront bientôt conſolés.

Hélas ! nous naiſſons pour mourir. Tout

périt, tout paſſe. Le Tems entraîne ſans ceſſe, avec les Heures, quelque débris de ce fragile Univers ; & l'exiſtence de l'homme n'eſt qu'un inſtant dans la durée.

Bercés par les careſſes d'un monde ſéducteur, ſon tourbillon nous étourdit & nous enivre. Le jour, nous courons après de brillantes chimères ; le ſoir, fatigués de nos pourſuites, nous repoſons dans la folle eſpérance de recevoir le lendemain quelques ſenſations nouvelles : & le lendemain nous fait voir le néant de nos jouiſſances, de nos projets.

O vous ! à qui la Molleſſe préſente le nectar de la vie dans la coupe du plaiſir, aimables Voluptueux ; quel inviſible burin, ſur vos fronts épanouis par la joie, grave lentement les triſtes rides de la vieilleſſe ? Quel Fantôme importun vient fouler, à côté de vous, le duvet des roſes où repoſent vos membres délicats ? C'eſt la hideuſe Mort, précédée du Chagrin & de la Douleur.

Je la vois preſſer, de ſes avides mains, cette Jeuneſſe vive & folâtre que les Ris & les Jeux

accompagnent. Heureux Amans ! Cœurs naïfs & tendres, vos ſens pénétrés d'une chaleur douce & féconde, s'ouvrent à l'attrait du plaiſir ; comme aux rayons de l'Aurore, la perle matinale déploie, ſur une rive fortunée, ſes feux étincelans. Vous ſaiſiſſez un moment enchanteur & rapide ; vous vous hâtez de jouir de l'amour & du bel âge. Mais ces myrtes, dont la tige ſuperbe & légère s'élève au deſſus de vos têtes, vont bientôt ſe courber vers la terre. De triſtes cyprès les ombrageront de leurs rameaux funèbres. Déjà ſe flétriſſent, ſous le ſouffle glacé de la Mort, ces fleurs brillantes que le printems de la Nature a fait éclore pour embellir le vôtre.

Et toi, que l'attrait du bonheur me rend ſi chère ! toi qui ſembles, dans les ennuis de ton abſence, te faire encore mieux aimer que dans ces inſtans délicieux, où nos ames brûlantes ſe confondent au ſein des Voluptés ; douce & paiſible Aminte ! écoute celui qui t'adore. L'Amour qui t'a faite à ſon image pour enchaîner tous les cœurs ; ce Dieu qui ſemble te prêter ſes aîles pour voler après lui ; Aminte, c'eſt un Enfant cruel qui ſe joue de ta jeuneſſe.

Comme l'éclair qui brille ; il étonne, il éblouit, & diſparaît au moment où il ſemble ſe donner ſans réſerve. Ta beauté aura ſon terme ; & le charme qui t'environne, paſſera plus vîte que tes années. Regrets inutiles ! Dans l'âge mûr, tu craindras les approches de ton automne, & tu ne pourras ſupporter les rigueurs de ton hiver. O mon Aminte ! tu ſeras heureuſe ſur la terre, ſi tu fais ſuccéder au délire de l'Amour, les délices de l'Amitié.

C'EST au fond de notre cœur que nous retrouvons ce ſentiment pur & ſecret de la Vertu qui nous rend heureux ſans témoins ; mais le Bonheur n'exiſte, hors de nous, que dans les conſolations de l'Amitié.

PAISIBLES Hameaux, aſiles touchans de l'Innocence & de la Paix ; frais Ruiſſeau dont l'onde fugitive anime la campagne ; riches feuillages, dômes de verdure ; Retraite aimable, embellie par mes mains ! heureux celui qui peut échapper aux bruyantes illuſions des Villes, & venir ſur vos gazons ſe pénétrer des Vertus tranquilles, le charme de cette vie orageuſe ! Heureux qui, ſous des lambris champêtres,

ſait jouir du calme de vos douces ſolitudes! Amitié, premier beſoin d'un cœur ſenſible, viens avec moi dans ces champs délicieux, m'apppendre à vivre & à mourir. C'eſt toi qui nous aides à parcourir le cercle de nos jours paſſagers; toi ſeule fais nos plaiſirs, adoucis nos diſgraces, & nous conſoles dans nos infortunes. Tu ſais remplir le vuide du tems qui pèſe ſur l'ame de tant d'êtres frivoles: ſoutiens ma faible exiſtenee; couvre de fleurs le chemin qui me mène au tombeau. Mon œil ſatisfait & tranquille contemple, ſans ſe troubler, l'écueil de la mort. Mourir eſt un bienfait du Ciel, quand ta main fortunée ferme nos yeux à ſa lumière.

LETTRES DIVERSES.

LETTRE I.

De M. DE VOLTAIRE *à M. le Marquis* DE VILLETTE.

Ferney, 15 Mars 1765.

Vous ſavez penſer comme écrire:
Les Graces avec la Raiſon
Vous ont confié leur empire.
L'infame ſuperſtition
Sous vos traits délicats expire.
Ainſi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de ſa lyre:
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecraſent le ſerpent Pithon.

Il eſt Dieu quand par ſon courage
Ce monſtre affreux eſt terraſſé :
Il l'eſt quand ſon brillant viſage
Rallume le jour éclipſé ;
Mais entre les genoux d'Iſſé,
Je le crois Dieu bien davantage.

MOINS le hibou de Ferney, Monſieur, mérite vos jolis Vers, plus il vous en doit de remercîmens. Il s'intéreſſe vivement à vous ; il connaît tout ce que vous valez.

Les erreurs & les paſſions
De vos beaux ans ſont l'apanage.
Sous cet amas d'illuſions,
Vous renfermez l'ame d'un Sage.

JE vous retiens pour un des ſoutiens de la Philoſophie. Je vous en avertis, vous ſerez détrompé de tout ; vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux & ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi :
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable ;
Mais il faut être heureux pour ſoi.

NOUS avons une cellule nouvelle, & nous en bâtiſſons une autre : vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre Couvent.

VOLTAIRE.

LETTRE II.

AU MÊME.

Ferney, 7 Juin 1765.

VOUS êtes encore plus aimable que je ne diſais. M. de la Harpe vient de me donner votre paquet. Votre Lettre me fait plus de plaiſir que le Teſtament que vous m'envoyez. Il ſe pourra bien faire que vous aſpiriez un jour à l'honneur d'être père de famille, & que vous ſoyez Docteur *in utroque Jure*. Ce ſera à vous de voir s'il vaut mieux vivre en Philoſophe, que de donner des enfans à l'Etat. C'eſt une grande queſtion qu'il ne m'appartient pas de décider.

JE ſuis infiniment touché de la bonté que vous avez eue de me confier le Teſtament; je le trouve furieuſement noble.

NON, je ne me flatte pas de vous voir à Ferney, c'eſt un bonheur qui paſſerait mes eſpérances. Comment pourrez-vous aller dans votre Terre de Bourgogne, au milieu des affaires dont vous devez être ſurchargé? J'ai peur que vous

n'attendiez la tenue des Etats ; car il faudra bien venir vous faire recevoir, & prendre ſéance. C'eſt alors que j'oſerais compter ſur la plus grande conſolation que je puiſſe recevoir en ma vie. M. de la Harpe partagerait bien ma joie. Je vous aſſure que je ferai votre paix avec M. de Ximenès, cela ne ſera pas difficile ; il ſait trop ce que vous valez, pour être long-tems faché contre vous.

Le Parlement de.... n'a point du tout envie de ſe démettre ; il n'a démis que nos Vaches auxquelles il a défendu par un Arrêt ſolemnel, d'aller paître dans la Franche-Comté. Elles ont eu beau préſenter leur requête, & faire valoir la maxime d'Ariſtote : Que chacun ſe mêle de ſon métier, les Vaches ſeront bien gardées ; on les a condamnées au banniſſement du reſſort du Parlement.

Vous ne devez rien à M. D...., tous vos Comptes ſont faits. Je ſouhaite que ceux de l'Extraordinaire des guerres ſe rendent auſſi promptement, & que vous ſoyez débarraſſé au plus vîte de tout ce tracas qui n'eſt fait ni pour votre humeur, ni pour vos graces.

Adieu, très-aimable Maréchal-des-Logis ;

puiſſe quelque jour mon heureuſe deſtinée vous ramener dans ma chaumière ! Tout ce qui eſt à Ferney vous eſt preſqu'auſſi tendrement attaché que le vieux malade.

LETTRE III.

AU MÊME.

A Ferney, le 8 Juillet 1765.

Le vieux malade de Ferney préſente ſes très tendres reſpects au jeune Malingre de l'Hôtel d'Elbeuf. Je vois que vous vous regardez comme un homme dévoué à la Médecine, & que vous paſſez votre tems entre les ragoûts & les drogues ; cela rend mélancolique, mais cela fait auſſi un grand bien ; car on en aime mieux ſon chez-ſoi, on réfléchit davantage, on ſe confirme dans ſa philoſophie, on fait moins de cas du monde, & dès qu'on a un rayon de ſanté, on court au plaiſir. Une telle vie ne laiſſe pas d'avoir ſon mérite : les Malingres ont de très-beaux momens.

Permettez-moi encore, Monſieur, d'abuſer de votre bonté, & de vous recommander

cette Lettre pour M. d'Alembert. Il faut que l'air de Ferney ne ſoit pas bon pour les Tragédies : l'Auteur de Warvick n'a pas encore fait une pauvre petite Scène. Je ſerai bien honteux s'il ſort de chez moi ſans avoir travaillé. Si la Pièce était prête, nous la jouerions. Je crois vous avoir dit que Madame Denis m'ayant demandé une grande ſalle pour repaſſer ſon linge, je lui avais donné celle du Théâtre ; mais après y avoir penſé mûrement, elle a conclu qu'il vaut mieux être en linge ſale, & jouer la Comédie. Elle a rebâti le Théâtre, & demain on joue Alzire, en attendant Warvick, & en attendant auſſi Mademoiſelle Clairon, qui peut-être ne viendra pas.

PUISSIEZ-VOUS, Monſieur, viſiter bientôt vos Terres de Bourgogne ; nous vous donnerons la Comédie, & vous ne ſerez pas mécontent de Madame Denis. Je ſuis ſi vieux que je ne peux plus jouer les vieillards ; c'eſt grand dommage ; car je vous avoue modeſtement que je jouais Luſignan beaucoup mieux que Sarrazin.

LORSQUE vous ferez votre tournée, mandez-nous quels rôles vous voulez. Vous devez être un excellent Acteur, ſi vous êtes ſur le Théâtre

comme à ſouper ; & je vous ſoupçonne de vous tirer à merveille de tout ce que vous voudrez faire. Conſervez-moi une amitié que je mérite par mes très-tendres ſentimens pour vous.

LETTRE IV.

AU MÊME.

5 Auguſte 1765.

(Car je n'aime pas mieux Août que cul-de-ſac. Cela eſt trop Welche.)

LES inflammations de poitrine, Monſieur le Marquis, nuiſent beaucoup au commerce des Lettres. J'en ai eu une dont les reſtes ne ſont point du tout plaiſans. Sans cela, votre jolie Lettre du 4 Juillet, vos très-agréables Vers, votre charmante imagination m'auraient animé, & je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai ſur le cœur. Je vous trouve une des plus aimables créatures qui reſpirent. Mais en même-tems je vous trouve une des plus ſages d'avoir un peu arrêté l'indiſcrétion de ces bons amis qui diſent du bien de vous, pour de l'argent. Je les attends à une Epitre Dédicatoire. M. de

la Touraille, qui eſt d'une volée un peu différente, m'a écrit ſur votre compte des choſes qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, & il eſt digne de vous aimer. Vous avez là un bon ſecond auprès de M. le Prince de CONDÉ. Je ſuis enchanté que vous n'aimiez pas trop le Public, & que vous aimiez beaucoup vos Terres. Voilà qui eſt vraiment philoſophe :

Vous connaiſſez très-bien vos gens :
C'eſt un précieux avantage,
Et bien rare dans les beaux ans.
Votre eſprit vous a rendu ſage :
Si je le ſuis, c'eſt par mon âge ;
Et je me ſuis trompé long-tems.

MADEMOISELLE Clairon eſt chez moi. Il y avait dix-ſept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle eſt aujourd'hui. Elle a créé ſon art. Elle eſt unique. Il eſt juſte qu'elle ſoit perſécutée à Paris. Tout ce que vous m'avez appris, & tout ce qu'on m'a dit, augmente ma paſſion pour la retraite ; celle de vous y revoir eſt à ſon comble.

PERMETTEZ-VOUS que je confie à vos bontés ce Billet pour frère d'Alembert ?

LETTRE V.

AU MÊME.

Ferney, premier Sept. 1765.

Il y a long-tems, Monſieur, que je médite de vous écrire. Le ſéjour de Mademoiſelle Clairon m'a un peu dérangé; & après ſon départ il a fallu réparer le tems que les plaiſirs avaient dérobé à ma philoſophie. Je ne connaiſſais point le mérite de Mademoiſelle Clairon; je n'avais pas même l'idée d'un jeu ſi animé & ſi parfait. J'avais été accoutumé à cette froide déclamation de nos froids Théâtres, & je n'avais vu que des Acteurs récitant des Vers à d'autres Acteurs, dans un petit cercle entouré de petits Maîtres.

Mademoiselle Clairon m'a dit que ni elle ni Mademoiſelle Dumeſnil n'avaient déployé l'action dont la Scène eſt ſuſceptible, que depuis que M. le Comte de Lauraguais a rendu au Public aſſez ingrat, le ſervice de payer de ſon argent, la liberté du Théâtre, & la beauté du ſpectacle. Pourquoi nul autre homme que lui

n'a-t-il contribué à cette magnificence néceſſaire ; & pourquoi ce même Public s'eſt-il plus ſouvenu de quelques fautes de M. Lauraguais, que de ſa généroſité, & de ſon goût pour les Arts ? Les torts qu'un homme peut avoir dans l'intérieur de ſa famille, ne regardent que ſa famille ; les bienfaits publics regardent tous les honnêtes gens. Alcibiade peut avoir fait quelques ſottiſes ; mais Alcibiade a fait de belles choſes : auſſi le préfère-t-on à tous les Citoyens inutiles qui n'ont fait ni bien ni mal.

Je ne ſais pas encore quelle eſpèce de vie vous ménerez ; mais comme je ne vous ai vu faire que des actions généreuſes ; comme vous avez un cœur ſenſible & beaucoup d'eſprit, & que par deſſus tout cela vous allez être très-riche, vous devez bien vous attendre qu'on épluchera votre conduite. Vous vous trouverez entre la Flatterie & l'Envie ; mais j'eſpère que vous vous démêlerez très-habilement de l'une & de l'autre. Pardonnez à ma petite morale.

Je ne vous envoie point les Verſicules faits en l'honneur de Mademoiſelle Clairon ; on en tira quelques Exemplaires. Mademoiſelle Clairon en emporta une moitié, mes Nièces ſe jettèrent ſur

l'autre ; je n'en ai pas à préſent, Dieu merci, une ſeule copie. Dès que j'en aurai recouvré une, je vous l'enverrai. Mais en vérité toutes ces bagatelles ne ſont bonnes qu'aux yeux de ceux pour qui elles ſont faites. Elles ſont comme les Chanſons de Table, qu'il ne faut chanter qu'en pointe de vin.

Je vous remercie de toutes vos nouvelles. Souvenez-vous toujours de la bonne cauſe : ce n'eſt pas aſſez d'être Philoſophe, il faut faire des Philoſophes.

Si vous voyez M. le Comte de la Touraille, ne m'oubliez pas auprès de lui. Il me paraît avoir bien de la raiſon, de l'eſprit & du goût ; cela n'eſt pas à négliger.

LETTRE VI.

AU MÊME.

Ferney, ce 11 Décembre 1765.

J'ouvre une caiſſe, Monſieur ; j'y vois, quoi ? moi-même en perſonne, deſſiné d'une belle main,

Je me ſouviens très-bien que
Ce Mortel, beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A, dans mon champêtre ſéjour,
Deſſiné le maigre contour
D'un vieux viſage à faire rire.
En vérité, c'était l'Amour
S'amuſant à peindre un Satyre
Avec les crayons de la Tour.

Il eſt vrai que dans l'Eſtampe on me fait terriblement montrer les dents; cela fera ſoupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez paſſé tant de tems ſans m'écrire.

Bérénice diſait à Titus :
Voyez-moi plus ſouvent & ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :
Écrivez-moi plus ſouvent & ne me peignez point.

Mais ſi je ſuis flatté de votre galanterie, je ne peux me plaindre que du burin. Je remercie le Peintre, & je pardonne au Graveur.

On prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas, ſouvent a guerre; à plus forte raiſon qui terre a.

Dii tibi formam,
Dii tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Ajoutez-y ſur-tout la ſanté, & ayez la bonté de m'en dire des nouvelles, quand vous n'aurez rien à faire. L'abſence ne m'empêchera jamais de m'intéreſſer à votre bien être & à vos plaiſirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez; ſi vous en êtes dehors, vous vous ſouviendrez, Monſieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos Vers, & je ne vous démentirai jamais.

LETTRE VII.

AU MÊME.

Ferney, le 10 Septembre 1766.

Je vous pardonne, mon cher Marquis, d'avoir oublié un vieillard malade & inutile, long-tems pénétré dans ſa retraite de l'affliction la plus profonde; mais je ne vous pardonne pas de vous livrer au Public, qui cherche toujours une victime, & qui s'acharne impitoyablement ſur elle; on ne vous dit peut-être pas à quel point il enfonce le poignard dans les plaies qu'il a faites lui-même. Je vous prédis que vous ſerez malheureux ſi vous ne vous dérobez pas à l'envie & à la malignité; & je vous répète que vous n'avez

d'autre parti à prendre, que de vivre avec un petit nombre d'amis dont vous ſoyez ſûr.

Vous vous plaignez de quelques tours qu'on vous a joué. J'aimerais mieux qu'on vous eût volé deux cent mille francs que de vous voir déchirer par les harpies de la Société qui rempliſſent le monde. Il faut abſolument que vous ſachiez que cela a été pouſſé à un excès qui m'a fait une peine cruelle ; on dit : voilà comme ſont faits tous les petits Philoſophes de nos jours. On clabaude à la Cour, à la Ville ; vous ſentez combien mon amitié pour vous en a ſouffert. Vous êtes fait pour mener une vie très-heureuſe, & vous vous obſtinez à gâter tout ce que la Nature & la Fortune ont fait en votre faveur.

Je vous dirai encore qu'il ne tient qu'à vous de faire tout oublier. Je vous demande en grace que vous ſoyez heureux. Je ne veux pas qu'un beau Diamant ſoit mal monté. Pardonnez ma franchiſe ; c'eſt mon cœur qui vous parle, il ne vous déguiſe ni ſon affliction, ni ſes ſentimens pour vous, ni ſes craintes. Je vous aime trop pour vous écrire autrement ; Madame Denis penſe abſolument de même ; quiconque

quiconque s'intéreſſera à vous, vous dira les mêmes choſes.

PARDONNEZ encore une fois aux ſentimens qui m'attachent à vous.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

Ferney, 1766.

J'AI une plaiſante grace à vous demander, Monſieur ; je remarquai, lorſque vous me faiſiez l'honneur d'être dans mon taudis, que vous ne ſoumettiez jamais votre joli viſage à la ſavonnette, & au raſoir d'un Valet-de-chambre qui vient vous pincer le nez, & vous échauder le menton. Vous vous ſerviez de petites pincettes fort commodes, aſſez larges, armées d'un petit biſeau qui embraſſe la racine du poil ſans mordre la peau. J'en uſe comme vous, quoiqu'il y ait une prodigieuſe différence entre votre viſage & le mien ; mais il faut que cet art ſoit bien peu en vogue, puiſque je n'ai pu trouver ni à Genêve, ni à Lyon, une ſeule pince ſupportable ; il n'y en a pas plus que de

bons livres nouveaux. Je vous demande en grace de vouloir bien ordonner à un de vos gens de m'acheter une demi-douzaine de pinces ſemblables aux vôtres. Il n'y aurait qu'à les envoyer dans une lettre à M. Tabareau, en le priant de me les faire parvenir à Genêve.

Il eſt vrai que voilà une commiſſion bien ridicule. J'aimerais bien mieux pincer tous les mauvais Poëtes, tous les calomniateurs, tous les envieux, que de me pincer les joues. Mais enfin, j'en ſuis réduit-là. Je ſuis comme les habitans de nos Colonies, qui ne ſavent plus comment faire quand ils attendent de l'Europe des aiguilles & des peignes. Enfin les petits préſens entretiennent l'amitié; & je vous ſerai très-obligé de cette bonté.

LETTRE IX.

AU MÊME.

Ferney, 1766.

C'EST vous, mon cher enfant, qui m'avez appris que de bons & braves Citoyens avaient porté des cierges à la Statue d'Henri IV, pour

lui demander la guériſon du Dauphin. Je vous dois la réponſe que je fais à ces bonnes gens. Si j'avais été à Paris, je les aurais accompagnés. Mais, comme je ne veux point me brouiller avec les Moines de Sainte Geneviève, je vous demande en grace, avec les inſtances les plus vives, de ne laiſſer prendre aucune copie de ces vers. Il eſt vrai que de la Poéſie allobroge, venant du pied du Mont-Jura, & du fond des glaces affreuſes qui nous environnent, ne mérite guères la curioſité de Paris : mais le ſujet eſt ſi intéreſſant qu'il peut tenter les moins curieux.

De plus, il m'eſt important de ſavoir ce qu'on penſe de ces vers, avant qu'on les publie. Je dois peut-être adoucir la préférence trop marquée que je donne à l'adorable Henri IV, ſur Sainte G..... Ma paſſion pour ce grand homme, m'a peut-être emporté trop loin : je n'ai ſongé qu'aux bons Français, en écrivant cet Ouvrage, tout d'une haleine ; & je n'ai pas aſſez ſongé aux Dévots, qui peuvent trop ſonger à moi.

Recueillez les voix, je vous en prie. Inſtruiſez-moi de ce que l'on dit, afin que je ſache ce que je dois faire.

Vous m'appellez plaiſamment votre protecteur ; & moi, je vous appelle ſérieuſement le mien dans cette occaſion.

LETTRE X.

AU MÊME.

Je crois, mon cher Marquis, vous avoir déjà dit de quelle manière il faut m'adreſſer vos lettres : ſans cela, vous courez riſque d'avoir plus d'un confident de vos ſecrets.

Vous me parlez de la retraite précipitée du Miniſtre ***. On peut dire qu'il a ſoutenu les caprices de la Fortune comme il a reçu ſes careſſes. Il n'y a pas moins de grandeur à ſupporter de grandes injuſtices, qu'à faire de grandes actions.

Ce que vous me dites du Prélat harangueur, m'a étonné & affligé ; car on m'avait flatté que, dans une eſpèce de Sermon à ſon aſſemblée, il avait prêché la Tolérance. Sa Sortie contre les Philoſophes eſt plus dangereuſe que vous ne penſez : on n'en veut déjà que trop aux partiſans de la Raiſon ; & vous avez dû vous

en appercevoit au refus que M. d'Alembert eſſuie, juſqu'à préſent, d'une petite penſion, à laquelle il a un droit inconteſtable, & que l'Académie des Sciences demandait pour lui.

Il me ſemble qu'il n'eſt pas bien honorable pour la France, qu'on prive de douze cents livres de rentes, un homme ſi ſupérieur, qui a fait un ſacrifice de cent mille livres d'appointemens pour reſter dans ſon pays qu'il honore. C'eſt une réflexion que, ſans doute, tout le monde a faite, & qui vaut la penſion.

J'avais raiſon, comme vous voyez, de ne point envoyer ce brimborion de Frère Oudin, qu'on ne peut avoir fait courir que très-défiguré. On ne doit parler du porc de S. Antoine, & du chien de S. Roch, pendant l'aſſemblée du Clergé, qu'avec un profond reſpect.

Vous avez beau me dire qu'on levera l'excommunication, ſi juſtement fulminée par ceux qui jouent des Pièces Latines, contre ceux qui jouent des Pièces Françaiſes.

Je connais trop l'Egliſe: elle ne peut pas plus ſe relâcher, qu'elle ne peut errer. Il n'y a plus que les Drames Bourgeois du Néologue Marivaux, où l'on puiſſe aller pleurer en ſûreté de

72196B

conſcience. Les Comédiens Français trouveront plus d'indulgence au Parlement, dans quelque occaſion favorable où ils plaideront contre l'Archevêque.

Je ſuis fâché du mauvais ſuccès de notre Protégé ; mais pour être bon Comédien, il faudrait deſcendre de Protée, en ligne directe. Il faut beaucoup de talent pour être excommunié.

M. de la Harpe eſt à Ferney ; mais il n'y a pas encore beaucoup travaillé. J'eſpérais qu'il ferait ici quelques petits Warvics.

Il n'y a que Madame Dupuis qui ſe mette, chez nous, à faire des enfans. Pour moi, je mène toujours la même vie. Je lis, avec édification, les Pères de l'Egliſe. Je prie Hubert de deſſiner S. Paul. Il en fera un portrait fort reſſemblant, d'après l'idée qu'en donnent de vieux Auteurs qui ont été, en tiers, avec lui & Sainte Thècle.

Dieu ſoit loué que vous ſoyez toujours dans le deſſein de venir voir votre Terre de Bourgogne, & de viſiter, en paſſant, des reclus qui vous ſont bien tendrement attachés.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Ferney, le 4 Octobre 1767.

VOTRE ſage Héros, très-peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager.
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

VOTRE amitié, Monſieur, pour M. de ..... vous a empêché de compoſer pour l'Académie; mais vous avez travaillé pour le Public, pour votre gloire & pour mon plaiſir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, & celle de m'avoir fait paſſer une heure délicieuſe en vous liſant. Puiſſiez-vous être auſſi heureux que vous êtes éloquent!

M. de la Harpe reviendra bientôt vous voir. Il a été un an chez moi. S'il avait autant de fortune que de talens & d'eſprit, il ſerait plus riche que feu Montmartel. Il lui ſera plus aiſé d'avoir des prix de l'Académie que des penſions du Roi. Lui & ſa femme jouent la Comédie

parfaitement, M. de Chabanon auſſi. Notre petit Théâtre a mieux valu que celui du Fauxbourg Saint-Germain. Vous nous avez bien manqué; vous devez être un excellent Acteur, car, ſans rire, vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

CONSERVEZ vos bontés pour un vieillard dont elles ſeront la conſolation, & qui vous ſera véritablement attaché juſqu'au dernier moment de ſa vie.

FRAGMENT

D'une Réponſe *à la Lettre précédente.*

QUELQUE pompon, quelque parure
Ne m'eſſied point à la Beauté.
Sans un peu d'art, la Vérité
Fait bien ſouvent triſte figure.
Charle à Poitiers fut bon humain;
J'ai paſſé ce qu'on lui vit faire,
Lorſqu'Edouard & ſon cher père
Se rudoyaient, le fer en main.
J'ai gardé le même ſilence
Sur cette panique terreur,
Que dans ſon Louvre, au fond du cœur,
Eprouva ce grand Roi de France.

Il ne ſera pas moins fameux,
Quoiqu'on vante peu ſon courage:
Il fut malingre, ſoufreteux;
Ce lui fut force d'être ſage.

LETTRE XII.

AU MÊME.

Ferney, 17 Mai 1777.

Le vieux Malade de quatre-vingt-trois ans, affligé d'un reſte d'apoplexie, qui le mène au pays où eſt deſcendu Catherin Fréron, a été bien conſolé par le ſouvenir & par la Lettre de M. le Marquis de Villette. Soit qu'il vive ou qu'il meure, M. de Villette aura dans deux mois ſon quantième du Mois avec répétition, & belle boîte d'or de couleur, dont le centre ſera garni d'une figure en émail très-reſſemblante. Le tout coûtera vingt-cinq ou vinq-ſix louis.

Le Malade qui n'a guères la force d'écrire, ni de dicter, fait ſes tendres complimens à M. le Marquis de Villevielle & peut-être ſes derniers adieux. Il y a eu un Reclus, nommé M. de Lille de Sales, en faveur de qui M. de Villette

a fait une belle action ; je n'en ſuis pas ſurpris. Je ne le ſuis pas non plus de la perſécution qu'il éprouve ; elle eſt digne des Welches.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

A Ferney, 24 Septembre 1777.

QUAND l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare s'écrivaient des billets en vers, ſoit pour aller ſouper au Temple ou à S. Maur, on n'imprimait point leurs billets dans le Mercure Galant, les Cafés de Paris ne devenaient point les confidens & les juges de leurs amuſemens. Enfin, on ne les expoſait point aux impertinens diſcours de la canaille de la Littérature, plus inſolente & plus dangereuſe que la canaille des Halles : il eût été à ſouhaiter que M. le Marquis de Villette, qui écrit comme les Chaulieu & les la Fare, dans leur bon tems, n'eût pas prodigué ſa charmante facilité à un Public toujours très-malin, très-injuſte, & dont il faut ſe garder comme de la morſure des ſinges.

Un pauvre vieillard de quatre-vingt-trois ans, alité depuis trois mois, mourant & ne devant écrire que ſon teſtament, ayant eu la faibleſſe & la hardieſſe de répondre aux Vers charmans de M. le Marquis de Villette, ſur les mêmes rimes, & non pas avec le même agrément, ne devait pas être puni, & être condamné au Mercure.

Ce Mercure, tout Mercure qu'il eſt, eſt feuilleté par les Dames de la Cour, comme par les Dames de la rue S. Denis. Le petit mot *je ne crains point qu'une coquine*, eſt relevé dans les deux tripots, avec toute la charité qu'on y connaît.

Il y a des conjonctures où ces petites méchancetés ſont très à craindre, & malheureuſement ce vieux malade eſt dans le cas.

La choſe eſt faite, il n'y a plus de remède, la ſeule pénitence eſt de venir chez le bonhomme, avec le Marquis de Villevielle, d'aſſiſter à ſon extrême-onction, & de lui dire un *De profundis* en *ine* auſſi joli que ſa charmante lettre.

LETTRE XIV.

A M. DE L....., *Maître des Requêtes, qui avait envoyé à M. de* VOLTAIRE *ſon Diſcours ſur la* Pitié.

Ferney, le 8 Décembre 1777.

LE vieux Malade très-mortel, au brillant & ſolide Auteur du panégyrique *de la Pitié.*

OUI la pitié eſt un don de Dieu. Oui, ſon Panégyriſte a raiſon, & d'autant plus qu'il eſt très-éloquent ; car s'il ne l'était pas, à quoi ſervirait-il d'avoir raiſon ?

OUI, la pitié eſt le contrepoiſon de tous les fléaux de ce monde. Voilà pourquoi Jean Racine prit pour ſa deviſe, dans l'Edition de ſes Tragédies, *Phobos kai cleos, crainte & pitié.* Voilà pourquoi on dit à notre Meſſe Latine le *Kyrie eleïſon* des Grecs. Tous les Prédicateurs cherchent à inſpirer la pitié pour les pauvres & pour les malheureux : & la plupart de ces Orateurs mêmes font pitié.

L'ILLUSTRE Maître de l'aſſemblée littéraire & fraternelle fera toujours plutôt envie que pitié.

Si je pouvais dans mon triſte état faire un voyage à Paris, mon plus grand deſir ſerait que le Panégyriſte de la pitié en eût un peu pour moi.

Pour M. le Marquis de Villette, il eſt ſans pitié pour ſa nouvelle conquête, & ne lui donne pas le tems de reſpirer.

Poſt-ſcriptum de M. DE VOLTAIRE *à Madame la Marquiſe* D'ASI.

Les deux Heureux, Madame, me permettent de vous féliciter de leur bonheur; Mademoiſelle de Varicour a bien voulu être ma fille quelque-tems; Madame de Villette jouit d'un ſort plus beau, elle devient aujourd'hui votre nièce, & j'oſe vous aſſurer qu'elle en eſt très-digne. Je vous rends votre bien, la vertu, le bon eſprit & les graces.

Mon âge & mes maladies m'empêcheront d'aller vous la préſenter moi-même & vous faire ma cour; mais je ne perdrai jamais l'habitude de vous être véritablement attaché, & rien n'altérera la ſenſibilité & le reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

VOLTAIRE.

LETTRE XV

De M. le Marquis DE VILLETTE *à M.* DE VOLTAIRE.

De Genêve.

EN vous voyant hier, Monſieur, avec le bâton & le capot de Paoli, je me ſuis rappellé ces premiers vers de l'Aminte.

Chi crederia che ſotto humane forme
E ſotto queſte paſtorali ſpoglie
Foſſe naſcoſto un Dio.

IL eſt vrai que mon attachement pour votre perſonne tient un peu du culte : ſi l'on peut m'accuſer d'idolâtrie, ce ne ſera pas au moins de Polithéiſme.

VOUS avez ſans doute été ſurpris de ma diſparution ſubite : j'ai bien vîte couru à Genêve ſans dire mot à perſonne, parce que je ne voulais pas manquer le Sieur R.... que j'ai attaqué en face avec une lettre-de-change tirée à bout portant ſur lui. Il m'a délivré cent louis en or de ducats, & je reviens plus fier que jamais au Château.

Il faut avouer que je vous conte là de pauvres raiſons ; quand on n'entretient que les Muſes qui ſont ſi aiſées à vivre, à quoi bon s'occuper d'argent ?

Homère, cet homme divin,
Dont on vante tant le génie,
A mendié durant ſa vie ;
Milton eut le même deſtin :
Et le favori de Thalie,
Plaute, qui charma l'Italie,
Finit ſes jours dans un moulin.

Voila de magnifiques exemples, mais le nom ſeul de Voltaire eſt plus impoſant que tous ces noms-là. Je vois que le plus grand Poète qui ait jamais exiſté, eſt Seigneur de deux cents mille livres de Rentes ; je vois que Newton, Bacon & Séneque, vos confrères, étaient auſſi fort riches, avec cette différence, que, comme le dernier, vous n'affectez pas le mépris des Richeſſes.

Tout ce que vous m'écrivez, me donne beaucoup de courage ; heureuſement pour vous je ne prends pas les choſes à la lettre, ſans cela je vous enverrais mes petits Vers à ne plus finir ; au reſte je ne les donne pas pour ce qu'ils coûtent, mais pour ce qu'ils valent.

Frivoles Enfans du délire,
De l'art ils n'ont point l'ornement :
Le ſentiment qui les inſpire,
Peut-être en fait tout l'agrément ;
Et lui ſeul a droit de les lire.

LORSQUE j'ai voulu ſortir hier de la Ville, à cinq heures du ſoir, j'ai trouvé les portes cloſes, & ſi cloſes que le Roi de France n'y entrerait pas. Il en faut convenir, voilà une Police ſtupide & barbare. Je n'entends pas comment des hommes, ſi fiers de leur liberté, conſentent à paſſer les trois-quarts du jour ſous des verrouils ; & je ſuis tout prêt de me mettre en colère, lorſque je me rappelle ce trait, ſi touchant, que vous m'avez raconté, les poings fermés & les larmes aux yeux ; cette pauvre Mère qui arrive ſur les ponts, une minute trop tard ; qui demande à genoux qu'on la laiſſe entrer pour allaiter ſon Enfant qu'elle a laiſſé dans la Ville ; qui paſſe la nuit à ſe lamenter à la porte, & le matin retrouve ſon Enfant qui venait d'expirer.

MON Dieu, que j'aime votre bon cœur ! s'il vous prend jamais envie de ramener quelqu'un de vos ennemis les plus acharnés, permettez-lui, comme à moi, de vous approcher,

de vous conſidérer dans votre intérieur domeſtique, les armes lui tomberont des mains ; il ne pourra ſe défendre du ſentiment de reſpect & d'enthouſiaſme que vous m'avez inſpiré.

VILLETTE.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

Paris, 1776.

A QUELQUE choſe près, mon cher Maître, la première hiſtoire dont vous me parlez, eſt vraie. Un Marchand d'injures, établi à Londres, m'a écrit qu'il allait publier un Volume d'Anecdotes un peu ſcandaleuſes, dans leſquelles j'avais ma bonne part ; mais qu'il conſentait à ſupprimer mon article, ſi je voulais lui envoyer *ſeulement* cent louis.

JE lui ai répondu que j'étais bien ſenſible à ſon extrême délicateſſe ; mais que j'avais moi-même un petit Recueil de traits aſſez piquans, point connus, & qui me ſont particuliers ; & que, venant de laiſſer tout mon argent ſur un tapis verd, je les lui fournirais encore s'il voulait m'envoyer *ſeulement* cinquante louis.

QUANT à l'autre hiſtoire, rappellez-vous ce que diſait la Princeſſe de Carignan à Fontenelle : *vous excuſerez cet enfant, Monſieur, il ne vous connaît point ; mais il ne ſait pas lire.* Comparaiſon à part, voilà ce qu'il faut penſer du pauvre T*** qui ne s'eſt point emparé de vos lettres ; car il ne ſait pas lire. Au reſte, elles n'en ſont pas moins perdues. Mais ſoyez tranquille ; elles ne contiennent rien que de fort oſtenſible. Ce qui me donne un vrai chagrin, c'eſt que trois de ces lettres, en vers & en proſe, ſont écrites de votre main. Je gardais ſoigneuſement ce tréſor : je le conſervais pour mon plaiſir, un peu pour ma gloire ; en le répandant, on n'ajoutera rien à la vôtre.

JE voulais partir dès aujourd'hui pour Ferney ; mais il y a neuf ans que je ne m'étais trouvé à Paris, le jour de la Fête-Dieu : je n'ai pu réſiſter au plaiſir de voir les Proceſſions, les Repoſoirs & les Tapiſſeries.

N'EN déplaiſe à votre voiſin Jean Chauvin, il eſt par trop Iconoclaſte. Il nous faut des Images ; il en faut aux Lettrés, comme au Peuple ; & je ſuis plus tenté d'adorer le grand

Etre dans la majeſtueuſe Baſilique de S. Pierre de Rome, que dans la maiſon, toute nue, de S. Pierre de Genêve. Le luxe Romain me plaît; il a quelque choſe de touchant & d'auguſte, & ſur-tout un certain caractère d'antique, qui ſied fort bien à la Religion.

S. Sulpice & S. Roch ſont ſortis ce matin de chez eux, dans toute leur gloire. Ils promenaient, avec une douce majeſté, leur Seigneur & Maître; quand tout-à-coup, ſoumis aux cauſes ſecondes, il a permis qu'une averſe épouvantable vint déshonorer ſa Fête.

Vous euſſiez vu, de tous côtés,
La pompe & les cérémonies,
Les Dévots & les Confraîries,
Marcher enſemble, à pas comptés,
Par-tout, des peintures tendues,
Des Prêtres en habits brillans,
L'encens s'élever juſqu'aux nues,
Des flambeaux, des roſes, des chants,
Et Dieu même au milieu des rues.

Si vous aviez à faire à moi, Meſſieurs les Philoſophes, je vous ferais bien venir dans mon Temple. Tout n'y ſerait qu'architecture, peinture, muſique. Un grand Vaiſſeau, d'un ſtyle gothique, éclairé d'une manière myſté-

rieuſe, entouré de verdure & non de tombeaux ; des vitraux ſouvent ouverts ; de groſſes portes toujours fermées ; le ſilence du recueillement ; la parole de Dieu annoncée avec l'onction & l'élégance des Maſſillons ; le chant meſuré ; les parfums les plus rares de l'Arabie ; des Cloches pleines d'harmonie, tout vous y appellerait. Vous vous mettriez à genoux involontairement, & vous diriez, comme mon aimable mère :

. . . . . .

LETTRE XVII.

A M. le Comte DE LA TOURAILLE, *Gentilhomme de S. A. S. Monſeigneur le Prince de* CONDÉ.

TRÈS-DIGNE Gentilhomme du plus brave & du plus aimable de nos Princes, vous qui êtes le Tacite de l'Hiſtoriette, qui parez la raiſon de vos graces, & qui feriez aimer la table à celui qui vit de privations ; eh ! bien mon ami, ſerons-nous enfin débarraſſés

Des propos éternels de ce brave Guerrier,
Qui n'a d'autre jargon que celui du métier ?

De nos derniers combats, ennuyeux journaliſte,
Des morts & des bleſſés en poche il tient la liſte :
Et ne parlant jamais que d'aſſauts, de blocus,
De convois enlevés & de partis vaincus :
Ainſi, cher Pelletier, au parc d'artillerie,
Il nous faut eſſuyer toute ſa batterie ;
Boulet, bombe, mortier, fougaſſe, ſauciſſon,
Tout ſon diſcours enfin ſent la poudre à canon.

CET illuſtre bavard me donne quelqu'idée de la Métempſycoſe à laquelle juſqu'à préſent je n'avais rien compris ; s'il n'eſt pas vrai que l'ame d'un homme puiſſe paſſer dans le corps d'une bête, au moins eſt-il bien prouvé que l'ame d'une bête peut entrer dans le corps d'un homme.

J'AI payé cher le ſouper le plus délicieux, j'ai penſé mourir la nuit dernière. Ce monde-ci n'eſt-il pas un vrai pot-pourri de contrariétés, le même individu eſt à la fois Caſtor & Pollux ;

Aujourd'hui ſur la Terre & demain dans les Cieux.

ON m'aſſure que le Chevalier de *** a quitté l'Armée tout-à-coup, parce que ſon père eſt à l'extrémité ; ce départ ſi bruſque me rappelle la réponſe du Maréchal de Toiras à un Officier :

Père & mère honoreras,
Afin que vives longuement.

Je ne veux pas abſolument des jolis couplets qu'on m'attribue, je ne veux ni de l'eſprit ni de la méchanceté dont ils ſont remplis ; quand on ſe permet une chanſon de ce genre, il faut écrire au bas :

» Le Prieur qui l'a fait
» En eſt fort ſatisfait.

Je ne me défends pas de même du portrait qui vous a plu. Sophocle diſait d'Euripide : » Il » peint les femmes, ce qu'elles devraient être » ; & moi je crois avoir peint les Français tels qu'ils ſont ; auſſi ai-je écrit au bas du portrait que j'en ai tracé :

A vos yeux ſi j'ai fait paraître
Le Français tel qu'il eſt :
De Caſtries, prenez le portrait,
Vous le verrez tel qu'il doit être.

Je n'ai pas le courage d'ajouter une ligne, & j'ai l'ame à la renverſe. Je vois paſſer, ſous mes fenêtres, un malheureux jeune Homme que l'on va pendre pour un chou. Il ſemble que les Généraux ont en cruauté ce qu'ils n'ont pas en talent.

LETTRE XVIII.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.

Ferney, 1777.

PUISQUE vous n'arrivez pas, mon cher Marquis, il faut bien que je recommence mes écritures ; je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'avais à vous raconter.

D'ABORD le miracle d'Amphion ſe renouvelle à Ferney ; c'eſt une eſpèce d'enchantement. Les richeſſes & la population y augmentent au point que M. de Voltaire a obtenu garniſon. Il s'eſt auſſi déterminé à chaſſer les Jéſuites de ſes Etats, il a renoncé à Père Adam & aux Echecs.

ORPHÉE Laborde demande un terrein pour bâtir, il viendra tous les ans avec ſon Euridice & ſon violon.

LE Patriarche a autant d'argent que de gloire, il a enfoui des tréſors dans ſa nouvelle Ville ; nous l'engageons à demander au premier Miniſtre qu'elle prenne le nom de FERNEY-VOLTAIRE, & certainement le Mentor de notre jeune Télémaque fera droit à ſa Requête.

Il m'a fait hier la faveur de me lire l'exorde d'un grand Ouvrage qu'il appelle *ſon Teſtament*; quel mourant! il ſe porte mieux que nous, & ſon inaltérable gaîté nous le promet encore pour longues années.

Je dois cependant vous apprendre une Anecdote auſſi extraordinaire que touchante, & que je ſuis honteux d'avoir ignoré juſqu'à préſent: c'eſt que M. de Voltaire n'a pas encore paſſé une ſeule année de ſa vie, ſans avoir la fièvre le jour de la S. Barthelemi. Il ne reçoit jamais perſonne à pareil jour; il eſt dans ſon lit; l'affaiſſement de ſes organes, l'intermittence & la vivacité de ſon pouls caractériſent cette criſe périodique. On s'y attend; on ne l'approche qu'en tremblant. Il ſemble que ſon cœur ſoit ulcéré de toutes les plaies que la perſécution Religieuſe a faites aux hommes; & on ſe garde bien de lui en parler, dans la crainte d'ajouter à ſa douleur. Je vous atteſte ici un fait que d'abord je me défendais de croire; mais ſon Secrétaire & toute ſa maiſon de qui je le tiens, en ſont témoins depuis vingt ans.

Je conçois que vous ayez grande envie de voir Belle & Bonne; c'eſt l'Ange gardien du Patriarche;

Patriarche ; elle eſt devenue néceſſaire à ſon exiſtence ; les ſoins & les careſſes qu'elle lui prodigue, l'air pénétré dont il baiſe les mains de cette jolie gouvernante ; vous ne ſauriez vous imaginer, combien ce tableau eſt touchant ; c'eſt Anacréon ſervi par les Grâces.

COMME elle eſt grande & bien faite, & qu'elle a le maintien le plus noble & le plus décent, il cherche ſouvent à la mettre en repréſentation.

Illam quidquid agit, quoquò veſtigia movit,
Componit furtim, ſubſequiturque decor.
Tib.

C'eſt la parure du Sallon :
Sans embarras elle ſait faire,
Et le rôle de ménagère,
Et les honneurs de la maiſon.
Auſſi fraîche que la Nature,
Auſſi ſimple que ſes attraits,
Vous la prendriez, je vous jure,
Pour la fille de Périclès
Ou pour la nièce d'Epicure.

VOILA des petits vers qui arrivent au bout de ma plume, mais qui ne valent pas ceux que le Prince de Ligne vient d'adreſſer à M. de Voltaire. Je ne ſais s'il y a beaucoup

d'Autrichiens de la trempe de celui-ci ; mais il en faut convenir, il eſt difficile d'avoir plus d'eſprit, plus de piquant & d'originalité, le Maître l'a dit ; ce ſont ſes propres paroles. &c. &c.

LETTRE XIX.

AU MÊME.

Ferney, 1777.

Vous avez dû recevoir, mon ami, deux grandes feuilles de nos Converſations : voici ce que j'aurais ajouté au même chapitre, ſi j'en avais eu le tems.

Je liſais dernièrement à M. de Voltaire des Eloges envoyés par une de nos Académies : il en a écouté un bon tiers ſans m'interrompre ; mais enfin l'ennui l'a gagné. Il m'a fermé la bouche en me diſant qu'il ne s'accoutumait point à entendre louer un Apothicaire, comme on louerait un Newton ; que tout irait bien ſi chacun faiſait ſon métier ; & que c'eſt au Marquis de Condorcet qu'il faudrait donner le département de la louange. Il a ajouté : *M. de Condorcet vaut mieux que Fontenelle par le*

cœur & le talent : mais il ne ſera de l'Académie Françaiſe, que lorſqu'elle ceſſera d'être une aſſemblée du Clergé. En général, il déſapprouve tout-à-fait les Eloges, qui, ſelon lui, ne formeront jamais que des Déclamateurs. Il voudrait des Diſſertations dans le goût de Plutarque, où l'on pourrait tout dire, à charge & à décharge.

UN Membre de l'Académie de Châlons en racontait un jour toutes les prérogatives, & finit par dire qu'elle était la Fille aînée de l'Académie Françaiſe. M. de Voltaire qui l'écoutait, lui répondit : *Aſſurément, c'eſt une bonne Fille, & qui n'a jamais fait parler d'elle.*

ON lui a apporté une Eſtampe intitulée : *Le Déjeûner de Ferney.* La B....., Auteur de cette Gravure, y eſt repréſenté à table, dans toute ſa plénitude, & beau comme un Ange : M. de Voltaire y eſt dans un coin, maigre comme la mort, & laid comme le péché. En jettant les yeux ſur cette carricature, il s'eſt écrié : *C'eſt le Lazare, au Dîner du mauvais Riche !*

EN parlant de Myſticité, je lui demandais un jour : comment ſe peut-il qu'il y ait tant de

dévots de bonne foi ? Il m'a répondu : *un Ignorant ſenſible finit toujours par être dévot.*

Voici les vers que vous m'avez demandés, & qui ſont écrits, de ſa main, au bas d'une Gravure de la Cadière. Vous ſavez que Frère Girard y eſt repréſenté en extaſe devant ſa Pénitente, qui eſt elle-même en extaſe devant Dieu.

Cette Belle voit Dieu ; Girard voit cette Belle :
Ah ! Girard eſt plus heureux qu'elle.

Un moment d'impatience & d'humeur, en voyant Madame D..., arranger ſon viſage, lui a valu cette apoſtrophe :

Si par hazard, pour argent ou pour or,
A vos boutons, vous trouviez un remède,
Peut-être vous ſeriez moins laide ;
Mais vous ſeriez bien laide encor.

Hier au ſoir, il nous a dit, comme une vieillerie, cette inſcription ſur un Cadran ſolaire :

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien ? tenez-vous y :
Et n'allez pas chercher midy
A quatorze heures.

Il a répondu à un Evêque qui lui a envoyé ſon Mandement :

Vous m'envoyez un Mandement ;
Recevez une Tragédie ;
Afin que réciproquement
Nous nous donnions la Comédie.

Inpromptu adreſſé à Maupertuis, fait à la toilette du Roi de Pruſſe encore jeune :

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils reſſemblent à ſes talens.
Ils ſont venus avant le tems,
Et comme eux ils croîtront encore.

Il nous a raconté, de la manière la plus piquante, l'hiſtoire de ſes amours avec la Comédienne Duclos, ce qui lui donna lieu de faire ces vers :

Mon cœur de la Duclos fut trop long-tems charmé.
L'Amour avait monté ma lyre.
J'ai chanté la Duclos ; d'Uſez en eſt aimé :
C'était bien la peine d'écrire.

Autres vers à la Marquiſe de Pr..., dans ſon boudoir, tandis qu'elle ſoupait tête-à-tête avec ſon illuſtre Amant qui était borgne.

Io, ſans avoir l'art de feindre,
D'Argus ſut tromper les cent yeux :

Nous n'en avons qu'un ſeul à prendre ;
Pourquoi ne pas nous rendre heureux ?

Un de ces jours, à table avec le Lord Litteleton, à la ſuite d'une converſation au vin de Champagne, il lui répondit par ces vers :

Fier & bizarre Anglais, qui, des mêmes couteaux,
Coupez la tête aux Rois, & la queue aux chevaux !

De Quatrain en Quatrain, ma lettre ne finirait pas. J'aurais dû la commencer par vous parler de tout le plaiſir qu'a fait la vôtre à M. de Voltaire. Il retrouve dans votre ſtyle, & dans votre caractère, une grande analogie avec le Marquis de la Fare, votre triſayeul : *& vous aimez*, dit-il, *tout comme lui, les belles Filles & les beaux Eſprits.*

Il demande pourquoi vous ne finiſſez pas cette Préface de Vauvenargues qu'il appelle votre devancier.

Et moi, je vous demande quand viendrez-vous enfin ? quand quitterez-vous votre ciel de Languedoc dont le bleu éternel vous a tant ennuyé ? vous me mandez que vous êtes actuellement aſſez fort pour entreprendre un voyage. Nous voilà dans les premiers jours d'Avril : la Nature eſt, comme vous, dans la convaleſ-

cence. Venez jouir ici de la vôtre : venez jouir de cette ſenſation ſi délicieuſe & ſi fugitive, où l'on eſt heureux du ſeul plaiſir d'exiſter & qui ſemble donner quelque idée du bonheur de l'Eliſée.

Sustine & abſtine. Il faut, diſait Silva à l'un de ſes malades, *vous amuſer, & non vous divertir.* Ne vous laiſſez aller qu'au ſentiment paiſible de la tendre amitié que je vous ai vouée pour la vie.

LETTRE XX.

A M. Le Pelletier de Morfontaine, *Intendant de Soiſſons.*

Ferney, 1777.

C'est un Proconſul tel que vous, Monſieur, qu'il faudrait à cette Province ; un homme qui eût autant de Philoſophie & d'urbanité ; un homme digne de ſeconder les hautes & inconcevables entrepriſes que M. de Voltaire a conſommées ſur un ſol où il avait à combattre les hommes & la nature.

Il y a quinze ans que l'on trouvait à peine à Ferney quarante habitans, & trois ou quatre

chaumières. Aujourd'hui on eſt émerveillé d'y voir une colonie nombreuſe & policée ; & plus de cent jolies maiſons, d'une ſtructure commode & agréable, que l'on croirait élevées au ſon de ſa lyre.

Mais ce qui tient encore plus du prodige, c'eſt que le même homme qui ſemble n'employer ſon génie & ſon tems qu'à fonder une ville, en trouve encore aſſez pour fabriquer, à quatre-vingts-quatre ans, deux nouvelles Tragédies qui auraient étonné à cinquante.

Agathocle, Tyran de Syracuſe. Sujet ſingulier : le Héros eſt un diſciple de Platon, Athène a cultivé ſes mœurs & ſon génie.

Il y a un rôle de Prêtreſſe qui me paraît neuf, un dénouement auquel on ne s'attend point. C'eſt une facture étrangère à tout ce que vous connaiſſez. Peut-être ce ſujet conviendrait-il mieux au Théâtre de Veniſe, qu'à celui de Paris ; & peut-être ſerait-il digne d'avoir pour ſpectateurs des Brutus & des Catons, Adiſſon, ou des Philoſophes tels que vous.

Irène. Avant de nous lire cette pièce, *vous m'avez fait rire hier*, nous a-t-il dit ; *j'eſſayerai de vous faire pleurer aujourd'hui.* Il nous a

tenu parole. L'Auteur de Zaïre, d'Alzire & d'Adélaïde, a ſaiſi les crayons de Racine. Je ne devine pas l'effet de la repréſentation ; mais c'eſt la muſique de ſtyle d'Athalie ; ce ſont par-tout des vers de ſituation qui font oublier la monotonie de l'Alexandrin.

Il y a quatre mois que je jouis, cinq heures par jour, de la préſence réelle de M. de Voltaire, & je proteſte que je ne me ſuis pas apperçu d'une ſeule redite permiſe à la plus belle vieilleſſe.

Il écrit aujourd'hui un *Factum* pour des Malheureux qui ſont venus lui emprunter ſa plume & ſon argent : il leur a donné l'un & l'autre. Il a une ſenſibilité exquiſe ; il ſouffre des maux d'autrui comme s'il en était reſponſable ; ce qui lui faiſait dire ce matin *qu'on ne peut aimer les hommes, ſans haïr l'humanité.*

Il me reſte à vous parler d'une petite pièce que l'on a repréſentée à Ferney, & dont je ſuis l'Auteur : c'eſt le *Mariage impromptu.* Cette pièce, un peu dénuée d'intrigues, finit par un dénouement qui aura peut-être droit de vous ſurprendre.

J'épouse, au Château de Ferney, une jeune

perſonne, adoptée par M. de Voltaire. Elle m'apporte pour dot, un viſage charmant, une belle taille, un cœur tout neuf, & l'eſprit qui plaît. J'ai préféré tout cela à un million tout ſec que je trouvais à Genêve.

Tous les Pères de l'Egliſe avaient échoué à ma converſion; elle était réſervée au Père Temporel des Capucins, qui eſt le Père Spirituel de l'Europe.

POST-SCRIPTUM *de la main de M.* DE VOLTAIRE.

» Le Marquis de Villette permet, Monſieur, » que je me joigne à lui pour vous dire que je » n'ai jamais oublié l'honneur que vous m'avez » fait, & la protection utile que vous avez » accordée aux malheureux Calas. Je me rappelle vos bontés pour Mère Madeleine, ma » couſine, Supérieure des Sœurs griſes de votre » ville; laquelle m'écrivait, autant qu'il m'en » ſouvient, qu'elle aimait Jeſus & Marie, plus » que ſa vie.

» Je me réjouis quelquefois par les penſées » de ma vie ſociale; elle eſt finie pour moi. Je » ne ſupporte plus que ma vie pédanteſque. Je

» fais mon Teſtament, tandis que M. de Villette » ſigne ſon Contrat de mariage.

» Je ſuis entièrement de ſon avis, quand il » dit que l'on ſouhaite à Ferney de vivre ſous » vos loix : vous êtes eſtimé des riches, & adoré » des pauvres. Mais je le déſavoue tout-à-fait » dans le bien qu'il dit de deux Ouvrages qui » ne ſe reſſentent que trop de mes années. Je n'ai » pas encore achevé tous ceux que j'ai entrepris » à Ferney, & je ne les verrai pas finir.

Felices queis mœnia ſurgunt.

» Ce vers de Virgile m'a coûté quinze cents » milles livres ».

LETTRE XXI.

A M. d'Hell.

Ferney, 1777.

J'ai reçu, Monſieur, avec bien de la reconnaiſſance, des témoignages de votre ſouvenir par M. Meſter. Il a beaucoup plu au Maître du château, & doit être fort content de toutes ſes coquetteries ; car M. de Voltaire en devient plus avare que jamais.

Le Marquis de Villevielle & moi, nous vous avons plus d'une fois deſiré dans cette belle ſolitude : vous verriez de quelle manière on peut avoir quatre-vingts-quatre ans : vous verriez que celui dont Pigal a fait un ſquélette ; celui dont on vend le plâtre dans les rues, & dont La B.... a fait un déjeûner indécent, n'eſt point du tout le Voltaire de Ferney.

La confidence que vous attendez, Monſieur, commence à perdre un peu de ſon mérite pour le ſecret. J'ai épouſé avant hier, à minuit, dans la Chapelle de Ferney, non une Babylonienne, mais la Bergère des Alpes. Il était aſſez piquant & peut-être unique de la voir précédée de ſes ſix oncles, tous frères, & tous Chevaliers de Saint-Louis. Deux ſoutenaient le Patriarche qui, dans ſa belle péliſſe de l'Impératrice des Ruſſies, donnait l'idée d'un grand Châtelain qui marie ſes enfans. Les portes de l'Egliſe étaient obſtruées par ſes vaſſaux qui lui rendent les hommages que Louis XII recevait de ſes peuples.

Vous me dites que le langage des Fleurs ne réuſſit point à Fointainebleau ; le langage des Roſes eſt ici beaucoup plus éloquent : on finit, comme vous voyez, par les épouſer.

Il eſt vrai que le Dieu d'Amour,
Fatigué du plaiſir volage,
Loin de la ville & de la cour,
Dans nos champs, a fait un voyage.
J'ai ſuivi ce Dieu ſéducteur;
Je cherchais par-tout le bonheur,
Je ne l'ai trouvé qu'au village.

LETTRE XXII.

De Madame la Marquiſe D'ANTREMONT *à M.* DE VOLTAIRE.

3 Novembre 1777.

J'AI reçu, Monſieur, au Château de Pierre, ſolitude où j'ai paſſé l'Automne, le billet affligeant que vous m'avez fait écrire. Mais, ſi mes Lettres de Paris ne me trompent point, vos agonies ſont bien douces; puiſque vous faites des mariages, &, qui plus eſt, des miracles. Vous voulez ſanctifier vos derniers momens.

Quoi! cet agréable Villette
Que certains Amours très fripons
Careſſaient ſouvent en cachette,
Eſt converti par vos leçons,
Et devient un Anachorète?
Alcibiade eſt marié;
On l'écrira dans votre Hiſtoire.

L'Hymen a déjà publié
Qu'une Grâce était de moitié
Pour remporter cette victoire.

JE ſuis dans la Patrie d'un Poète, depuis Card.... : ainſi tout chemin mène à Rome. Je vous écris d'une de ſes Terres, & d'un de ſes Châteaux, loin des aboiemens de l'Hyenne. C'eſt ici que naquirent ſes premières Chanſons : je le dis tout bas, car

Aujourd'hui le Prélat s'offenſe
Des jours de ſa célébrité.
Même j'ai ſu que la décence
Dépouille avec ſévérité
Le chapeau de cette Eminence
Des myrtes de la Volupté,
Qu'y plaçait avec négligence
Le Dieu qu'il a ſi bien chanté.

SON Château eſt habité par la Marquiſe de B....., ſa belle-ſœur & ma couſine germaine. Si ſept Villes ſe ſont diſputées le vieil Homère, il doit m'être permis de réclamer la parenté d'une Femme aimable. Madame de B..... appartient au Cardinal par le nom & par les grâces de l'eſprit. Nous reliſons enſemble vos Ouvrages : elle y prend un plaiſir qui alarme quelquefois ſon Paſteur.

Dans ſon antique bonhommie,
Ce ſaint Patriarche du lieu,
Ignorant la Mythologie,
Et ne reconnaiſſant qu'un Dieu,
Non le Dieu de la Poéſie,
Ni celui qu'Ovide & Chaulieu
Invoquaient dans leur douce orgie,
Entre nous, vous accuſe un peu
De damner ſa brebis chérie.

DAMNER la belle ſœur d'un Cardinal, le bon coup! Elle voudrait vous aller voir; mais ſa ſanté & ſes affaires l'attachent à la vie tranquille des Châteaux. Le mot d'agonie la fait frémir; elle s'eſt hâtée de vous propoſer des remèdes.

Un baiſer à votre agonie!
Gardez vous bien d'y conſentir.
Un baiſer vous ferait mourir,
Et vous regretteriez la vie.

RECEVEZ de ma part, Monſieur, non un baiſer, mais les aſſurances de mon admiration & de l'attachement reſpectueux avec lequel je ſuis, &c.

D'ANTREMONT.

LETTRE XXIII.

A M. le Marquis DE VILLETTE.

9 Mars 1778.

MONSIEUR, vous ramenez dans Paris celui qui depuis long-tems fait les honneurs de la France ; c'eſt donc à vous que je prends la liberté d'adreſſer cette Lettre pour M. de Voltaire : elle n'en ſera que mieux reçue, préſentée par Horace à Virgile, & par Mummius à Lucrèce. Je vous en demande très-humblement pardon ; je cède au ſentiment de mon enthouſiaſme ; & que ne fait-on pas pour attirer un inſtant ſur ſoi les regards du premier Homme du monde.

J'AI l'honneur d'être, &c.

L. Y. Curé.

LETTRE XXIV.

A M. DE VOLTAIRE.

9 Mars 1778.

GRAND-HOMME, ſi au lieu de vous écrire, je me préſentais devant vous, vous me

demanderiez très-poliment qui je ſuis, & quels ſont mes titres pour venir vous voir ? Je vous répondrais bien reſpectueuſement, que je n'en ai point d'autres que celui d'Elève, & même d'ami de M. de Cideville, depuis cinquante ans. Cette longue alliance avec le plus tendre de vos amis ne ſerait-elle pas un titre précieux auprès de vous ? S'il eût eu le bonheur de vivre juſqu'au 10 Février (*), jour à jamais mémorable dans nos Faſtes, de quelle joie n'aurait-il pas été ravi ? La mienne eût été complette, en vous voyant tous les deux comblés des mêmes plaiſirs. J'ai paſſé avec lui, à Launay, trente automnes, & toujours je l'ai vu enflammé pour vous d'un enthouſiaſme qui brûle encore dans mon cœur.

Aussi-tôt que vos Lettres en Vers & en Proſe étaient arrivées, il avait la bonté de me les lire : Dieu-merci elles ne ſont pas perdues, il les a léguées avec ſes Livres, ſes Ouvrages, & d'autres Manuſcrits à l'Académie de Rouen. Vous devriez bien preſſer notre Secrétaire d'en faire une collection digne d'être miſe ſous vos

(*) M. de Voltaire arriva à Paris le 10 Février 1778.

yeux. M. de..... a le malheur d'être Lieutenant-Criminel ; il n'en aura peut-être pas le tems : je me ferais un grand plaiſir de m'en charger. Il faudrait, je crois, retoucher quelques-unes des réponſes, ſur-tout les Vers. M. de Cideville avait de l'imagination, mais ſouvent inégale, diffuſe & peu correcte, comme vous ſaviez bien le lui dire. Je ſupprimerais avec courage ce qui paraîtrait défectueux à des amis d'un goût plus ſûr que le mien.

Outre l'Education Littéraire que je tiens de lui, je lui ai des obligations eſſentielles ; il m'a fait Curé de campagne, état dans le Clergé que vous aimez plus que les autres ; en effet tandis que nos Princes de l'Egliſe ſont accablés du pénible emploi de la repréſentation, & de la dépenſe de leur Temporel, nous ſommes des Prométhées ſubalternes chargés de faire deſcendre du Ciel des ames pour animer nos brutes.

Cet état ne m'a point empêché de faire de la Proſe comme M. Jourdain. Vous avez entendu parler peut-être de l'*Idée de la Poéſie Anglaiſe*, & même des Vers. Mon Maître vous envoya, il y a près de cinquante ans, quelques

Epigrammes, celle-ci par exemple, que vous avez citée :

Ce Livre eſt l'hiſtoire ſecrète,
Si ſecrette, que pour Lecteur,
Elle n'eut que ſon Imprimeur
Et Monſieur Dubois qui l'a faite.

Ce n'était qu'une plaiſanterie ſur le titre qui paraiſſait ridicule. Mais ayant lu depuis quelques pages de ce Livre, je fus aſſez content de voir que mon Epigramme n'avait plus tort.

Ce M. Dubois, bon Proteſtant, mais mauvais Ecrivain, ſe fâcha; pour le calmer je lui décochai un trait un peu trop méchant, il eſt vrai, mais j'étais bien jeune.

Le bon Dubois n'eut plus rien à dire, & puis il s'en alla *incognito*, dans le Paradis des Huguenots, le jardin aux choux. Vous vous rappelleriez peut-être auſſi cette Epigramme de 1733 :

Voici l'hiſtoire de ce tems :
On bat un peu les Allemands;
Nos Soldats ſont des conquérans,
Nos Généraux des fainéans :
Voltaire fait des Vers charmans,
Fontenelle des riens ſavans,
Et Louis des petits enfans.

J'AI lu tout ce qu'on peut lire, puiſque je vous ai lu tout entier. Vos productions ſont une Bibliothèque univerſelle : elles nous guident par des raiſons & des exemples dans la lecture des Anciens & des Modernes M. de Cideville m'a donné une Edition bien précieuſe, puiſque les corrections & additions de la Henriade ſont écrites de votre main. La jolie écriture ! vous excellez en tout Je voudrais bien jouir de vos Ouvrages, & m'y borner avant mon dernier jour, car j'ai ſoixante-ſept ans, & je ne ſuis pas comme vous prédeſtiné.

ENCHAÎNÉ dans ma Cure, me voilà noyé dans le *Ramazan* ou *Raman*, d'où je ne puis voir que de loin la Terre promiſe. Mon cœur ſe réjouit quand je vous contemple d'ici, comme notre Patriarche, environné d'Hommes & de Femmes illuſtres, nés tous de votre génie.

Qu'il eſt tranquille mon bonheur,
Et que ma vie eſt ſolitaire !
Je n'ai point vu notre Empereur :
Ah ! que je voie au moins Voltaire.

Il eſt aſſez de Potentats ;
Toute la terre en eſt remplie :
Un ſiècle entier ne produit pas
Souvent un Voltaire, un génie.

Nos plus beaux-Eſprits d'aujourd'hui
De ſon retour chantent la fête :
Il les réunit tous en lui ;
Tous leurs talens ſont dans ſa tête.

Avec le mérite de tous,
Il a ſon mérite à lui-même :
Point de Sot qui n'en ſoit jaloux,
Point de grand Homme qui ne l'aime.

Attende à falſis Prophetis qui veniunt ad te in veſtimentis ovium : intrinſecus autem ſunt lupi rapaces. Luc.

NE leur parlez que par la fenêtre, comme le Roi de Pruſſe.

N'ALLEZ plus à pied dans Paris, je vous en conjure.

J'ATTENDS Irène avec impatience.

JE me proſterne devant votre génie,

GRAND-HOMME,

AVEC le ſiècle & la poſtérité.

L'Abbé YART, Curé à Ecouis, en Vexin.

LETTRE XXV.

De M. le Marquis DE VILLETTE *à M.* PALISSOT, *qui lui avait envoyé l'Eloge de* VOLTAIRE.

A Villette, 1778.

JE n'ai trouvé, Monſieur, qu'en arrivant ici, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je viens de paſſer quelques jours à Paris, où les affaires de Madame Denis, plutôt que les miennes, m'appellaient. J'y ai reçu le bel Ouvrage que vous m'avez envoyé, au moment même où je me propoſais d'aller en entendre la lecture à Argenteuil. Nous ſommes pénétrés, Madame de Villette & moi, de toutes les choſes, pleines de grace & de ſenſibilité, que vous voulez bien y dire de nous. Je vous en fais tous mes remercîmens; & Belle & Bonne ſe réſerve de vous faire les ſiens, lorſque vous nous ferez l'honneur de nous venir voir à Paris. Vous ne devez vous attendre qu'à de pareils ſentimens de la part de tous ceux qui vous liront.

ON voit, par la manière dont vous parlez

de M. de Voltaire, que vous avez long-tems médité ſes Ouvrages ; & la connaiſſance profonde que vous avez du Théâtre, ne donne pas peu de poids à vos opinions. Vous lui aſſignez, ſans doute, une place éminente dans la liſte de nos grands Hommes : mais ſes véritables amis, toujours enthouſiaſtes de ſa gloire, car il était difficile d'être l'un ſans l'autre, n'auront-ils peut-être pas à ſe plaindre, 1°. que vous ayez établi une comparaiſon entre M. de Voltaire & ſes illuſtres Prédéceſſeurs, Corneille & Racine ? 2°. qu'en faiſant cette comparaiſon, vous ayez oſé prononcer dans une queſtion auſſi difficile à juger ? 3°. qu'en établiſſant votre jugement, vous ne donniez à votre Héros que la première place après Racine ; & qu'enfin vous datiez la décadence du Théâtre des Chef-d'œuvres qu'il nous a laiſſés ? comme ſi le tableau du Fanatiſme dans Mahomet, l'amour maternel dans Mérope, les grands traits de pathétique dans Sémiramis, avaient eu un modèle avant lui : comme ſi le talent d'avoir puiſé le ſujet de la plupart de ſes Tragédies dans nos Hiſtoires modernes, & d'ouvrir ainſi une nouvelle carrière au Génie, ne valait pas celui de traduire les Grecs, & même d'embellir

ce qu'ils nous ont laiſſé de parfait : comme enfin ſi le premier mérite, dans un genre qui doit être l'Ecole des Peuples, n'était pas celui d'y faire applaudir l'amour de l'Humanité, la Tolérance, la Liberté, la haîne des Préjugés & de l'oppreſſion, & tous les genres d'Héroïſmes qui concourent au bonheur du genre-Humain.

Je me garderais bien, Monſieur, de vous faire, en mon nom, de pareilles objections; mais vous avez trop mérité de ma part, pour que j'héſite de vous rendre avec franchiſe tout ce que j'ai pu recueillir dans le monde ſur votre Ouvrage. Vous y avez encadré merveilleuſement pluſieurs Anecdotes que vous avez quelquefois pris plaiſir à m'entendre raconter. Il fallait une plume auſſi élégante que la vôtre, pour donner du relief à des choſes ſi ſimples & ſi familières.

Au reste, Monſieur, vous avez eu, le premier, le courage de louer M. de Voltaire après ſa mort : & cette action généreuſe fera oublier, ſans doute, ce qui aurait pu déplaire d'abord aux admirateurs paſſionnés de ce grand Homme.

LETTRE

LETTRE XXVI.

A Madame la Comteſſe de C.....

Ferney, 1779.

VOUS êtes trop vive, Madame la Comteſſe, trop aërienne, pour concevoir les délices attachés à la Pareſſe. Si vous ſaviez de combien de chagrins elle ma conſolé ! penſez-vous, de bonne-foi, que je veuille guérir d'une maladie avec laquelle vous me ſuppoſez des talens que je n'ai point ? & puis, comptez-vous pour rien le droit que j'ai acquis de rejetter ſur la Pareſſe cette inertie abſolue dont vous m'accuſez ? La douce nonchalance, à laquelle je me laiſſe aller, me tient bonne compagnie. Une triſte expérience m'a appris que les plaiſirs de l'imagination vont toujours au-delà des plaiſirs de la réalité. De ma fenêtre, je parcours un pays immenſe, exempt des fatigues & des embarras du voyage.

J'ai, ſous les yeux, les plus riches tableaux,
La Suiſſe & les belles campagnes
Où le Rhône roule ſes eaux ;
Et le penchant de ſes montagnes
Couvert de paiſibles Hameaux ;

Et le ſublime payſage
De ſes forêts, de ſes beaux lacs;
Et l'aſpect lointain & ſauvage
Des monts blanchis par les frimats.

Si je me détermine enfin à ſortir de chez moi, c'eſt encore à cette bonne Pareſſe que je m'abandonne. Il ſemble qu'il y ait des ſenſations, des jouiſſances de l'ame, réſervées pour ceux qui n'ont pas l'étoffe des plaiſirs bruyans. Je doute qu'il y ait un coin du monde où le Printems ſoit auſſi délicieux que dans ces belles vallées. On retrouve, à chaque pas, *Berghem* ou *Claude Lorrain*. Pour admirer & jouir, il ne faut qu'ouvrir les yeux & penſer.

J'aime à voir les Chèvres légères
Grimper ſur la cime des monts;
Et les Geniſſes bocagères
Paître dans le creux des vallons;
Et ces Brebis, ces fourmillières
D'Agneaux épars ſur les gazons;
Et la gaîté ſur les fougères,
Unir, à l'ombre des buiſſons,
Et les Bergers & les Bergères,
Et les danſes & les chanſons.
Que d'images douces & chères,
Dans la plus belle des Saiſons!

Le cryſtal mouvant des rivières
Anime un monde de poiſſons ;
Les Alouettes matinières,
Les Fauvettes & les Pinçons
Couvent leurs nids dans les bruyères ;
Sous l'humble toît de leurs maiſons,
Les Payſannes ſolitaires
Vont allaiter leurs nourriſſons :
Par-tout l'amour des tendres mères
Eſt la première des leçons.

VOUS qui êtes toute maternelle, venez un peu exiſter dans notre ſolitude. Quittez les environs de Paris, que vous appellez des campagnes, & dans leſquelles vous apportez le luxe & la contrainte de vos inſupportables toilettes. Nous avons ici de jeunes Anglaiſes qui ſont fort loin de votre régime. Elles galòppent dans la forêt, & franchiſſent les barrières mieux que les Jockeis de leur pays.

UN Lord, des plus riches & des plus ennuyés des trois Royaumes, a ici un ſuperbe équipage de chaſſe, avec lequel il déſole les Sangliers & les Loups du Mont-Jura, qui ſont plus aiſés à vivre que lui : & voilà préciſément ce qui me fait encore aimer la Pareſſe. Je conçois bien qu'on faſſe la guerre aux bêtes

qui la font à tout le monde ; mais je n'ai jamais pu me figurer quel féroce plaiſir on trouve à déchirer, à mettre en pièces de pauvres petits êtres, qui ne ſemblent jettés par la Nature, au milieu de nos champs, que pour les animer & les embellir. Et c'eſt pourtant-là les récréations qu'on vous propoſe tous les jours

Tandis que les trompes bruyantes
Font, au loin, retentir les bois ;
Et que les meutes aboyantes
Pourſuivent un Cerf aux abois :
Humble & timide volatille,
Cette Perdrix, aux pieds pourprés,
Si fugitive & ſi gentille,
Sifflant ſes petits égarés
Parmi le chaume qui fourmille,
Devant leurs pas accélérés,
De ſillon en ſillon ſautille ;
Heureuſe s'ils ſont ignorés !
Mais le ſalpêtre éclate & brille ;
Elle voit les champs colorés
Du ſang de ſa triſte famille.

Il n'eſt Pareſſe qui tienne : je vous enverrais un Poëme ; mais l'ombre auguſte de Voltaire m'en impoſe, & je tremble d'écrire des vers dans ſa chambre & ſur ſa table.

LETTRE XXVII.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.

Villette, 1781.

JE vous ai promis, mon cher Marquis, une longue Lettre en proſe, & même en vers, s'il en venait au bout de ma plume, mais il ne viennent point au bout d'une plume; & puis il fait trop chaud pour faire de l'eſprit.

NOUS vous attendons avec un peu d'humeur: tout Citadin que je ſuis, je ne conçois pas que vous reſtiez dans les rues de Paris, avec le tems qui court & qui brûle.

NOUS ſommes ici entourés de verdure, de fleurs & d'oiſeaux: je veux jouir de votre ſurpriſe quand vous arriverez.

LES Métamorphoſes de *le Court* (*) auront auſſi de la réputation. Mes taupinières que je prenais pour des montagnes, mes rigoles que je croyais des rivières, ces grands chênes abattus pour mes plattes perſpectives; eh bien! *le Court* a tout réparé.

(*) Jardinier Anglais.

Il change en vallons mes foſſés,
Il rend la vie aux vieux feuillages,
Beaux enfans des ſiècles paſſés,
Déshonorés par mes outrages :
Enfin, ſans compas, ſans niveau,
Et comme au tems de la Féerie,
Un jardin, un pays nouveau,
Semblent créés par ſon génie.

Plus de grilles à larges barreaux & à triſtes fleurons ; un tableau animé de *Paul Brill*, une belle campagne que ſillonnent les chariots du *Breugles de Velours ;* des voûtes dont l'art eſt caché ; des ſentiers d'un caprice facile & ſans recherche ; des gazons frais & ſerrés ; une rivière limpide, traverſée par des ponts ruſtiques, ſemée d'iſles & d'ombrages.

Je ne vous dirai point que les Hyades & les Nayades vous attendent ; vous ne trouverez ici ni Silvies, ni Sylvandres :

Mais ſi l'on n'y voit pas les Bergers de l'Aſtrée,
Les Dieux de Chantilly, voiſin de ces hameaux,
Du ſéjour de leur empirée,
Quelquefois ſont venus ſourire à nos travaux.
Fils d'un Héros ! Amour de nos aſyles !
Fais ſentir ta valeur à ces Bretons altiers,
Aſſiége Gibraltar ; mais protége mes iſles :
Il y croît des lauriers.

C'est ici qu'on eſt dans ſa maiſon des champs ; c'eſt ici qu'on voudrait chanter une Hymne à la Nature.

Du Virgile Français j'entends la voix touchante ;
Je n'irai point troubler ſes concerts enchanteurs,
Et joindre mes pipaux à ſa lyre brillante,
Charme de l'oreille & des cœurs.
Mais ſous la voûte des ombrages,
Si le Chantre aîlé des bocages,
De ſon goſier flatteur a déployé les ſons ;
L'humble & timide Fauvette,
Doit, attentive & muette,
Se cacher dans les buiſſons.

Vous ſavez que je n'ai pas le démon de la propriété : je vous dirai donc hardiment que l'Auteur du beau *Poëme des Jardins* trouverait, *in queſta rimota parte*, des tableaux dignes de lui.

Il faut ajouter à l'eſquiſſe que je viens de vous tracer, une jolie ville qu'on voyait autrefois par le trou d'une lunette, & qui eſt maintenant étalée ſur tout le fond du payſage ; une plaine riante où l'on voit, çà & là, des troupeaux qui vont, qui viennent ; des moulins-à-vent dont le mouvement continuel dérange doucement la rêverie ; de hautes collines

couvertes de hameaux, & parées de la belle forêt d'Halatte ; l'Horiſon terminé par l'Abbaye de St-Chriſtophe qui a, tout à la fois, l'air clauſtral & Anacréontique ; car le Patron de cette Egliſe eſt celui dont vous parlez avec tant d'enthouſiaſme, & dont vous ſavez les vers par cœur.

Il a quitté les Muſes, les Amours ;
Mais aux Graces toujours fidèle,
Dans l'art heureux de ſubjuguer les Cours,
Il eſt encore un excellent modèle.
Ses Moines vainement attendent ſon retour :
A leur ennuyeux voiſinage,
Je crois que de Tibur il préfère l'ombrage.
Et parmi nous, s'il revient un beau jour,
Après avoir ſervi l'Egliſe & la Patrie,
Cette gotique Abbaye
Ne ſera point ſon ſéjour.

Adieu, mon cher Marquis ; je hais autant la prolixité que les charmilles ; & je me garderai de parler plus long-tems de mes Maîtres, dans une langue qu'il faut apprendre à leur école. Venez donc vous repoſer à l'ombre de mes peupliers :

Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata,
Hìc nemus, hìc ipſo tecum conſumerer ævo.

LETTRE XXVIII.

A Madame la Marquiſe DE VILLETTE.

Au Château de .... le 4 Juin 1782.

VOILA le bon Abbé Remi qui nous arrive, & qui jure ſes grands Dieux que vous ſerez avec nous Vendredi. Je vous confeſſe qu'il a trouvé notre foi un peu ébranlée ; mais nous nous ſauvons par l'eſpérance.

NOUS ne nous accoutumons point à vivre loin de vous ; tout ſe reſſent ici de votre abſence. Benſerade, ou Dorat, n'aurait pas manqué de vous aſſurer que les Oréades & les Napées de nos prairies ſont toutes éplorées ; que nos fleurs ſont ternies, nos gazons deſſéchés ;

Mais ce pédanteſque jargon,
Si vanté dans l'ombre des claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon :
Saint-Lambert, ſur un autre ton,
A monté la lyre des Graces.

JE vous aſſure donc, en proſe & en vérité, que le Printems eſt dans les bois, les jardins, & même dans les cours du Château.

IL eſt vrai que nous avons ici un certain Che-

valier qui gâte le Printems. Lorſque nous avons de ſi belles journées ; lorſqu'on eſt ſi aiſe d'exiſter, c'eſt un inſecte qui bourdonne toujours & qui ſemble annoncer déjà les chaleurs de la Canicule. Il n'y a pas un boſquet, pas un ſeul petit coin où il ne vienne nous chercher. Il a tout vu, tout lu, tout retenu. Sa fureur eſt d'endoctriner. Il montrerait la Muſique à Sacchini, l'Hydraulique à Perrier, l'Art d'écrire à Garat. Il n'y a ici que notre Maître Charpentier qui n'eſt pas d'humeur de lui céder, & qui répond à ſon Catéchiſme avec un peu de brutalité.

A cette Société charmante qui a diſparu avec vous, ont ſuccédé cinq ou ſix autres Oiſifs qui courent les Châteaux, & qui me croyent ravi de leur viſite. Je me rappelle, en les voyant, cette prière de M. de Voltaire : *mon Dieu! délivrez-moi de mes amis : je me charge de mes ennemis.*

Que ne puis-je vous en faire ici quelques portraits reſſemblans ! je vous peindrais le Comte de *** avec ſa femme que vous ne connaiſſez pas ; petite & courte roturière qui ne ſait où ſe mettre depuis qu'on l'appelle Comteſſe. C'eſt un viſage qui annonce une bonne digeſtion.

Insipide & dédaigneuse, elle joue la nonchalance & la distraction ; son maintien est insolent, & sa révérence une insulte.

Son bien amé & féal époux est un *Baron de Montorgueil* qui fait quatre toilettes par jour,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Il raconte ses bonnes fortunes du tems du feu Roi, & chante : *Paisible bois*, en se regardant au miroir, avec la bouche en cœur.

Son frère le Commandeur est un attrabilaire dont la sécheresse repousse l'épanchement, & qui ferait haïr la vertu. La chère Présidente vous dira que c'est un homme parfait : mais notre amour-propre ne s'accommode point de ces perfections-là ; & nos faiblesses nous entraînent plus volontiers les uns vers les autres.

Nous avons encore une Bête à talent que vous connaissez. Il fait de grands vers, très-corrects & très-insignifians. Il ne voit rien au-delà d'une Ode, d'un Madrigal, ou d'une Elégie. Il semble que, hors la rime, il ait perdu la raison.

Je ne veux pas oublier le petit Important, qui se croit un Magistrat & n'est qu'un Robin. Il

voudrait que l'on eût, pour ſa Robe de Cujas, la vénération que l'on a pour la Simarre des Dagueſſeaux & des Molés. Il nous fait eſpérer qu'il ſera un jour *un de nos plus jolis Criminaliſtes.*

Excepté la jeune Anglaiſe qui eſt digne de vous, dont la pâleur eſt touchante & romantique, qui a ce ſourire de bienveillance auquel tous les hommes ſe laiſſent prendre, & qui vous dit naïvement des choſes ſi fines & ſi ſpirituelles,

Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Voila pour le Sallon; voici pour ma chambre. Je lis la Rochefoucault dans lequel la plupart de ces perſonnages figureraient à merveille. Que je hais ce Moraliſte! après l'avoir lu, on ne peut aimer ni ſoi, ni les autres.

Qu'il me paraît inférieur à la Marquiſe de Lambert! & que tous ces Raiſonneurs, à commencer par la Bruyère, me ſemblent au-deſſous de Vauvenargues, & ſur-tout de Montaigne! C'eſt un ami qui me conſole; qui ne veut jamais avoir plus d'eſprit que moi; qui connaît la grande route & les ſentiers du cœur humain.

Au reſte, je ne veux point diſſerter ici; j'ai

bien plus beſoin de cauſer avec vous, que de vous écrire.

ARRIVEZ donc, aimable Amie, venez rendre, à cette triſte maiſon, le mouvement & la joie.

Que vous tardez à revenir,
Momens trop tôt ravis à mon impatience!
Délicieuſe jouiſſance,
N'exiſterez-vous plus que dans le ſouvenir?
Quel jour viendra me rendre à celle que j'adore?
D'un jour ſi cher à mes deſirs
Quand renaîtra la douce aurore?
Mes yeux reverront-ils encore
Celle qui fait tous mes plaiſirs?

LETTRE XXIX.

A M. DE L...., Maître des Requêtes, ſur ſa Traduction d'Homère.

J'AI lu, Monſieur, avec un vrai plaiſir la Traduction de l'Iliade que vous venez de m'envoyer.

J'AVOUE qu'il ne fallait pas moins que votre ſtyle noble & animé, pour me faire relire Homère, qui, ſauf le reſpect dû à l'Antiquité, ne m'inſpira jamais un enthouſiaſme bien vif.

Il eſt vrai que je n'ai pas l'honneur d'entendre le Grec : mais je doute que ſon charme eût le pouvoir de me raccommoder avec ce qui me choque dans la *divine* Iliade. Ce ſont les choſes qui me bleſſent ; car je ſuppoſe toujours l'expreſſion la plus heureuſe, la poéſie de ſtyle la plus brillante ; l'ignorance ne me rend pas injuſte.

Que la Princeſſe Nauſiaca aille laver ſes robes à la rivière ; que Patrocle mette bouillir trois gigots dans une marmite pour le dîner d'Achille ; à la bonne heure. On peut déſirer une ſimplicité plus agréable ; mais on ne doit pas blâmer Homère d'avoir peint les mœurs de ſon tems.

Il n'en eſt pas ainſi du caractère de ſes Héros & de ſes Dieux. C'eſt lui qui les a faits. Pourquoi les a-t-il faits ridicules & dignes d'horreur ? Jupiter, ſa femme *aux yeux de bœuf*, Minerve elle-même, ſont injuſtes, perfides, cruels, aſſervis aux plus honteuſes paſſions de l'humanité. Ses Héros ſont des Rodomonts, Rabacheurs & Harangueurs à la journée. Quel attirail d'épiſodes ſans intérêt, de généalogies ſans néceſſité, de répétitions faſtidieuſes ! Quel en-

taſſement de comparaiſons! Quel luxe de Poéſie dans les ſujets les plus futiles!

N'AURAIT-ON pas le droit d'être un peu fatigué de la famille d'Agamemnon? elle eſt établie à Paris de tems immémorial. On nous raconte ſes malheurs en proſe & en vers; on les chante ſur toutes les clefs.

CETTE belle paſſion pour les Héros de la Grèce m'a toujours paru ridicule. Les Héros de mon pays ſont auſſi braves, & aſſurément de meilleure compagnie.

UN homme, toujours ivre de colère & d'orgueil, groſſier, féroce, qui toujours ſûr de ſon fait, cherche querelle à tout venant; qui dans ſa journée tue les ſept frères d'Andromaque; qui dans ſa rage voudrait manger le cadavre d'Hector, & le vend à prix d'argent au malheureux Priam; eſt-ce-là ce qu'il faut appeller un Héros?

QUEL nom donner à celui qui, paré des graces de la Jeuneſſe, environné de tous les avantages de la naiſſance & de la fortune, s'arrache des bras d'une Épouſe jeune & belle; va affronter au-delà des mers, les fatigues, les

dangers & la mort, avec tant de raiſons d'aimer la vie; & revient au milieu de ſes Concitoyens, plus embarraſſé de recevoir leurs applaudiſſemens, que de les mériter? (*)

D'Achille aux pieds légers, on nous vante la gloire;
Mais s'il fut un Héros, ce fut par le tendon.
N'eſt-on pas ſûr de la victoire,
Quand on ne peut nous bleſſer qu'au talon?
Des Héros? j'en trouverai mille
Avec ce beau ſecret; mais depuis que Bacon
Inventa la poudre à canon,
Le métier eſt plus difficile.
D'Eſtaing, Vaudreuil, Bougainville, Naſſau,
Naſſau! vous n'aurez point d'Homère;
Vous braverez les vents & l'eau,
Et les feux de l'enfer nouveau
Qu'apporta ſur les flots le démon de la guerre:
Nos Muſes, ſans honneurs, laiſſeront vos exploits.
On aime mieux chanter la valeur équivoque
De ces Grecs menteurs & fournois,
Qui, dans dix ans, ont pris une bicoque,
A l'aide d'un cheval de bois.

Ce n'eſt point avec un cheval de bois que, notre brave Crillon vient de prendre le fort

(*) Il ſerait difficile de ne pas reconnaître à ce portrait M. le Marquis de la Fayette.

St-Philippe. Je doute qu'Ajax & Diomède euſſent montré plus de courage ; & certainement ils s'y ſeraient pris avec moins de gaîté & de politeſſe. Le Roi d'Eſpagne qui paraît avoir grande envie de garder Mahon, vient d'unir ce nom à celui de Crillon : c'eſt le moyen de rendre Mahon imprenable.

LETTRE XXX.

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE, *qui avait envoyé à l'Auteur une* Traduction de Poéſies Allemandes.

VOUS vous ſouvenez de la réponſe de Sœur Pulcherie : *depuis qu'il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de Carmélites.* Voilà ce qu'on pourrait dire de votre Recueil de Poéſies Allemandes : depuis qu'il n'y a plus d'amour, toutes ces Paſtorales ne ſont que des chimères.

VOUS avez bien raiſon d'attribuer ces belles Traductions à l'Abbé Arnaud & à M. Suard. Le talent de traduire ainſi n'appartient qu'à ceux qui ont le talent de produire. Si les Muſes du Rhin & du Veſer ſont quelquefois dures & monotones, elles ſavent parler le langage de

la Nature, & la faire aimer. Les Schimtz, les Brodinback, les Hagerdon, ces noms ſi rudes à l'oreille, rappellent à l'eſprit les plus douces images. On retrouve, en les liſant, la ſimplicité ſi touchante des premiers âges. Elles réveillent, en nous, ces émotions tendres & pures qui ſemblent n'appartenir qu'au printems de la vie.

PUISQUE nous en ſommes aux Traductions, mon cher Marquis, il faut que je vous preſſe de continuer celle d'Young, qui peut vous faire beaucoup d'honneur. Pour moi, je n'avance guères dans mon *Anglais :* néanmoins, j'ai pris la liberté de mettre en vers cette invocation à la Lune, qui fut toujours ma beauté par excellence.

Pour la ſeconde fois, un ſiniſtre réveil
Vient encor m'arracher aux douceurs du ſommeil,
Au monde imaginaire où mon ame élancée,
Sur les ailes d'un ſonge, emportait ma penſée.
La nuit, d'un voile ſombre, a couvert l'Horiſon;
Et je veille au flambeau de la triſte raiſon.
Hélas! quand du repos tout ſavoure les charmes,
Mes yeux ne ſont ouverts que pour verſer des larmes.
Chaque nuit, réveillé par la voix du malheur,
J'aime à m'entretenir ſeul avec ma douleur.

O toi ! Reine des nuits, & des êtres paiſibles,
Dont l'éclat vacillant plaît aux ames ſenſibles,
Parais ; viens m'inſpirer. Lorſque l'Aſtre des jours,
Du cercle qu'il décrit, a terminé le cours ;
Déité bienfaiſante, on te voit, dans l'eſpace,
Lever un front modeſte, & régner à ſa place.
Tu viens, dans le ſilence, éclairer l'Univers,
Sur ton trône étoilé qui brille dans les airs.
Les Globes lumineux de la Sphère éternelle
Suivent, avec reſpect, ta marche ſolemnelle.
Des mondes infinis peuplent le Firmament ;
Et ſeule tu conduis, & vois leur mouvement.
Tu peux, de leurs accords, entendre l'harmonie :
Daigne la répéter à mon ame attendrie.
Lune ! fais-la paſſer dans mes lugubres chants.
Jamais tu n'inſpiras de ſujets plus touchans.

Vous croyez bien, mon cher ami, que je n'ai pas la prétention d'attacher de l'importance à la faible traduction de vingt vers d'Young, qui ſont ſi beaux dans l'original. Mais, ne fût-ce que pour vous encourager dans votre grande entrepriſe ; je n'héſite pas de vous les envoyer. Souvenez-vous toujours qu'il ne faut lire le triſte Docteur, que dans les jours ſombres, ou la nuit, comme vous faites, à la lueur d'une lampe.

LETTRE XXXI.

Aux Auteurs du Journal de Paris (*).

5 Décembre 1783.

MESSIEURS, j'ai ſix mille ans, & certainement je n'ai pas l'air d'en avoir plus de deux mille. Vous n'en ſerez point étonnés, en apprenant que je dois mon grand âge au grand œuvre. J'ai fait, en ma vie, quelques Elèves qui me font honneur : Hermès, en Egypte ; Nicolas Flamel, à Paris ; & de vos jours, le Comte de Callioſtro. J'ai tant vécu, j'ai tant vu de choſes, qu'en vérité l'eſpèce humaine m'était devenue entièrement indifférente. Il ne fallait rien moins que ce qui ſe paſſe aujourd'hui, pour me tirer de mon apathie, pour me forcer de parler.

JE ne puis donc vous diſſimuler la peine que me fait l'enthouſiaſme avec lequel je vois tout le Public courir à vos Expériences aëroſtatiques.

(*) Nous n'imprimons ici cette plaiſanterie ſur les *Ballons*, que parce que nous ſavons qu'elle appartient à l'Auteur de ce Recueil.

Autant vous êtes épris de l'amour des Nouveautés, autant j'en ſuis ennemi. J'ai bien lu, j'ai bien médité votre Jean-Jacques ; & lorſqu'il déclame contre les Sciences humaines, contre les connaiſſances acquiſes, certes il a grandement raiſon.

Le premier âge dont vous ayez le ſouvenir, eſt l'*Age d'or*. Alors abandonnés à la bonne Nature, les hommes s'étayaient de tous les appuis qu'elle leur fournit ; ils marchaient à quatre pattes ; ils étaient heureux.

Mille ans après, je fus témoin d'une étonnante Révolution. Je vis un Novateur afficher par-tout qu'il voulait marcher à deux pattes ; qu'il prendrait ſeulement la précaution de s'entourer la tête d'un bourrelet, & de ſe faire tenir par des lifières ; qu'enſuite on couperait les lifières, & qu'il courrait *à corps perdu*. Vous croyez bien qu'il eut tout le monde contre lui ; on s'écriait : *cet homme trompe le Public, il ne partira pas ; ou s'il part, il ſe caſſera le nez*.

On prend jour pour l'Expérience. Grande affluence de Spectateurs : nous voilà tous accroupis ſur les talons, & les yeux levés L'Inventeur ſe préſente avec la ſécurité d'un homme

ſûr de ſon fait. Le ſuccès ne répondit que trop à ſon audace : on ſait ce qu'il en réſulta ; on l'a imité de toutes parts ; les Hommes ont parcouru la Terre ; les voilà au *Siècle d'argent.*

MILLE ans après, autre Révolution. Un ſecond Novateur imagina de cheminer ſur l'eau, porté ſeulement dans un tonneau, en ſe faiſant retenir du rivage par des cordes ; enſuite de faire couper les cordes, & de ſe laiſſer aller *à tonneau perdu.* Alors tranſport, engoûment de tous ſes Concitoyens. Chacun de s'écrier : *il ne partira pas ; ou s'il part, il ſe noyera.*

POUR jouir d'un auſſi brillant ſpectacle, nous accourons en foule ſur les bords d'une grande rivière. L'audacieux Phyſicien tint parole. Il part aux acclamations d'une multitude immenſe, & ſe laiſſe intrépidement entraîner par le courant, à plus de dix toiſes au loin. L'ivreſſe eſt générale : on le couronne de lauriers, & on le porte en triomphe chez lui. Ce malheureux eſſai d'un ſeul homme fut un trait de lumière pour tous les autres. Ils apprirent bientôt à dompter un nouvel élément ; ils trouvèrent de nouvelles jouiſſances, & furent au *Siècle de cuivre.*

MILLE ans après, vinrent ce que vous appellez

les tems Héroïques de la Grèce. Hercule, ſur un canot, oſe pénétrer juſqu'au bout de la Méditerranée : & là, tout fier de ſon voyage, voulant éterniſer lui-même le ſouvenir d'une action inouie, il poſe, au beau milieu du Jardin des Heſpérides, deux Colonnes, avec cette inſcription : *Nec plus ultrà.* Oh ! pour le coup, je défie les hommes d'aller plus loin. Nouvelle fermentation dans les eſprits : le Commerce enfante la Marine. Les Peuples trafiquent entr'eux, de tout ce qui tient aux douceurs de la vie, aux illuſions du luxe. Voilà les Hommes couverts de pourpre & d'or, & les voilà au *Siècle de fer.*

Trois mille ans après, un Génois, honteux de ce que l'on n'avait encore fait que louvoyer autour du monde connu, entreprit lui ſeul de franchir le vaſte Océan. Même ſurpriſe, même incrédulité ; murmure général. On s'écriait : *il ne partira pas ; ou s'il part, il n'en reviendra point.*

Le Ciel ne le punit que trop de ſa hardieſſe. Il eut la gloire de découvrir, de créer, pour ainſi dire, un nouvel Univers. Dès lors un vaiſſeau eſt devenu la Boîte de Pandore, d'où ſont ſortis le ſucre des Iſles, le moka de l'Arabie,

les mouſſelines des Indes, les perles d'Orient, les diamans de Golconde, les tréſors du Pérou. Quel nom donner au Siècle qui a produit tant de fléaux ?

Jusques-là, vous en conviendrez, Meſſieurs, les choſes vont évidemment de mal en pis. C'eſt donc en tremblant que je vois ouvrir une nouvelle carrière au Génie. Vous voilà parvenus à vous enlever, par deux procédés différens, à deux lieues, à dix lieues : demain vous allez rendre l'air auſſi navigable que l'eau : demain vous allez parcourir toute l'Atmoſphère. Plus heureux & non moins téméraires que Coock, vous ne ſerez point arrêtés par les barrières de glaces éternelles que lui oppoſaient les mers du Midi : vous volerez aux Terres Auſtrales. Qu'eſpérez-vous dans un monde plus grand que votre Europe ? Non contens d'avoir trouvé les rubis, les topazes, les ſaphirs, les émeraudes dans l'eau condenſée, croyez-vous trouver la lumière criſtaliſée dans de nouvelles régions ?

Ah ! croyez-moi : briſez vos Globes ; n'empriſonnez point l'air inflammable loin des ſphères où Dieu l'a placé. Brûlez vos Journaux ; anéantiſſez

tiſſez bien vîte tous les monumens de ce beau ſecret. Renoncez au projet de vous élever plus haut que la foudre ; & ſi vous ne voulez pas mettre le comble à vos ſottiſes, renverſez même ces Aiguilles électriques dont vos Palais ſont hériſſés ; & laiſſez faire au Tonnerre tout ce qu'il lui plaira.

J'AI l'honneur d'être, &c.

Un ADEPTE,
votre Abonné.

LETTRE XXXII.

A M. DE ....., *ſur le Voyage Pittoreſque de* NAPLES *&* SICILE.

IL n'en eſt pas de cet Ouvrage, comme de la plupart de ceux qui traitent de pareils ſujets ; & dont les formes tecniques, les détails ſcientifiques rebutent toujours le Lecteur : je me ſuis laiſſé entraîner au plaiſir de vous en rendre compte, par le plaiſir qu'il m'a fait preſque à chaque page.

RIEN n'égale le luxe Typographique, la beauté des Gravures qui ſont autant de tableaux.

L'intelligence des Artiſtes a tracé, pour ainſi dire, une route délicieuſe où l'on eſt promené mollement à travers les Sites les plus pittoreſques & les plus variés.

» Tantôt un fertile rivage
» Bordé de côteaux fortunés ;
» Tantôt une rive ſauvage
» Et des déſerts abandonnés. »

Quoi de plus impoſant que ces terribles & admirables Phénomènes que la Nature ſemble avoir étalés dans le Royaume de Naples ; les vaſtes débris de la magnificence Romaine, ſes Cirques, ſes Tombeaux, ſes Temples en ruines ? Quoi de plus doux, de plus conſolant que la deſcription de la Campanie ? les yeux & l'ame ſe repoſent au milieu de ces belles campagnes, où le Printems a deux ſaiſons, & dont les Poëtes ont feint que Cérès & Bacchus prenaient un ſoin paternel. C'eſt-là que ſont ſitués ces Monts ſi renommés par l'excellence de leurs vins, & par la ſérénité de l'air qui en fait la Contrée la plus délicieuſe de la Terre.

L'IMAGINATION eſt effrayée à l'aſpect de ces anciens Volcans, de ces convulſions de la Nature, qui chaſſaient la Mer de ſes rivages ; qui

écraſaient, qui engloutiſſaient les peuples & les villes. C'eſt au milieu des plaines riantes & fertiles, ſous le plus beau Ciel, ſous la terre où naiſſent ſans culture & les fruits & les fleurs; c'eſt-là que le Créateur a placé les gouffres épouvantables, comme il a placé la douleur & la Mort, au ſein des Voluptés & des délices de la vie.

Il en faut convenir, pour entreprendre & achever ce Voyage d'Italie, il fallait l'enthouſiaſme & l'indépendance d'un Amateur éclairé des Arts.

Le nom de ſon Auteur ſe trouverait ici à ſa place. Ceux qui le connaiſſent perſonnellement ſuppléeront aux éloges qui répugnent à la franchiſe de ſa modeſtie, & à l'aimable ſimplicité de ſes mœurs. Ceux qui ne connaîtront que ſon Ouvrage, qui ne ſont pas gâtés par la frivolité de nos goûts & la meſquinerie de nos Edifices, ceux-là ſauront apprécier ce qu'il en a coûté de ſoins, de recherches, de fatigues & de dépenſes, pour la perfection d'un Ouvrage qui fait honneur au dix-huitième Siècle.

L'élégance & la ſérie avec leſquelles ſont

préſentées toutes les Antiquités d'Herculanum & de Pompeïa, permettent de douter qu'on fût plus ſatisfait de voir le MUSÆUM fameux dont elles ſont l'ornement.

RIEN de plus piquant que le choix de ces Peintures, de ces Arabeſques d'un genre idéal & fantaſtique ; de ces Centaures mâles & femelles, mélanges des deux natures, dont il ſemble que la belle exécution faſſe pardonner la bizarrerie ; de ces Colonnes de porphyre & d'albâtre ; de ces Vaſes dont les formes ſpirituelles & gracieuſes ne vieilliront jamais ; de ces Statues dont les draperies ſi légères & ſi fines, ſe moulent avec tant de négligence : on dirait que l'Artiſte s'eſt plu à ne laiſſer qu'un voile tranſparent entre le Deſir & la Volupté.

IL n'eſt pas étonnant que dans les Ouvrages qui tiennent à l'eſprit, les Anciens aient fait plus de chemin que nous, vers la perfection ; il n'eſt pas étonnant ſur-tout, qu'avec des Langues plus abondantes, plus conciſes & plus imitatives, ayant devant eux le champ de la Penſée qui n'avait pas encore été défriché, ils aient produit ces Chef-d'œuvres qui charment notre oreille par le rithme & l'harmonie des

Conſonnances, en même-tems qu'ils pénètrent l'ame d'idées ſublimes, ou touchantes. Mais ce qui doit nous ſurprendre, c'eſt qu'ils aient été ſi loin dans les Ouvrages d'imitation. Nos Artiſtes modernes, après tant de ſiècles d'étude & de comparaiſon, peuvent à peine copier ce que les Anciens ont créé ſans modèle, n'ayant qu'un ciſeau, des yeux, & la nature.

On ceſſe d'être ſurpris de l'idolâtrie des Antiquaires. Le reſpect pour ces Monumens précieux augmente avec le tems qui les détruit.

Ce n'eſt pas que tous les morceaux ſoient également dignes de cette admiration : mais ſi Paris éprouvait le ſort d'Herculanum, & qu'après deux mille ans, on ne trouvât, dans une partie de ſes ruines, que des Ouvrages médiocres, ſerait-on fondé à croire que nous n'avions pas aujourd'hui les Robert, les Greuze, les Vernet, les Houdon ; & que les productions de ces grands Maîtres ne fuſſent des chef-d'œuvres même pour leurs Contemporains ?

On ſe plaît à retrouver ces Uſages familiers chez les Anciens, de ſemer des fleurs, & de brûler des parfums dans les Salles deſtinées aux repas, & dans les Appartemens. Mais on eſt

tenté de ſe livrer au recueillement & à la mélancolie, lorſque, dans le ſilence de ces abymes, on retrouve tout l'attirail du luxe & de la moleſſe, des Bagues, des Colliers, des Bracelets, des Flûtes, des Ciſtres; & que l'on voit les Convives aſſis à table, écraſés au milieu de la joie d'un feſtin.

Le Théâtre d'Herculanum devient le ſujet du plus riche burin, & des recherches les plus ſavantes ſur les Spectacles des Anciens.

Les Repréſentations ſe faiſaient en plein jour. Des Toiles immenſes, ſoutenues par des cordages & des poulies, mettaient vingt mille Spectateurs à l'abri du Soleil & des intempéries de l'air. Ces Toiles devinrent des objets de luxe. Néron en fit tendre de pourpre, ſemées d'étoiles d'or; & on les arroſait d'une pluie d'eau odoriférante.

Les Maſques ſcéniques, hideux de près, ne laiſſaient appercevoir dans la perſpective, qu'une expreſſion très-caractériſée. Les différentes Paſſions y étaient exprimées: on y voyait la fierté d'Hercule, la fureur d'Oreſte, la douleur d'Andromaque.

C'est envain qu'on cherche à ſe faire une idée de leur Déclamation, partagée entre le geſte & la parole : c'était cependant un art aſſujetti à des règles & à une méthode très-ſévère ; mais ce ſont autant d'énigmes qui n'ont pas encore été expliquées par de gros Volumes.

Nos Spectacles modernes ne ſont-ils pas plus ſuſceptibles d'illuſion que ceux des Romains ? Le jour qui éclairoit leur Scène théâtrale pouvait-il ſuppléer aux lumières artificielles dont les nôtres ſont entourés ? On conçoit que les Anciens ſe paſſionnaſſent pour des Acteurs tels qu'Eſopus & Roſcius ; mais Le Kain, Garrick, Préville & St-Huberti ſeront un jour vantés par nos Neveux, à bien plus juſte titre.

La paſſion des Romains pour les Combats de Gladiateurs & de Bêtes féroces, pour les Spectacles de ſang, prouve aſſez combien ils étaient peu ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit.

Le goût pour les Pantomimes vient toujours de l'ignorance, ou de la ſatiété. Les Romains préférèrent long-tems ce genre de ſpectacle uniquement fait pour les yeux. Auguſte lui-même prit part aux Factions que la rivalité fit

naître entre Batile & Pilade. Si quelque choſe pouvait nous donner une idée de ces diſputes, qui ne naiſſent que de l'excès des jouiſſances, ce ſont celles de nos Orphées modernes, Gluck & Piccini.

Térence ſe plaint de ce que l'on quittait ſes Pièces, pour un nouveau Danſeur de corde. C'eſt ainſi que, de nos jours, nous avons vu déſerter Phèdre, Zaïre, & Cinna, pour un Baladin dont le rôle, auſſi indécent qu'abject, n'était pas digne de remplacer un Funambule. *Tutto il mundo e fatto come la noſtra famiglia.*

Le Cirque de Rome fut agrandi par Trajan. De ſimples Particuliers, tels que Salluſte, en firent élever à leurs frais. Dans l'origine, c'étaient des Eſclaves qui conduiſaient les Chars; mais bientôt les Empereurs mêmes ne rougirent pas de ſe donner en ſpectacle. Néron ſe fit une gloire de porter le manteau d'un Cocher qui avait été pluſieurs fois couronné.

Les Anciens faiſaient un cas ſingulier des Chevaux diſtingués dans les Courſes. Ceux qui remportaient les prix étaient inſcrits dans les Faſtes: on y liſait leur nom, leur âge, leur

généalogie, le nom de leur Maître, & le nombre de leurs victoires.

DES chœurs de Muſiciens animaient ces Aſſemblées. Les plus belles Femmes, les jeunes Perſonnes en faiſaient l'ornement. On retrouve avec plaiſir, dans Ovide, ce qui pourrait encore appartenir à nos mœurs. » Gardez-vous, dit-il, » de parler d'amour à une jeune Fille, tandis » qu'elle regarde d'un œil avide les Courſes de » Chevaux & de Chars. »

CE Poète, moins tendre peut-être & plus galant que Tibulle, feint qu'il eſt au Cirque avec ſa Maîtreſſe. Il cherche à la placer commodément, à la garantir de la foule. Il envierait le ſort du Conducteur; mais il craint qu'un regard de ſa Maîtreſſe ne lui faſſe tomber les rênes des mains.

Lora remiſſa fluent.

DU tems d'Ovide, les grâces de l'eſprit ſuppléaient aux forces du corps. Un ſourire le conſole de la palme qu'obtient ſon Rival.

Riſit & arguis quiddam promiſit ocellis.

IL y avait auſſi des Courſes à pied; & les

Coureurs étaient ſi agiles qu'ils attrapaient les lièvres à la courſe.

UN Spectacle qui rappellait la volupté des Grecs, de ce Peuple ſpirituel & poli, était les Courſes de jeunes Filles. Domitien donna lui-même le prix à une belle Vierge qui avait couru, les cheveux épars, à demi-vêtue d'une robe de pourpre, & repréſentant Athalante.

ON eſt encore émerveillé de la magnificence de ces Spectacles, qui atteſtent la puiſſance, les richeſſes & la population d'un grand Empire. La conſtitution du nôtre, nos mœurs & le climat ne permettent d'imiter que de fort loin ces grands établiſſemens.

IL eſt impoſſible d'aimer les Arts, & de ne pas être pénétrés d'admiration & de reconnaiſſance pour les Caylus, les Hamilton, les Choiſeul-Gouffier, les Saint-Non. La dernière penſée que fait naître la lecture de leurs Ouvrages, c'eſt qu'en inſpirant le deſir de voyager comme eux, elle conſolerait de ne pouvoir pas l'entreprendre.

POÉSIES DIVERSES.

LA PATROCLÉE,

Ou commencement du SEIZIÈME CHANT de l'ILIADE.

SUJET proposé en 1778 par l'Académie Françaiſe, qui a fait une mention honorable de cet Ouvrage.

TRADUCTION LITTÉRALE.

C'EST ainſi qu'ils combattaient autour des vaiſſeaux garnis de bancs de Rameurs. Mais Patrocle était auprès d'Achille, Paſteur des peu-

ples, pleurant à chaudes larmes, comme une fontaine noire, qui du haut d'un rocher répand ſon eau noire. Le divin Achille, puiſſant des pieds, eut pitié de lui; & élevant la voix avec des paroles qui avaient des aîles, lui dit: » Patrocle, pourquoi pleures-tu, comme une » petite fille qui, courant avec ſa mère, la prie » de la prendre entre ſes bras, la retient par ſa » robe, tandis que la mère ſe hâte de marcher, » & qui la regarde en pleurant juſqu'à ce que » la mère l'ait miſe dans ſes bras? Semblable à » elle, ô Patrocle, tu répands des larmes molles! » Apportes-tu des nouvelles aux Mirmidons, » ou à moi-même? As-tu écouté quelque Meſ- » ſager de Phtie? Ils diſent pourtant que » Menetius ton père, fils d'Actor, eſt vivant; » & qu'Æacide Pélée eſt parmi les Mirmidons. » Certes, s'ils étaient morts, nous nous attriſte- » rions. Pleures-tu pour les Grecs, parce qu'on » les tue vers leurs vaiſſeaux creux, à cauſe de » leur injuſtice? Parle, ne me cache rien; nous » ne ſommes que nous deux ».

Tu ſoupiras alors profondément, ô Patrocle, bon Ecuyer! Tu lui dis: » O Achille, fils de Pé- » lée, le plus vaillant des Grecs! une douleur

» cruelle oppreſſe les Grécs ; car tous ceux qui » étaient les plus forts, ſont couchés dans leurs » vaiſſeaux, bleſſés de loin & de près. Le fort » Diomède, fils de Tidée, a été bleſſé de loin ; » & Ulyſſe, fameux par ſa lance, a été bleſſé » de près ; & Eurypile l'eſt à la cuiſſe par une » flèche. Les Médecins ſont occupés à leur prépa- » rer des médicamens & à guérir leurs bleſſures.

» Mais vous êtes inexorable, ô Achille ! Dieu » me préſerve de reſſentir jamais une colère » comme la vôtre ! Vous êtes fort pour le mal. » Qui ſecourrez-vous donc dorénavant, ſi vous » n'avez pas pitié des Grecs, & ſi vous les aban- » donnez à leur ruine ? Non, Pélée le domp- » teur de chevaux, n'était point votre père, ni » Thétis votre mère ; mais les flots bleus de la » mer & les rochers eſcarpés vous ont engendré ; » car votre ame eſt cruelle.

» Mais ſi vous craignez quelques prédictions, » & ſi votre vénérable mère vous a dit quelque » choſe de la part de Jupiter, prêtez-moi du » moins au plus vîte les troupes de vos Mirmi- » dons ; je pourrai ſervir de lumière & de ſe- » cours aux Grecs. Mettez auſſi vos armes ſur » mes épaules, afin que je m'arme. Peut-être en

» me prenant pour vous, à cauſe de la reſſem-
» blance, les Troyens renonceront à la bataille,
» & les enfans de la Grèce reſpireront devant
» Mars. Ils ſont accablés actuellement, ils re-
» prendront haleine; nous pouſſerons facilement
» les ennemis fatigués; nous leur ferons rega-
» gner la ville loin de nos navires & de nos
» tentes ».

C'EST ainſi qu'il parla en ſuppliant; & c'était avec beaucoup d'imprudence; car il demandait une mort fatale. Achille aux pieds légers lui répondit avec de profonds ſoupirs: » Hélas! illuſtre
» Patrocle, que m'as-tu dit? Je ne crains point
» les prédictions. Ma reſpectable mère ne m'en
» a jamais fait de la part de Jupiter; mais une
» douleur cruelle occupe mon ame. Un homme
» dont je ſuis l'égal, m'a voulu priver de mon
» partage, parce qu'il eſt plus puiſſant que moi;
» il m'a ravi le prix que j'avais gagné: cette in-
» jure tourmente toujours mon eſprit.

» CETTE fille que les Grecs m'avaient donnée
» pour ma récompenſe, & que j'avais méritée
» avec ma lance, en renverſant une ville très-
» forte, Agamemnon, fils d'Atrée, l'a ravie de
» mes mains, & m'a traité comme un homme

» ſans honneur. Mais cet outrage eſt fait, n'en » parlons plus. Il ne faut pas que la colère ſoit » toujours dans le cœur. J'avais réſolu de ne » vaincre mon reſſentiment que quand les en- » nemis & le danger ſeraient venus juſqu'à mes » vaiſſeaux. Endoſſe mes armes brillantes ſur » tes épaules, & conduis mes belliqueux Mir- » midons au combat, car une nuée de Troyens » environne les vaiſſeaux; le danger augmen- » te; notre flotte eſt enfermée ſur le bord de » la mer dans un eſpace fort étroit, & la Ville » entière de Troye fond ſur nous, pleine de » confiance; car les Troyens ne voient pas en- » core mon caſque reſplendiſſant; ils auraient » bientôt couvert nos foſſés de leurs cadavres, » ſi le Roi Agamemnon avait été plus doux en- » vers moi: mais à préſent ils aſſiégent notre » armée enfermée.

» La lance de Diomède, fils de Tidée, ne » peut écarter la mort qui fond ſur les Grecs. Je » n'ai point entendu la voix du fils d'Atrée mon » ennemi; mais j'ai entendu la voix tonnante » d'Hector qui exhorte les Troyens: ils répon- » dent par des frémiſſemens guerriers. Les » vainqueurs ſont dans tout notre camp. Mais

» qu'ainſi ne ſoit ; Patrocle, va chaſſer au loin
» cette peſte ; attaque-les vaillamment ; qu'ils
» ne portent point la flamme dans nos vaiſ-
» ſeaux ; qu'ils ne nous privent point d'un doux
» retour. Fais périr tous les Troyens, mais abſ-
» tiens-toi d'attaquer Hector. Obéis à ma re-
» montrance ; qu'elle ſoit préſente à ton eſprit :
» conſerve-moi le grand honneur & la gloire
» que j'attends de tous les Grecs ; qu'ils me ren-
» dent la belle fille qu'on m'a enlevée, & qu'ils
» me faſſent de riches préſens.

» Dès que tu auras repouſſé les ennemis des
» vaiſſeaux, reviens à moi ; ſi tu veux que le
» tonnant mari de Junon te donne de la gloire.
» Ne cède point à l'ambition de combattre ſans
» moi contre les belliqueux Troyens : car tu
» m'expoſerais à la honte. Ne te laiſſe point em-
» porter à la chaleur du combat en tuant les
» Troyens juſqu'aux murs d'Ilion, de peur que
» quelque Dieu ne deſcende de l'éternel Olympe ;
» car Apollon, qui tire de très-loin, protège
» Troye. Reviens dès que tu auras mis en ſûreté
» les vaiſſeaux. Laiſſe aller les Troyens dans la
» campagne. Plût-à-Dieu que le père Jupiter, &
» Minerve, & Apollon, nous livraſſent tous les

» Troyens! qu'aucun n'évitât la mort, & qu'au-
» cun des Grecs n'échappât! que nous évitaſſions
» la mort tous deux ſeuls; & que nous puſſions
» tous deux ſeuls renverſer les murs ſacrés de
» Troye! »

C'EST ainſi qu'Achille & Patrocle parlaient enſemble. Ajax cependant ne pouvait plus réſiſter. Il était accablé de traits. Les décrets de Jupiter & les illuſtres Archers Troyens l'oppreſſaient. Son caſque brillant rendait un ſon terrible autour de ſes tempes; car il était frappé ſans ceſſe ſur les clous très-bien arrangés de ſon caſque. Il repouſſait les traits ennemis de l'épaule gauche, tenant toujours d'une main ferme ſon bouclier; & les Troyens qui le preſſaient, ne pouvaient, à coups de javelots, le faire remuer de ſa place. Il haletait; la ſueur coulait de tous ſes membres, il ne pouvait plus reſpirer; mal ſur mal fondait ſur lui.

DITES-MOI à préſent, Muſes habitantes des maiſons de l'Olympe, comment le feu prit d'abord aux vaiſſeaux des Grecs?

HECTOR qui était tout auprès, frappa avec ſa grande épée la lance de bois de frêne (la

lance d'Ajax), & la coupa juſte à l'endroit par lequel le bois tenait à la hampe. Ajax Télamon empoigna alors inutilement ſa pique mutilée. La hampe d'airain était tombée à terre loin de lui, en retentiſſant.

Ajax, d'un eſprit éclairé, reconnut l'ouvrage des Dieux; & comme Jupiter foudroyant d'en haut renverſait tous les deſſeins des Grecs dans la bataille, & décernait la victoire aux Troyens, il ſe retira donc de la mêlée; & les Troyens jettèrent de tous côtés des feux ſur les vaiſſeaux agiles; & la flamme inextinguible s'étendit ſoudain par-tout, car le feu environna la poupe.

Alors Achille, s'étant frappé les cuiſſes, parla ainſi: » Hâte-toi, illuſtre Patrocle, dompteur » de chevaux; car je vois ſur les vaiſſeaux l'im- » pétuoſité d'un feu ennemi: crains que les » flammes ne les embraſent tous, & qu'il n'y » ait plus enſuite moyen de s'enfuir. Prends » les armes inceſſamment; & moi, j'aſſemblerai » les troupes ».

Il parla ainſi, & Patrocle s'arma d'un brillant airain. Il mit d'abord les bottines autour de ſes belles jambes: enſuite il attacha autour

de ſa poitrine la cuiraſſe du prompt Achille, peinte de couleurs diverſes, & ſemée d'étoiles. Il pendit à ſes épaules l'épée d'airain, enrichie de clous d'argent, & le bouclier vaſte & ſolide. Il mit ſur ſa forte tête le caſque bien battu, dont l'aigrette était de crins de cheval; & une crête terrible flottait au-deſſus d'eux. Il mit dans ſes mains deux forts javelots quarrés, propres pour elles. Il ne prit point la lance du brillant Achille, grande, peſante, forte, qu'aucun autre des Grecs ne put manier, & que le ſeul Achille ſut lancer. C'était un bois de frêne péliaque, que Chiron avait donné à Pélée, père d'Achille, coupé ſur le haut du mont Pélion, pour donner un jour la mort aux Héros.

Il ordonna à Automédon d'atteler ſur le champ les Chevaux. Il honorait Automédon après Achille, comme le plus capable de rompre les bataillons ennemis; car il était fidèle & attentif dans la bataille à ſoutenir les efforts menaçans des ennemis. Automédon lui amena donc ſous le joug Xante & Balie, chevaux impétueux, qui égalaient les vents à la courſe. La Harpie Podarge les avait conçus du vent Zé-

phire, un jour qu'elle paîſſait dans un pré ſur le bord de l'Océan. Il joignit encore aux courroies du timon l'illuſtre Pédaſe. Achille avait pris ce cheval au ſac de la ville d'Etion. Ce Pédaſe, quoique mortel, allait fort bien avec les Chevaux immortels.

ACHILLE fit prendre les armes à ſes Mirmidons, allant par toutes les tentes avec des armes. Ils étaient comme des Loups, dévorant de la chair crue, exerçant une grande force dans leurs entrailles, qui déchirent & mangent dans les montagnes un Cerf, aux grandes andouillées, après l'avoir tué. Leur mâchoire eſt toute rouge de ſang; & ils s'en vont en troupe, d'une fontaine aux eaux noires, boire à petites gorgées la ſuperficie d'une eau noire que leur gueule mêle avec des grumeleaux de ſang. Leur poitrine eſt intrépide, & leur large ventre eſt tendu fortement.

C'EST ainſi que les Chefs des Mirmidons & les Princes accompagnaient le courageux ſerviteur d'Achille au pied léger; & ils allaient d'un grand courage. Achille était au milieu d'eux ſemblable à Mars, les exhortant, eux & leurs chevaux, & leurs boucliers.

TRADUCTION LIBRE.

TANDIS que les Héros, défenſeurs du Scamandre,
Mettaient la Grèce en fuite, & ſes vaiſſeaux en cendre,
Patrocle aux pieds d'Achille apportait ſes douleurs.
Ses yeux étaient baignés de deux ruiſſeaux de pleurs.
Il éclate en ſanglots : le fils de la Déeſſe,
D'un regard dédaigneux contemple ſa faibleſſe ;
Mais dans ſon fier courroux reſpectant l'amitié,
Indigné de ſes pleurs, attendri de pitié :
» Quoi ! c'eſt l'ami d'Achille ! il m'apporte des larmes !
» N'eſt-il qu'un faible enfant, dont la mère en alarmes,
» En pleurant avec lui, le ſerre entre ſes bras ?
» Eſt-ce avec des ſanglots qu'on revient des combats ?
» Qui peux-tu regretter ? Tes parens, ni mon père
» N'ont point de leurs vieux ans terminé la carrière.
» Alors certes, alors ma juſte piété
» Egalerait du moins ta ſenſibilité.
» Qui pleures-tu, dis-moi ? Des Grecs qui me trahiſſent,
» Qui n'ont pas ſu combattre, & que les Dieux puniſſent ;
» Les eſclaves d'un Roi qui m'a perſécuté ;
» Va, s'ils ſont malheureux, ils l'ont bien mérité ».

Patrocle lui répond d'une voix lamentable :
» Grand & cruel Achille, Achille inexorable !

» Malheur à qui ſerait, dans ce mortel effroi,
» Dans ce malheur public, auſſi ferme que toi!
» La mort eſt ſur nos pas : Diomède, Eurypile,
» Ulyſſe ſont bleſſés, & tu reſtes tranquille!
» Le ſang du puiſſant Roi qui t'oſait outrager,
» Le ſang d'Agamemnon coule pour te venger.
» Crois-moi : voilà le tems où les grands cœurs pardonnent.
» A quels affreux loiſirs tes chagrins s'abandonnent!
» A perdre tes amis quels Dieux t'ont animé?
» O Ciel! Hector triomphe! Achille eſt déſarmé!
» Il voit d'un œil content la Grèce déſolée...!
» Non, tu n'es pas le fils du généreux Pélée;
» Non, la tendre Thétis n'a point formé ton cœur,
» Ce cœur que j'implorais, & qui me fait horreur,
» Qui dédaigne Patrocle, & qui hait ſa patrie.
» Les autans déchaînés, les vagues en furie
» T'ont formé, t'ont vomi dans des antres affreux,
» Pour être plus terrible & plus funeſte qu'eux.

» Pardonne; j'en dis trop : mais ſi vers cette rive,
» Ton éternel courroux tient ta valeur captive,
» Ou ſi de nos Devins quelqu'oracle menteur
» Enchaîne ton courage & nous ôte un vengeur,
» Souffre au moins qu'un ami puiſſe tenir ta place.
» Prête-moi ton armure, & j'aurai ton audace.
» Autour de nos vaiſſeaux Ajax combat encor,
» Ton caſque ſur mon front fera trembler Hector;
» Et ton nom préparant un triomphe facile,
» Les Troyens ſont vaincus, s'ils penſent voir Achille ».

C'eſt ainſi qu'il parlait : ainſi, par ſa vertu,
Il ébranle un courroux de pitié combattu ;
Il l'aſſiége, il le preſſe. Ah ! malheureux, arrête.
Hélas ! tu ne vois point ce que le ciel t'apprête.
Ta vertu te trompait, tu courais au trépas.

Achille cependant ne le rebutait pas ;
Mais dans ſa bonté même éclarait ſa colère.
» Je mépriſe, dit-il, cette erreur populaire
» Qui croit que l'avenir au Prêtre eſt révélé,
» Et qu'il nous faut mourir lorſque Delphe a parlé.
» Je ne m'occupe point d'une chimère vaine ;
» J'écoute mon dépit, je me livre à ma haine,
» Elle eſt juſte, il ſuffit. Je n'ai point pardonné
» A cet indigne Roi par mes mains couronné,
» A cet Atride ingrat, au rival que j'abhorre,
» Qui m'ôta Briſéis, & la retient encore,
» Qui devant tous les Grecs oſa m'humilier.
» Non, jamais tant d'affronts ne pourront s'oublier.

» Mais enfin j'ai preſcrit un terme à ma vengeance ;
» J'ai promis, ſi jamais pourſuivis ſans défenſe,
» Les Argiens tremblans aux bords du Ximoïs
» Fuyaient juſqu'aux vaiſſeaux pour nous-mêmes conduits,
» Qu'alors de ces vaincus j'aurais pitié peut-être ;
» Que je pourrais ſouffrir qu'on ſecourût leur maître,
» Qu'on le couvrît de honte, en conſervant ſes jours.
» Ce tems eſt arrivé ; va, marche à ſon ſecours.

» Je vois d'Agamemnon la fuite aviliſſante ;
» D'Hector qui le pourſuit j'entends la voix tonnante ;
» Il t'appelle à la gloire ; arme-toi contre lui ;
» Et ſi le ciel vengeur te ſeconde aujourd'hui,
» N'abuſe point ſur-tout du bonheur qu'il t'envoie :
» Ne tente point les Dieux, ne va point juſqu'à Troye.
» Modère ta valeur. C'eſt aſſez d'écarter
» Cet Hector inſolent qui nous oſe inſulter.
» C'eſt aſſez d'arracher aux flammes, au pillage,
» Nos vaiſſeaux expoſés ſur cet affreux rivage.
» Puiſſent ces fils de Tros, & ces Grecs odieux,
» Ces communs ennemis, en horreur à mes yeux,
» S'égorger l'un par l'autre, & tomber nos victimes!
» Que leur ſang déteſtable efface enfin leurs crimes!
» Qu'il ne reſte que nous pour détruire à jamais
» Les lieux qu'ils ont ſouillés d'opprobre & de forfaits »!

Tandis que, d'une voix ſi terrible & ſi fière,
Achille à ſa pitié mêlait tant de colère,
Ajax verſait ſon ſang. Ce fils de Télamon,
Défenſeur de la Grèce, & terreur d'Ilion,
Combattait une armée, Hector & les Dieux mêmes.
Sa force défaillit ; ſes périls ſont extrêmes.
L'immenſe bouclier dont le poids le défend,
Va bientôt échapper à ſon bras languiſſant.

O Muſe! apprenez-moi ; Muſe fière & ſenſible,
Qui gardez de nos maux la mémoire terrible,
Dites aux Nations quel mortel, ou quel Dieu,

Lançant

Lançant avec la mort, & le fer, & le feu,
Sur les vaiſſeaux des Grecs apporta l'incendie ?

C'eſt le fils de Priam, c'eſt cette main hardie
Qui d'un glaive tranchant fit tomber en éclats
La lance dont Ajax armait encor ſon bras.
Apollon dirigeait un coup ſi redoutable.
Ajax périra-t-il ſous le Dieu qui l'accable ?
Il a trop reconnu qu'il ne peut réſiſter
A ce Dieu qui s'obſtine à le perſécuter.
Il pâlit, il ſuccombe, il cède, il ſe retire.

Les Troyens acharnés, que ſon abſence attire,
Lancent ſur les vaiſſeaux des brandons allumés.
Quelles voiles, quels bois ſont déja conſumés ?
C'eſt le vaiſſeau d'Ajax, il périt à ſa vue ;
La flamme en tourbillons monte & fuit dans la nue.
Achille en eſt témoin ; il ſe frappe les flancs,
Il s'écrie : » Arme-toi, cher Patrocle ; il eſt tems ;
» Va combattre & ſauver la flotte menacée » !

De Patrocle déja la valeur empreſſée
Du bouclier d'Achille avait chargé ſon bras ;
Il eſſayait ſa lance, & ne s'en ſervit pas :
Le ſeul fils de Thétis pouvait en faire uſage.
Mais il ſaiſit le glaive, inſtrument du carnage,
Dont l'argent le plus pur eſt le ſimple ornement.
Il a couvert ſon front du caſque étincelant
Dont le flottant panache inſpirait l'épouvante.

Sa poitrine ſoutient la cuiraſſe peſante.
Deux puiſſans javelots brillaient entre ſes mains,
Tout prêts à ſe plonger dans le ſang des humains.

Le brave Automédon, digne Ecuyer d'Achille,
Déja d'une main prompte, & ferme autant qu'habile,
Attelait du Héros les Courſiers écumans,
Des amours du Zéphire impétueux enfans.
Ils prouvent leur naiſſance; & leur courſe légère
Dans les champs des combats a devancé leur père.
Patrocle impatient ſur le char eſt monté.

Enfin maître de ſoi, quoiqu'encore irrité,
A ſes Theſſaliens Achille ſe préſente.
Sur cinquante vaiſſeaux, aux rivages du Xante,
Il les avait conduits pour venger Ménélas.
Trop long tems en ces lieux il enchaîna leurs bras.

Cinq Héros commandaient leur troupe partagée.
Sous le fier Ménestus la première eſt rangée;
Ménestus eſt le fils d'un des Dieux ignorés,
Qu'aux champs Theſſaliens le tems a conſacrés,
Et qui ſut captiver la belle Polidore.
La ſeconde phalange eſt ſous les loix d'Eudore,
Héros que Polimele, hélas! a mis au jour
Quand le flatteur Mercure eut trompé ſon amour.
Phénix de qui la Grèce a vanté la prudence,
Qui du fils de Pélée a gouverné l'enfance,
Conduiſait aux combats un autre bataillon.

Les derniers ont ſuivi Piſandre, Alcimédon,
Alcimédon, parent du dangereux Ulyſſe.

Non loin de ſes vaiſſeaux, dans une vaſte lice,
Achille les raſſemble, & leur parle en ces mots:
» Aſſez & trop long-tems mon funeſte repos,
» Braves Theſſaliens, excita vos murmures.
» Du fier Agamemnon l'outrage & les injures,
» Mes affronts, mes malheurs ne vous ont point touchés;
» Ma vengeance eſt un droit que vous me reprochez,
» Vous me diſiez toujours: Impitoyable Achille,
» Juſqu'à quand rendrez-vous la valeur inutile?
» Aux vallons de Tempé renvoyez vos ſoldats,
» Si votre dureté les tient loin des combats,
» Si vous leur défendez de ſervir la Patrie.
» Hé bien, vous le voulez? J'entends la voix qui crie:
» Aux armes, aux aſſauts, aux périls, à la mort!
» Vous l'emportez: marchez; je me rends ſans effort.
» Marchez avec Patrocle, & laiſſez votre Maître
» Dévorer ſes chagrins qu'il combattra peut-être.
» Ma main ne peut ſervir l'indigne Roi des Rois ».

Ses guerriers cependant ſe preſſent à ſa voix.
Tout obſtiné qu'il eſt, lui-même il les arrange:
En bataillons ſerrés il unit ſa phalange;
Les Soldats aux Soldats paraiſſaient s'appuyer,
Le bouclier d'airain ſe joint au bouclier,
Le caſque joint le caſque; une forêt mouvante
De panaches brillans porte au loin l'épouvante.

Tel d'un vaſte Palais l'habile Ordonnateur
Par des marbres épais en ſoutient la hauteur,
Les unit l'un à l'autre; & le ſuperbe faîte
S'élève inacceſſible aux coups de la tempête.

(*) LETTRE

A M. le Marquis DE VILLETTE.

6 Septembre 1778.

MON âge & mes infirmités ne m'ont laiſſé, Monſieur, des goûts de la Jeuneſſe, que l'amour de la Poéſie. Je ne connais Homère que par des Traductions proſaïques en proſe. La richeſſe & l'abondance de ſes images ont néanmoins toujours excité mon enthouſiaſme. Jugez donc, Monſieur, de celui avec lequel j'ai lu, relu & dévoré le très-petit nombre de vers auxquels je dois le bonheur de le connaître. Je ſuis ſi reconnaiſſante, Monſieur, du ſouvenir dont vous m'avez honorée, que je m'interdirai les

(*) L'Auteur de cette Lettre eſt une très-grande Dame, qui n'a ni l'âge, ni les infirmités, ni l'ignorance dont elle s'accuſe. On a plus d'une fois entendu M. de Voltaire vanter les graces de ſon eſprit, & s'étonner qu'elle y joignît tant d'inſtruction: mais on ſait que cette Dame eſt la fille de M. le Duc de NIVERNOIS.

plaintes que votre manière de traduire, & le peu d'étendue de votre traduction donneraient envie de former. Il eſt cruel de faire naître des deſirs ſans les ſatisfaire. J'implore le crédit de Madame de Villette ſur vous. Elle unit la ſimplicité, l'ingénuité de l'Age d'Homère aux charmes & aux graces des Beautés Grecques; elle doit donc vous engager à vous livrer à un travail qui vous rappellera ſans ceſſe ſon image: Trouvez bon, Monſieur, que je lui offre ici un million de complimens; & rendez, je vous ſupplie, juſtice à la ſincérité de tous les ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

VERS

Mis au bas du Portrait de M. DE VOLTAIRE.

Ses talens l'ont déifié.
L'Europe moderne l'honore:
Jadis à ſes autels elle eut ſacrifié.
Ce qui flatte mon cœur, & m'eſt plus cher encore,
Il eut pour moi de l'amitié.

AU ROI DE DANNEMARK,

En lui préſentant
le Diſcours ſur CHARLES V.

A L'ÉLOGE d'un Prince ſage,
Ma Muſe a conſacré ſa voix :
C'eſt à vous que j'en dois l'hommage ;
Né Français, j'aime les bons Rois.

A célébrer votre mémoire
Nos neveux s'emploiront un jour ;
Vous ſerez chéri par la gloire,
Comme vous l'êtes par l'amour.

Dans tous les climats où vous êtes,
Vous ſavez captiver les cœurs ;
A des triomphes ſi flatteurs,
Vous pourriez borner vos conquêtes.

Que les Français ſoient vos amis ;
Soyez celui de notre Maître :
Souvenez-vous de mon pays,
Il méritait de vous connaître.

FRAGMENT

D'une LETTRE *au Roi de* PRUSSE, *en lui envoyant le* Diſcours ſur CHARLES V.

. . . . . .

Dans ce qu'il vous mande aujourd'hui,
Tyriot me paraît peu ſage;
Si vous éprouvez quelqu'ennui,
Lorſque vous lirez mon ouvrage,
SIRE, n'en accuſez que lui.
Je n'aurais pas eu le courage
De vous faire un pareil envoi.
Je crains un œil tel que le vôtre;
Et je dis ſans ceſſe, à part moi:
C'eſt un grand juge que ce Roi!
S'il n'était Roi que comme un autre,
Il me ferait bien moins d'effroi.

VERS

Mis au bas du Portrait de M. D'ALEMBERT.

S'IL parle, il ſait prendre le ton
De Théophraſte dans Athène:
S'il tient la plume, c'eſt Platon:
Avec le compas, c'eſt Newton:
Quand on le voit, c'eſt la Fontaine.

VERS

A Madame la Marquiſe DE POMPADOUR, *en lui préſentant le* Diſcours ſur HENRI IV.

LORSQUE j'ai dit que la Beauté
Porte les Rois à la clémence,
Qu'elle invite à la bienfaiſance,
En inſpirant la volupté ;
Qu'elle préſente aux pieds du Trône
Les pleurs timides des Sujets,
Et joint aux droits de la Couronne,
Les droits plus ſacrés des bienfaits ;
Vous devinez à tous ces traits
Le modèle qui me les donne :
Louis eſt un autre Henri,
Il aime une autre Gabrielle,
Il eſt adoré comme lui,
Vous êtes ſenſible comme elle.

A M. le Duc DE CHOISEUL, *en lui préſentant le* Diſcours ſur HENRI IV.

MALGRÉ la cabale & l'envie,
L'Europe vous place à côté
De ce Sully par nous vanté,
De ce d'Amboiſe qu'on oublie.

Avoir ſu réprimer l'eſſor
De l'ambitieuſe Angleterre,
Et chez une Reine du Nord
Porter les fureurs de la guerre;
Par un nœud durable & charmant
Unir la France avec l'Empire :
En cela, très-ſincèrement,
La France entière vous admire,
Et de bon cœur j'en fais autant.

Cependant, à ne vous rien taire,
Je lirais aſſez volontiers
Mon nom parmi les Brigadiers
Dans votre Almanach militaire ;
C'eſt tout ce qui vous reſte à faire,
Et rien ne manque à vos lauriers.

Sur la Bataille de Friedberg, *gagnée par Monſeigneur le Prince* de Condé.

Malgré l'enfer, l'onde & les vents,
Colomb affrontant les orages,
D'un monde inconnu de tout tems,
Découvrit les premières plages.
Veſpuce, avec plus de bonheur,
Moins de dégoûts & de tempêtes,
Sut ſe parer de ſes conquêtes
Et s'en approprier l'honneur.
Ainſi l'Hymen, avec folie,
S'applaudit ſouvent d'une fleur
Qu'avant lui, l'Amour a cueillie.

Notre Prince, deux fois vainqueur,
S'eſt vu diſputer ſa victoire.
Tout eſt ſauvé par ſa valeur:
Ses Soldats, témoins de ſa gloire,
Ont laiſſé lire dans leur cœur.
Des Jaloux, l'envie animée
Lui conteſte envain ces combats:
Mais la France entière charmée
Qui ſait très bien qu'ils ne ſont pas
Les Héros, ni la Renommée,
A ri de leurs ſots attentats,
Et penſé comme ſon armée.

L'HABITUDE.

CONTE.

JADIS vivait à Carcaſſonne
Un gros richard nommé Lucas.
Ami de l'eſpèce qui ſonne,
Il faiſait la Banque aux ducats.
Un jour, ſa femme aſſez jolie
Lui mit au monde un beau garçon.
Dans l'Egliſe, en cérémonie,
On aſperge le nourriſſon;
Puis, ſur le Livre de la vie,
Où tous les noms ſont conſignés,
Le Paſteur, dans la Sacriſtie,
Dit à Lucas: Monſieur, ſignez.
Et Lucas ſelon ſa manie,
Toujours l'eſprit à ſon métier,
Très nettement ſur le papier,
Signa: *Lucas & Compagnie.*

MES SOUVENIRS.

J'AIME un enfant de la Nature.
Ses yeux ſont doux & languiſſans;
Sa négligence eſt ſa parure;
Ses traits, peu réguliers, ſont tous intéreſſans.

De la pudeur, c'eſt le ſourire;
C'eſt la fineſſe unie à la naïveté.
La fraîcheur du printems ſur ſes lèvres reſpire:
La voir eſt une volupté,
L'entendre, un ſentiment que l'on ne peut décrire.

Son enſemble piquant eſt l'ouvrage des Dieux:
Vénus lui prêta ſa ceinture;
Apollon lui donna ſa blonde chevelure;
Amour l'anima de ſes feux.

Avec cette grace touchante,
Si vous voyez une taille élégante,
Dans tous ſes mouvemens, un charme répandu
Qui vous ſéduiſe & vous enchante;
Vous verrez ce que j'ai perdu.

A Monſeigneur le Prince DE CONDÉ, *en allant à* Spa.

JE vais ſur les pas de mon père
Près de la ſource ſalutaire
Qui peut lui rendre la ſanté.
Vous ne blâmerez point ce devoir reſpecté ;
La Nature a droit de vous plaire.

Cependant aujourd'hui je me plains de ſes loix :
Je ne puis, MONSEIGNEUR, joindre encor votre armée.
Je rougirais pourtant d'apprendre vos exploits
Par la voix de la Renommée.
Je dois en être le témoin,
Je ne veux pas vous admirer de loin.

Si vous n'étiez qu'un Guerrier formidable,
Loin de vous j'aurais moins d'ennui ;
Mais quand un Héros eſt aimable,
Il eſt doux d'être auprès de lui.

ÉGLOGUE.

Déjà l'Aſtre du jour, du haut de ſa carrière,
Verſait, ſur l'horiſon, ſa brûlante lumière;
Aglaure, aſſiſe au bord d'un paiſible ruiſſeau,
Confiait à ſon chien le ſoin de ſon troupeau.
Dans les charmes ſecrets de la mélancolie,
Elle aimait à tenir ſon ame enſevelie.
Le calme, la fraîcheur de ces lieux enchantés,
Ces flexibles ormeaux mollement agités,
Ce flot tranquille & lent, mourant ſur ſon rivage,
De ſon bonheur paſſé, lui rappellaient l'image.
C'était dans ces boſquets, ſur ces gazons fleuris,
Qu'autrefois à ſes pieds, elle voyait Lyſis.
Mais ce jour... jour cruel! une pénible abſence,
Du plus beau des Paſteurs accuſait l'inconſtance,
Chaque inſtant qui s'écoule, & qu'il a négligé,
Lui diſait, en fuyant, que ſon cœur a changé.

Témoins de mes douleurs, lieux paiſibles, dit-elle!
Ramenez-moi Lyſis; ramenez-le fidèle.
Hélas! il me délaiſſe: & mes faibles attraits,
Malgré ſes vains ſermens, ne l'ont touché jamais.
Ah! s'il ſentait les maux d'une abſence ſi rude!
S'il ſentait de mon cœur la tendre inquiétude!...

Mais Lyſis n'aime plus, je n'en ſaurais douter.
L'Ingrat, hier encor, cherchait à me flatter;
Et, le cœur tout de glace auprès de ſa Maîtreſſe,
Cherchait, par ſes diſcours, à prouver ſa tendreſſe.

» Tes yeux, me diſait-il, ſont faits pour tout charmer.
» J'ignorais, avant toi, qu'un Berger pût aimer;
» Toi ſeule de l'Amour m'as fait ſentir l'empire...
Hélas! n'avait-il pas autre choſe à me dire?

» Aglaure, pour jamais je t'engage ma foi.
» Rien ne peut égaler l'amour que j'ai pour toi;
» Il durera toujours: c'eſt moi qui t'en aſſure.
» Oui, le tems changera le cours de la Nature;
» Le Rhin verra tarir ſes flots impétueux;
» Le Soleil obſcurci s'éteindra dans les cieux;
» L'Univers périra, ſi tant que je reſpire...
Hélas! n'avait-il pas autre choſe à me dire?

» Eh! quelle autre que toi puis-je aimer dans nos champs?
» Où trouver des attraits ſi nobles, ſi touchans?
» Où trouver une voix, & ſi douce, & ſi tendre?
» L'Amour, l'Amour lui-même aimerait à l'entendre.
» Que dis-je? il eſt dans toi; tu m'inſpires ſes feux;
» Il parle par ta bouche; il brille dans tes yeux:
» Son ſourire ingénu ſe peint dans ton ſourire...
Hélas! n'avait-il pas autre choſe à me dire?

A ces mots, il colla ſa bouche ſur ma main.
Ses regards amoureux s'égaraient ſur mon ſein;
Et toute entière en proie à mon ardeur extrême,
J'écoutais l'Infidèle, & m'oubliais moi-même.

Mais pourſuivant ainſi : » Dieux! ſoyez mes garans;
» Et ſi j'étais, dit-il, parjure à mes ſermens,
» Que la Foudre frappant ma tête criminelle,
» Epouvante à jamais un Amant infidèle!
» Si je ceſſe d'aimer, qu'un Tigre, qu'un Vautour,
» Dans mon cœur déchiré, vienne venger l'Amour!
» Que cent fois je renaiſſe, & que cent fois j'expire!....
Hélas! n'avait-il pas autre choſe à me dire?

Le cœur gros de ſoupirs, elle tourne les yeux;
O ſurpriſe! elle voit ſon Berger en ces lieux.
Lyſis qui l'écoutait caché derrière un ſaule,
Accourt & d'un baiſer, lui coupa la parole.
Honteux d'être l'objet de ſes vives douleurs,
Il diſſipa ſa crainte; il eſſuya ſes pleurs,
Et ſut par ſon amour, ſes tranſports, ſon délire,
Exprimer les ſecrets qu'il avait à lui dire.

A Madame la Ducheſſe DE LA VALIÈRE, *en lui envoyant une* Coupe de Porcelaine *pour* ETRENNES.

VA de ma part à LA VALIÈRE
Offrir, me dit le Dieu d'Amour,
Cette coupe que l'autre jour
Je pris au buffet de ma mère.

Elle lui ſervait à puiſer
L'onde immortelle de Jouvence.
Le cours des ans n'en peut uſer
La douce & puiſſante influence.

Grand merci de votre bonté,
Dis-je lors au Dieu de Cythère :
Il ne manquait à LA VALIÈRE
Que d'avoir l'immortalité.

A LA MÊME,

Après avoir reçu la Croix de SAINT-LOUIS.

J'AI promis à mon Roi d'être ſon Chevalier,
Et dès long-tems je ſuis le vôtre.
Par ce double ſerment je viens de me lier;
Je ſuis ſûr, & jamais je ne veux l'oublier,
En ſervant l'un, de plaire à l'autre.

RÉPONSE

A une accuſation intentée contre l'Auteur.

AMANT fidèle des neuf Sœurs,
Jamais ma plume empoiſonnée
N'a verſé de fiel ſur les fleurs
Dont j'ai vu Cypris couronnée.
Mon bonheur eſt de les cueillir.
O vous! dont les mains adorables
Savent encor les embellir,
De Vénus Compagnes aimables,
Guimard dont la légéreté
Nous offre la danſe des Graces;
Toi, fille de la volupté,
Toi qui la fixes ſur tes traces,
Hénel que tant je célébrai,
Alard dont mon cœur enivré
Reſſent la fougue impétueuſe,
L'élan ſublime & meſuré,
Et la gaîté voluptueuſe;
Je ſais reſpecter vos appas,
Vous adorer eſt tout mon crime,
Et mon ſupplice légitime
Serait de mourir dans vos bras.

LA VEUVE AFFLIGÉE.

CONTE.

Vous avez connu Chriſogon :
Il fut martyr du mariage.
Le jour, la nuit, tempête & rage,
Avec ſa femme étaient dans ſa maiſon.

Pourtant cet homme était doux, était ſage ;
Et jamais, en nulle façon
Ne contredit, dans ſon ménage,
Non ſa femme, mais ſon démon.

Chriſogon meurt : la ſcène change.
Le déſeſpoir, la plus ſombre langueur
De ſa moitié, par un retour étrange,
En cet inſtant, briſent le cœur.
Chacun s'étonne. Eh ! quel délire !
Vivant, il fut l'objet de ſa fureur ;
Et mort, ſon ame ſe déchire ?
Moi, dit Cléon, je conçois ſa douleur,
C'eſt qu'elle a perdu ſon empire.

A M. le Duc DE G...., *ſur ſon Procès.*

Oui, dans le ſein de ſa maiſon,
Chacun vous eſtime & vous aime;
Et dans vos écrits la raiſon
Ennoblit juſqu'à l'honneur même.
Confondez ſans ménagement
L'envie à vous nuire obſtinée,
Et d'une odieuſe menée
Démaſquez le perfide Agent.
Au tems des complots & des crimes,
Sous des Viſirs impérieux,
Si des Héros ſont les victimes
De projets atroces comme eux,
Les premiers regards d'un Roi ſage
Calment la fureur de l'orage
Qui faiſait plier les vertus;
Et, pour effacer la mémoire
Des longues horreurs de l'hiſtoire,
Il ſuffit d'un jour de Titus.

Quand cet heureux jour nous éclaire,
C'eſt peu que de l'Europe entière
L'œil obſerve vos ennemis,
Et que tous les vœux réunis
Les condamnent à la pouſſière;

Des Miniſtres, honnêtes gens,
Elevés par la voix publique,
Déconcertent les intriguans;
Et de notre Sénat antique
La renaiſſante majeſté,
Sait que d'un Etat monarchique
La plus ſainte propriété,
C'eſt l'Honneur & la Loyauté.
Auſſi j'aime à penſer d'avance,
Que tout s'arme pour la défenſe
D'un brave Chevalier Français,
Quand pour faire tête à l'orage,
Il jouit du double ſuffrage
De ma Patrie & des Anglais.

A Madame la Comteſſe DE ***, *qui prenait du Tabac.*

SOUVENT d'un joli nez d'ivoire,
Le Tabac fait un vilain nez.
Le Tabac gâte la mémoire;
Malgré cela, vous en prenez.
Avec une taille ſi belle,
Ces yeux, ces traits ſi délicats,
Les Graces ſont votre modèle;
Et les Graces n'en prenaient pas.

LE PRINTEMS.

Suis moi, douce mélancolie,
Viens, dans ces bois ſilencieux,
Nourrir le calme langoureux
Où mon ame eſt enſevelie.
Une innocente volupté,
Par un charme ſecret, dans ces jardins m'attire.
Quelle vive fécondité!
C'eſt le Printems qu'avec l'air on reſpire.
Les plus ſuaves odeurs,
Du bout des rives fortunées,
Sur les aîles d'Eurus, en nos champs ramenées,
Parfument l'air & les fleurs.
Tout s'anime & ſe renouvelle.
Quel Dieu, ſur l'univers, exerce ſon pouvoir?
Quel Dieu donne à la terre une face nouvelle?
Eglé, pour le connaître, il ſuffit de vous voir.

Plein d'une tendre inquiétude,
Chaque être qui ſoupire, heureux en ces beaux jours,
D'aimer fait ſon unique étude:
Tout le cortège des Amours
Folâtre dans ma ſolitude.

Ces petits Dieux éparpillés,
Aux Roſſignols égoſillés,

Apprennent à chanter leurs plaiſirs & leurs peines.
L'humble ſaule & le peuplier,
Le long de ces ruiſſeaux, aux bords de ces fontaines,
Se courbent, amollis par les douces haleines
Du Zéphir qui vient les plier.

Sous ces arbres, déjà le plus riant ombrage
S'épaiſſit avec leurs rameaux.
Bergère dont la gloire eſt encor d'être ſage,
N'approchez plus de ces berceaux.

Aux RUINES *du Château de* Verneuil, *que Monſeigneur le Prince* DE CONDÉ *avait données à mon Père.*

RESTES de ce Palais, à l'Amour conſacré
Par un des plus grand Rois que la France révère,
Tout peint dans vos débris un Monarque adoré.
Signes des voluptés où ſon cœur fut livré,
De vos chiffres charmans inventés à Cythère,
Mon cœur eſt toujours pénétré.

L'art vous relève; embelliſſez ces lieux,
Eprouvez encor ſa puiſſance.
Mon Prince en vous donnant vous rend plus précieux.
Dédiés autrefois avec magnificence
A l'Amour, à ce Dieu, Maître de tous les Dieux,
Soyez-le déſormais à la Reconnoiſſance.

A Madame la Comteſſe DE C***, *qui avait demandé à l'Auteur la Généalogie de Mlle* DE .....

DANS le monde on cherche à paraître
Ou par le rang ou par l'eſprit.
L'un & l'autre élève notre être,
En vous le ſort les réunit.

Que votre juſtice apprécie
Ce qu'eſt Fanfan, ce qu'elle vaut;
Si vos rangs ne ſont pas égaux,
Ce n'eſt pas ce qui l'humilie.

Sur ce point, ſoit dit entre nous,
Son amour-propre ſe repoſe.
On peut être au-deſſous de vous,
Et pourtant être quelque choſe.

Brillante de traits ingénus,
Aimable, ſenſible & fidèle,
Sans prétendre égaler Vénus,
Une Nymphe peut être belle.

A M. le Marquis DE VILLETTE.

C'EST donc toi, généreux VILLETTE,
Qui, par la main la plus diſcrette,
Fis couler l'or dans ma priſon.
Quand l'odieuſe Intolérance
Sur moi diſtilait ſon poiſon,
Dégradait juſqu'à ma conſtance,
Et me vouait à l'indigence,
Ne pouvant troubler ma raiſon.

Long-tems de ce trait magnanime
Je ſoupçonnai l'ame ſublime
D'un Ariſtide, ou d'un Platon.
Dans ma recherche téméraire,
Au ſein même du Miniſtère,
J'oſai remercier Caton.

Ma vertu te faiſait injure,
C'était l'Elève de Ninon
Qui mit le baume à ma bleſſure.
J'ai vu la vertu la plus pure,
Non au Portique de Zénon,
Mais dans le Boudoir d'Epicure.

On me vantait de toutes parts
L'aménité de ton commerce,
Ton goût éclairé pour les Arts;

Mais ſur de frivoles brocards,
Je t'ai cru l'ame un peu perverſe.

Je te voyais avec chagrin,
Dans tes bals à la Muſulmane,
Au milieu d'un folâtre eſſaim,
Donnant la pomme à ta Sultane,
Et confondant avec deſſein
Les tableaux rians de l'Albane
Avec les jeux de l'Arétin.
Je te jugeai par la ſurface,
Et je me trompai lourdement.
Tu nous parais un Lovelace
Par ton eſprit plein d'agrément:
Mais tu n'as pas ſon cœur de glace.

Ne ſors point de ton élément;
Que tes écrits pleins d'Atticiſme
Au Public ſervent d'aliment.
Sois le fléau du Fanatiſme,
Mais ne le combats que gaîment.
Sur-tout pèſe dans tes balances
Les feux-folets des Jouiſſances
Et les plaiſirs du Sentiment.

Dans une carrière nouvelle,
Je te vois ſur le point d'entrer:
Laiſſe les Amours reſpirer,
Et ſuis la Gloire qui t'appelle.

Ton été, grace à tes talens,
Vaudra ſans doute ton printems;
Tes jours ſeront toujours proſpères,
Toujours tu feras des jaloux.
Tu fus entre les bras des mères;
Les fils ſeront à tes genoux.

Par M. de LILLE de Sales.

A Madame DE ***, *qui avait prié l'Auteur de lui donner un* Portier.

UN honnête & loyal Portier
Vous offre un ſervice fidèle.
Je vous réponds qu'il a du zèle,
Et les talens de ſon métier.
Pour tout fâcheux, dur & ſévère,
Sa porte ne ſait point s'ouvrir;
Il ne l'ouvre qu'au doux Plaiſir,
Aux Jeux, à l'Amour, à leur Mère.
Caché dans leur troupe légère,
Je pourrais entrer avec eux.
Pour moi, plus doux & moins auſtère,
Du moins fermerait-il les yeux.
Il faut des amis en tous lieux;
Un à la porte eſt néceſſaire.
Celui-ci me convient au mieux:
Ferait-il auſſi votre affaire?

*

VERS

Sur les Tableaux exposés au Sallon du Louvre, *en* 1777.

Il est au Louvre un Galetas,
Où, dans un calme solitaire,
Les Chauves-souris & les Rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'est-là qu'Apollon, sur leurs pas,
Des beaux-Arts ouvrant la carrière,
Tous les deux ans tient ses états,
Et vient placer son sanctuaire.

C'est-là, par un luxe nouveau,
Que l'Art travestit la Nature.
Le Scandale s'y montre en beau;
Les bonnes mœurs sont en peinture;
Et les Bourgeois en grand tableau,
Près d'Henri-quatre en miniature.

Chaque figure, à contre-sens,
Montre une autre ame que la sienne.
Saint Jérôme y reflemble au Tems,
Et Jupiter au vieux Silene.

Et quand nos yeux cherchent en vain
Les traits d'une Reine chérie,

Quand le pinceau, ni le burin
N'oſent trahir ſa modeſtie;
C'eſt-là qu'un Commis bien poudré,
Narciſſe épais & ſubalterne,
Vient, dans un beau cadre doré,
Nous montrer l'homme qui gouverne.

C'eſt là qu'on voit des *ex voto*,
Des Amours qui font des grimaces,
Des Caillettes *incognito*,
Des Laidrons qu'on nomme des Graces;
Des Perruques par numéro,
Des Chiant-lits ſous des cuiraſſes;
Des Inutiles de haut rang,
Des Importans de bas mérite;
Plus d'un Midas en marbre blanc,
Plus d'un grand homme en terre cuite;
Jeunes morveux bien verniſſés,
Vieux barbons à mine enfumée;
Voilà les Héros entaſſés
Sous l'Angar de la Renommée:
Et, malgré l'ordre & le bon ſens,
Tout s'y trouve placé de ſorte
Qu'on voit l'Abbé Terray dedans,
Et que SULLI reſte à la porte.

Préſente une *image mobile*
De l'immobile Éternité ;
Loin du tourbillon enchanté
Que nous offre un monde frivole,
Le grand homme vit écarté.
Par ſes écrits il nous conſole
Des malheurs de l'Humanité.
Apôtre de la Vérité,
Chaque minute qui s'envole,
L'élève à l'Immortalité.

RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE

Aux Vers précédens.

Mon Dieu ! que vos rimes en *ine*
M'ont fait paſſer de doux momens !
J'y reconnais les agrémens
Et la légéreté badine
De tous ces contes amuſans,
Qui faiſaient les doux paſſe-tems
De ma Nièce & de ma Voiſine.

Je ſuis ſorcier, car je devine
Ce que ſeront les jeunes gens ;
Et je prévis bien dès ce tems
Que votre Muſe libertine

Serait Philoſophe à trente ans.
Alcibiade, en ſon printems,
Etait Socrate à la ſourdine.

Plus je relis, & j'examine
Vos vers ſenſés & très-plaiſans,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à Meſſieurs les Savans;
Non pas à Meſſieurs les Pédans
De qui la ſcience chagrine
Eſt l'éteignoir des ſentimens.

Adieu; réuniſſez long-tems
La gaîté, la grace ſi fine
De vos folâtres enjoûmens,
Avec ces grands traits de bon ſens
Dont la clarté nous illumine.

Je ne crains point qu'une Coquine
Vous faſſe oublier les abſens;
C'eſt pourquoi je me détermine
A vous ennuyer de mes *ens*
Entrelacés avec des *ine*.

(*) VERS

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

DESIR de femme eſt, dit-on, très-preſſant,
C'eſt vous dire à quel point ce Démon me lutine.
J'ai lu des vers dont la rime eſt en *ine*,
Le projet d'y répondre eſt bien extravagant.
Plus mon eſprit voudrait être éloquent,
Plus je vois que ma muſe eſt nine.
Vous ſeul avez les droits que donne le Talent:
La roſe eſt dans vos mains, je n'en ai que l'épine.

Votre Maître & le mien ſe trompe aſſurément,
Lorſqu'il prédit qu'un jour une aimable *Coquine*
Vous donnera le rôle & le titre d'amant;
L'Office des faux Dieux ſe fait à la ſourdine.

Je vois dans l'avenir votre ſort plus brillant,

(*) Ces Vers ſont de Madame la Comteſſe de T.... fille d'un Héros qui a été long-tems celui de la France. Nous avons d'elle pluſieurs morceaux qui la mettent à côté des Femmes illuſtres du Règne de Louis XIV.

Son Mari, Officier-Général, a écrit ſur la Guerre un ouvrage dans lequel il y a de grandes vues, dignes d'être long-tems méditées par les vrais Militaires.

Aux Regiſtres du Goût vous écrirez ſouvent
Ces vers dont maint Auteur de dépit ſe chagrine ;
Et bientôt une Muſe à la piquante mine
Vous offrira le prix & du cœur & du chant.
Ovide ſeul pouvait charmer Corine.

RÉPONSE

A M. l'Abbé DE ***, *qui avait envoyé à l'Auteur, des Vers anonimes, ſur les Rimes précédentes.*

Je vous connais, Abbé charmant,
Qui daignez marcher ſur mes traces ;
Et ces vers, dictés par les Graces,
Viennent de vous aſſurément.
Vous vous cachez, mais vainement ;
Et la gaîté qui les inſpire
Laiſſe échapper votre talent.

Quand on réunit dans ſon dire
Le goût, l'eſprit & l'enjouement,
Je laiſſe à deviner comment
On a celui de bien écrire.

A M. DE VOLTAIRE,

Le jour de ſa Fête, à Ferney.

A la Fête d'un Souverain,
Le Gala de la Cour pour lui ſeul a des charmes;
Et ſouvent un mot de ſa main,
Pour payer ſes plaiſirs a fait couler des larmes.

Vous avez un autre deſtin:
Chaque mot de la vôtre a le droit de nous plaire;
Et quand on célèbre VOLTAIRE,
C'eſt la Fête du Genre-humain.

VERS

Sur le Portrait de Madame DE CAZE.

Quand on regarde ce Portrait,
Frappé de tant d'appas, on eſt tenté de croire
Que le Peintre inventif en a toute la gloire,
Et que le monde entier n'a rien de ſi parfait.
Mais lorſqu'on veut ſans flatterie
Avec l'Original comparer chaque trait,
On rabat du prodige, & l'on juge en effet
Que tout l'art s'eſt réduit à faire une Copie.

A Mademoiſelle DE VARICOUR, *au Château de* Ferney.

BELLE & BONNE, c'eſt votre nom;
C'eſt le nom que vous donne un Sage:
Il peint vos traits, votre raiſon,
Votre cœur & votre viſage.

Vous tenez par un nœud plus ſaint
A l'Apollon qui vous baptiſe.
Quand, victime offerte & ſoumiſe,
Votre front allait être ceint
Du triſte bandeau d'Héloïſe;
Quand la grille du repentir
Allait vous ravir à ce monde;
Quand vous alliez vous engloutir
Au fond d'une priſon profonde:
C'eſt lui qui, voyant vos appas,
Votre douceur, votre jeune âge,
Ferma l'abyme ſous vos pas;
Et, pour vous ſauver du naufrage
C'eſt lui qui vous tendit les bras.

D** fit plus encor peut-être;
Son eſprit juſte, aimable & doux,
Vous apprit ſans peine à connaître
Le monde, & vos devoirs, & vous.

Dans cette agréable retraite
Où vous coulez vos heureux jours,
On voyait que vous étiez faite
Pour vous conduire dans les Cours;
Pour briller avec modeſtie,
Sans prétentions, ſans detours,
Sans vanité, ſans jalouſie.

Mais il vaudrait encor bien mieux
Qu'un mortel, comme vous ſincère,
Charmé de votre caractère
Tout autant que de vos beaux yeux,
Sût vous chérir & ſût vous plaire;
Et qu'un reſpectable lien
Que les Cours ne reſpectent guère,
Fît votre bonheur & le ſien.

A M. le Marquis de VILLEVIELLE.

TON eſprit fin, ta modeſtie,
Ton urbanité, ta candeur,
Et ta charmante bonhommie
Avaient la moitié de mon cœur:
Aujourd'hui c'eſt à ma Délie
Que je donne l'autre moitié;
Et je m'en vais paſſer ma vie
Entre l'Amour & l'Amitié.

A M. le Marquis DE VILLETTE, *ſur ſon mariage avec Mademoiſelle* DE VARICOUR,

FLEUVE heureux du Léthé ! j'allais paſſer ton onde
Dont j'ai vu ſi ſouvent les bords.
Laſſé de ma ſouffrance, & du jour, & du monde,
Je deſcendais en paix dans l'empire des morts ;
Lorſque Tibulle & Délie
Avec l'Hymen & l'Amour
Ont embelli mon ſéjour,
Et m'ont fait aimer la vie.
Les glaces de mon cœur ont reſſenti leurs feux ;
La Parque a renoué ma trame déſunie ;
Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces faux plaiſirs célébrés par Catulle,
Et vous oſez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés.

De petits-Maîtres emportés,
Gens ſans pudeur & ſans ſcrupule,
Dans leurs indécentes gaîtés,
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jettez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,
La Vénus des ſoupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime perſonne,
Qui ſéduit tant de monde, & qui n'a point d'amant,
Vaut mieux que la Vénus & tendre & raiſonnable
Que tout homme de bien doit ſervir conſtamment.
Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie. Heureux entre ſes bras,
Oſez chanter ſur votre lyre
Ses vertus comme ſes appas.
Du véritable Amour établiſſez l'empire,
Les beaux-Eſprits Romains ne le connaiſſaient pas.

VOLTAIRE.

VERS

A M. DE VOLTAIRE, *ſur le Mariage de M. le Marquis* DE VILLETTE, *au Château de* Ferney.

VIEILLARD prodigieux! toi que les Deſtinées
Laiſſeraient toujours parmi nous,
Si tu vivais autant d'années
Que ta gloire a fait de jaloux;
Ainſi donc tes mains fortunées,
Pour embellir ta vie, ont fait deux Hyménées;

D'une ame généreuſe, amuſemens ſi doux!
Oh! que j'aime à te voir, de fleurs toujours nouvelles,
Couronner tes nombreux hivers;
Et du Tems enchaîner les aîles
Par les nœuds des bienfaits, & le charme des vers!

Pourſuis: au tendre Hymen, ſoumets les cœurs rebelles:
L'ombre de tes lauriers rend ſes myrtes plus verds.
Sois toujours le Parain des Belles;
Sois heureux du bonheur que tu répands ſur elles;
Protège leurs attraits; ils en ſeront plus chers.

J'ai vu la grace, la nobleſſe,
De Belle & Bonne, aſſurer les ſuccès;
Et digne de ce nom qu'a choiſi ta tendreſſe,
Ravir, ſans y penſer, le cœur de nos Français.
Belle & Bonne a tous les ſuffrages,
Elle plaît comme tes ouvrages;
Azéma dut avoir, & ſon ame, & ſes traits.

Si j'en crois le Dieu qui m'inſpire,
Melpomène & Vénus vont augmenter leur cour:
Tu dois une ſœur à Zaïre,
Belle & Bonne un frère à l'Amour.

Par M. VASSELIER.

AUTRES VERS
Sur le même ſujet.

Qui ſait ſe faire aimer, jouit ſeul de la vie.
Que Voltaire eſt heureux ! je vois, à ſes côtés,
Tibulle aux genoux de Délie,
D'un feu tranquille & pur goûtant les voluptés.
Il s'égara long tems ; mais la Raiſon l'éclaire.
L'aimable ſéducteur eſt un fidèle amant ;
Et la ſageſſe de Voltaire,
Et les yeux de Délie ont fait ce changement.

Mais tandis qu'au feu du Génie,
Je vois le Dieu d'Hymen allumer ſes flambeaux ;
Et tandis que, ſur mes Pipaux,
J'oſe eſſayer des ſons pour Tibulle & Délie ;
O Voltaire ! j'entends ton Luth harmonieux.
Quelle fraîcheur ! quelle délicateſſe !
La Parque, en écoutant ces airs mélodieux,
Croit ne filer que ſa jeuneſſe.
Que ces tendres époux l'adorent tour-à tour !
Ils tiennent leur bonheur de ſa main bienfaiſante.
L'heureux Tibulle & ſon amante
Doivent à l'Amitié les plaiſirs de l'Amour ;
Et dans ce fortuné ſéjour,
Le Dieu qui les unit, eſt le Dieu qui le chante.

A M. le Marquis DE VILLETTE, *ſur ſon Mariage.*

QUAND l'Amour de tes yeux, fait tomber le bandeau,
Lui-même de l'Hymen allume le flambeau.
Il conduit, près de toi, les Graces fugitives,
La candeur, l'innoçence, & les vertus craintives.
Belle & Bonne tremblante, à l'autel de ce Dieu,
De tes ſens fatigués a ranimé le feu.

Te voilà donc heureux! ſois-le ſans jalouſie.
A celui qu'on voyait courtiſer Aſpaſie,
Il fallait un objet tendre comme Eucharis.
Un cœur que l'on ne peut rencontrer à Paris
Fixe ſeul un mortel dont le goût difficile
Etait raſſaſié d'un plaiſir trop facile.
Du Vieillard de Théos, ce ſont-là les préſens;
Il veut, de ton bonheur, couronner ſes vieux ans.

Conſerve ce grand homme au Siècle qui l'admire:
Sois le ſoutien de ſon empire;
Et, par ſes tendres ſoins, que ta belle moitié
L'abreuve du nectar que verſe l'Amitié.

Par M. le Comte de B....

ÉPITRE A TIBULLE.

SALUT au Tibulle Français,
Qui d'un Elu menant la vie,
Adorant de jeunes attraits,
A pris exprès Femme jolie,
Pour être fidèle à jamais,
Et dérouter la Calomnie;
Au Tibulle enfin d'aujourd'hui,
Qui, par ſes graces, par ſon ſtyle,
Se rend digne, en logeant Virgile,
D'habiter le Pinde avec lui.

Grace à des vœux tels que les vôtres,
A vos diſcours inſinuans,
A votre eſprit plein d'agrémens,
Ce grand homme enfin eſt des nôtres!
Recevez-en nos complimens.
Qu'on ne vante plus le Parnaſſe
De Monſieur Titon du Tillet,
C'eſt chez vous à préſent qu'il eſt,
Il n'eſt rien qu'Apollon n'efface.

Au lieu de ce Jura vanté
Qui repréſentant ſon génie,
En a la hauteur infinie,
La brillante variété;

Et de qui la tête chenue
Va braver avec majesté
Les foudres roulans dans la nue :
Au lieu de ce Lac dont les Vents
Respectent l'onde & le rivage ;
Et qui, par ses flots imposans,
Semblait lui retracer l'image
Du cours glorieux de ses ans :
Déjà paraissent à sa vue
Tous les Etats & tous les Rangs,
Des Curieux, petits ou grands,
La tumultueuse cohue,
Nos Socrates, nos Élégans,
Le Clergé, les deux Comédies,
Les deux Opéras s'embrassans ;
Des fourmilières de Talens ;
Les Sectes feignant d'être amies ;
L'Admiration en camail,
En jupe, en froc ; des Amphibies
L'air gauche, l'esprit en travail ;
En un mot, Paris en détail,
Et la foule de nos Génies.

Je crois pourtant qu'il faut au moins,
En lui sauvant quelque audience,
Epargner à sa bienveillance
L'importunité, l'affluence
De cent inutiles témoins,

Qui, fatiguant ſa complaiſance,
Lui donneraient, malgré leurs ſoins,
Dix ans de plus par leur préſence.
Pour moi, tenez je vous le di,
A ſes yeux je n'oſe paraître,
J'ai la frayeur d'un étourdi
Qui fit quelque niche à ſon Maître,
Mais c'eſt un fâcheux ſouvenir;
Si j'eus des tors, paſſons-les vîte;
A Virgile il faut revenir,
Gloire ſoit aux lieux qu'il habite.

S'il voit parmi nous des accès
De Raiſon & d'extravagance,
Des Politiques ſans projets,
Ou des Erudits ſans ſcience,
Des Femmes docteurs en plumets,
Et des Maris ſans conſéquence,
Et des Ridicules tout frais,
Et ces Jeux d'une longue enfance
Qui vont nous berçant pour jamais;
Il peut y voir en récompenſe
Les plus agréables objets:
Une Nymphe qui ſur ſes traces
Fixant les Ris & les Vertus,
Suſpend la guirlande des Graces
Au Trône d'un jeune Titus;
La beauté par qui la Couronne

Paraît chaque jour s'embellir,
Et dont les charmes font chérir
Le pouvoir que le Rang lui donne.
Nous rappellant *Alain Chartier*,
Cet Orateur digne d'envie
Et très-malin de son métier;
Puisse-t-il un jour sommeiller
Dans quelque coin de Galerie,
Et là recevoir un baiser,
D'une bouche fraîche & jolie
Qui veuille le récompenser
De son éloquente magie,
Du don de peindre, de penser,
Et de rentrer dans sa Patrie!
Puisse-t-il alors à pleins flots
Puiser, aux sources de Jouvence,
L'oubli des ans, l'oubli des maux,
Se renouveller pour la France,
Cueillir le fruit de ses travaux,
Et rendre aux vœux d'une autre Athène,
De lui justement occupés,
Dans le Sophocle de la Scène,
L'Anacréon de nos soupers! (*)

DORAT.

(*) Cette jolie Pièce a été depuis dénaturée par l'Auteur, qui crut devoir attribuer à M. de VILLETTE la froideur avec laquelle le reçut M. de VOLTAIRE.

IN-PROMPTU

A Madame la Comteſſe DE STROGONOI, *qui demandait ſi elle pouvait voir M.* DE VOLTAIRE, *en petite robe.*

DEMAIN, en lévite légère,
Vous pourrez voir notre Apollon.
Vous êtes ſûre de lui plaire :
Il ne faut, pour charmer Voltaire,
Que vos graces & votre nom.

RÉPONSE

De l'Auteur, à un Compliment de M. DE VOLTAIRE.

ES-TU d'ambre, dit un Bramin
Au morceau de terre odorante
Qu'il rencontra près de ſon bain ?
Ton parfum m'étonne & m'enchante.
Je ſuis, répondit le Limon,
De moi-même fort peu de choſe ;
Mais quelque tems dans ce canton
J'ai ſéjourné près de la Roſe.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur ſa Convaleſcence, à Paris.

Le dernier ſouffle de la vie
Etait prêt à vous échapper;
Mais reſpectant votre génie,
La Mort a craint de vous frapper.

Soixante ans, on a vu l'Hiſtoire
Compter vos jours par vos ſuccès:
Vous vivrez encor pour la gloire
Et pour l'honneur du nom Français.

Vous avez, dès votre jeune âge,
Conquis le ſceptre des Talens;
Et vous y joindrez l'avantage
De le garder juſqu'à cent ans.

VERS

Mis au bas du Portrait gravé de Madame la Marquiſe DE VILLETTE.

Elle eut Voltaire pour parain;
Belle & Bonne eſt le nom que lui donna Voltaire,
Et ce nom, mieux que le Burin,
Peint ſa grace & ſon caractère.

LES ADIEUX
DE M. DE VOLTAIRE.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté, comme au bord du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un Sage.

Des Champs-Elisiens, Adieu, pompeux rivage,
De Palais, de Jardins, de Prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les Enfans d'Henri-quatre & ceux du grand Condé.

Combien vous m'enchantez, Muses, Graces nouvelles,
Dont les talens & les écrits
Seraient de tous nos beaux-Esprits,
Ou la censure, ou les modèles!

Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux Reptiles,
Ces Tartuffes affreux, ces insolens Zoïles.
J'ai passé: de la terre ils étaient disparus.

Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un Peuple aimable,
Instruit, mais indulgent, doux, vif & sociable;
Il est né pour aimer. L'élite des Français
Est l'exemple du monde, & vaut tous les Anglais.

De la Société les douceurs desirées
Dans vingt Etats puissans sont encore ignorées.
On les goûte à Paris ; c'est le premier des Arts.
Peuple heureux ! il naquit, il règne en vos remparts.

Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
Je retourne à ces Monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la Nature expire.
Je vous regretterais à la table des Dieux (*).

RÉPONSE.

QUAND la Ville & la Cour vous portent leur hommage ;
Quand un Peuple enchanté vous reçoit dans ses bras ;
Quand vous voyez devant vos pas
Le respect & l'amour peints sur chaque visage ;
Quand des pleurs de tendresse échappés de nos yeux
Ont arrosé votre passage :
Vous voulez nous quitter ! & vous fuyez ces lieux
Où l'on adore votre image !

Le Français, autrefois si léger, si volage,
Cesse de l'être en vous aimant.
Heureux législateur de ce Peuple charmant,
Ainsi que ses plaisirs, ses mœurs sont votre ouvrage.

(*) On ne peut remarquer sans attendrissement que voilà les derniers vers qu'ait faits M. de VOLTAIRE.

Oui, vous avez changé Paris;
Couronné, ſoixante ans, des mains de Melpomène,
Par vos Chefs-d'œuvre ſur la Scène,
Vous avez, ſoixante ans, éclairé les eſprits.

De tous côtés la Gloire vous aſſiège;
Mais l'Amitié pour vous n'a-t-elle point d'attraits?
Maître de tous les cœurs, ah! reſtez à jamais
Au milieu d'un ſi beau cortège.

Les Welches d'autrefois ſont devenus Français.
Ces changemens ſont grands, mais c'eſt vous qui les faites.
Soyez témoin de vos Succès,
Et jouiſſez de vos Conquêtes.

VERS

Faits à Sellières, *ſur le Tombeau de M.* DE VOLTAIRE.

Le voilà ce grand homme, accablé par la gloire!
Les Muſes ſont en pleurs; les beaux-Arts ſont en deuil.
Dans le Nord on élève un Temple à ſa mémoire;
Au fond de ces déſerts, il n'a pas un cercueil!

O Tombe que j'embraſſe! ô vénérable terre!
Terre, qui ſous mes pas as paru treſſaillir!
Ouvre-toi. Que ne puis-je en mon ſein recueillir
Les reſtes précieux qu'enferme cette pierre!

Dans les lieux dont trente ans il fut le bienfaiteur,
Que ne puis-je emporter ſon génie & ſa cendre!
Privé de ces devoirs que je ne peux lui rendre,
Je vais les conſoler en y portant ſon cœur.

LE VOYAGEUR
ET L'HABITANT DE FERNEY,
Dialogue ſur le Tombeau de M. DE VOLTAIRE, *à* Ferney.

LE VOYAGEUR.

MONTREZ-MOI l'aſyle touchant
Où devoit repoſer la cendre de VOLTAIRE?

L'HABITANT.

Mon cœur s'émeut en approchant.
Sa Tombe eſt ſous vos yeux.

LE VOYAGEUR.

Dans ce lieu ſolitaire!
Quoi? cet informe amas de cailloux entaſſés
Devoit donc contenir ſa dépouille mortelle?

L'HABITANT.

Sur cette pierre, hélas! tous les yeux empreſſés,
Quand ſa mémoire eſt éternelle,
Auraient lu ſon nom; c'eſt aſſez.

LE VOYAGEUR.

Comment le Poſſeſſeur de ſa naiſſante ville,
Lui rendant un honneur nouveau,
N'a-t il pas de Lauriers entouré cet Aſyle ?

L'HABITANT.

VOLTAIRE, des Humains la gloire & le flambeau,
Méritait les honneurs ſuprêmes;
Et s'il était dans ce Tombeau,
Les Lauriers y croîtraient d'eux-mêmes.

A M. DE LA HARPE,

Après avoir lu ſon Éloge de VOLTAIRE.

PLUS grand qu'Homère & qu'Euripide,
Plus grand que l'Auteur de Cinna,
Celui que ta main deſſina,
Fut long-tems ton Maître & ton guide;
Mais héritier de ſes crayons,
Tu l'es auſſi de ſon génie.
Sa gloire a déſarmé l'Envie,
Et t'a couvert de ſes rayons.
D'une touche brillante & fière,
Tu ſais le peindre, & l'égaler.
Tu conſolerais de Voltaire,
Si l'on pouvait s'en conſoler.

*

RÉPONSE

DE M. DE LA HARPE.

L'AMOUR-PROPRE & votre Apollon
Sont deux grands enchanteurs dont le pouvoir m'alarme.
Sans doute on ſait flatter dans le ſacré Vallon,
Mais ce n'eſt pas toujours avec autant de charme.
Dans un piége ſi doux on ſe laiſſe attirer,
Votre ſtyle ſéduit l'oreille qu'il careſſe ;
La louange eſt, dit-on, le nectar du Permeſſe,
Et vous ſavez le préparer.

Ma raiſon m'en défend ; ſeule elle vous réſiſte :
Elle vous répond en deux mots :
Vous avez aimé le Héros,
Vous flattez le Panégyriſte.

Mais le Héros n'eſt plus : pour dernière faveur,
Le Ciel qui de ſes dons le fit dépoſitaire ;
Le Ciel ne voulut à Voltaire
Refuſer rien qu'un ſucceſſeur.

Ce grand homme en vos mains mit ſon ſeul héritage ;
C'eſt l'objet adoré, digne de votre hommage,
Dont ſes ſoins paternels commençaient le bonheur :
Et vous jouiſſez de l'honneur
D'achever ſon plus bel ouvrage.

VERS

A M. le Marquis DE VILLETTE, *ſur ſon acquiſition de la Terre de* Ferney-Voltaire.

AINSI dans tes vallons, Ferney, réduit tranquille,
On trouve le bonheur inconnu dans les Cours.
Dans la maiſon du grand Virgile,
Tibulle y va couler ſes jours;
Et ce lieu déſormais ſera le double aſyle,
Et des Muſes & des Amours.

IN-PROMPTU

Fait chez M. DE BEAUJON.

DE ce Temple des Arts, de ce doux Hermitage,
De ces riches Tableaux, les yeux ſont ſatisfaits;
Ce qui touche mon cœur, & plaît bien davantage,
BEAUJON, c'eſt le tableau des heureux que tu fais.

REQUÊTE

A M. NECKER, *Directeur-Général des Finances, pour les Habitans de* Ferney.

Toi, qui ſais dans nos cœurs ranimer l'eſpérance;
Toi, qui rends aujourd'hui ſon crédit à la France,
Qui penſes en Caton; qui, ferme en ton devoir,
Te conduis à la Cour ſans crainte & ſans eſpoir:
NECKER, permettras-tu que de ces bords ſauvages,
Où tes Concitoyens vivent heureux & ſages,
Du ſein de ces rochers, reſte affreux du chaos,
Où le Rhône en grondant fait écumer ſes flots,
Et d'où cent monts blanchis ſur l'abîme de l'onde
Semblent montrer aux yeux les murailles du monde;
Trois mille Infortunés devenus orphelins,
Te parlent par ma voix, & te tendent les mains?

Moitié fils de Calvin, & moitié fils de Rome,
Leur ſort, pour bienfaiteur eſt d'avoir un grand homme.
Un grand homme le fut; ſon eſprit créateur
Faiſant de ſon domaine un aſyle au malheur,
Aſſembla ſous ſes yeux les Arts en colonie.
C'eſt à toi d'achever l'œuvre de ſon génie;
A toi de conſoler, d'affermir à jamais
Ce peuple d'Artiſans conquis par ſes bienfaits.

La mort, l'affreuſe mort l'enlève à cette rive,
Mais il vit dans ton cœur : entends ſa voix plaintive.
Il t'implore pour eux. L'ombre de ſes lauriers,
Tandis qu'il a vécu, couvrait leurs ateliers.
Privés de leur ſoutien, l'Etat devient leur père :
Rends-les heureux du bien que ta ſageſſe opère.
A force de bienfaits, montre-leur qu'il eſt doux
De vivre ſous un Roi qui ne vit que pour nous :
A force de bienfaits, attache à la Patrie
Leurs talens, leurs travaux, leurs cœurs, leur induſtrie.

Colbert qui parmi nous appella les beaux-Arts ;
Colbert aurait ſur eux arrêté ſes regards.
Tous les ſoins à la fois occupaient ſa grande ame.
Le même eſprit te meut, le même amour t'enflamme :
Les enfans de l'Etat te ſont chers comme à lui :
Miniſtre & Citoyen, tu ſeras leur appui.
Souviens-toi que ta plume avec tant d'énergie
Nous a peint ſon eſprit, ſes vertus, ſon génie,
Que le tems de nos cœurs ne pourra l'effacer :
Qui le loua ſi bien, devait le remplacer.

La France lui dut tout : il ſera ton modèle.
Terray l'aimait pour lui ; tu l'aimeras pour elle.
Dès long-tems on t'a vu, nourri de ces leçons,
Te montrer hautement protecteur des moiſſons.
Tu défendis le Peuple ; & ce Peuple qui t'aime,
Eut du pain par juſtice, & non pas par ſyſtême :
Ton ſyſtême eſt celui de faire des heureux.

Qu'au Nord de l'Amérique un deſpotiſme affreux
Seme le déſeſpoir, le meurtre, le carnage,
Ecraſe & foule aux pieds un Peuple libre & ſage;
Ces crimes, ces horreurs, hélas! ſont quelquefois
Les maux qu'ont fait germer les Miniſtres des Rois:
Mais qu'un Edit touchant, dicté par la ſageſſe,
Arroſé dans nos mains de larmes de tendreſſe,
Nous montre le bonheur éclos ſur le Berry,
Comme un Dieu bienfaiſant ſon Auteur eſt chéri,
Et les Français pour lui n'ont qu'une voix qui crie,
Qui le bénit, l'admire, & qui le remercie.

VERS

Ecrits au bas du Compte-Rendu.

DES Miniſtres de la Finance,
Que l'on connaît ſans les nommer,
Voyez quelle eſt la différence:
Ils nous avaient du Roi fait craindre la puiſſance,
Et celui-ci la fait aimer.

A Monſeigneur le Prince DE CONDÉ, *créé* COLONEL-GÉNÉRAL *de l'Infanterie Françaiſe & Etrangère.*

Nos Soldats aujourd'hui ne ſont qu'un bataillon ;
C'eſt le Fils des Héros, c'eſt CONDÉ qui les mène.
On ſe plaît à voir un BOURBON
Qui, né pour les dangers où ſa valeur l'entraîne,
Sait commander comme Turenne,
Et qui ſe bat comme Crillon.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

En vrai Soldat, plein de gaîté,
Cléon racontait à Verſaille
Comme il eut un bras emporté,
Dans je ne ſais quelle bataille.
Un ſien parent de s'attendrir :
Bon, dit Cléon ! tu me ferais mourir !
Et pour un bras, je croirais que l'on raille.
CASTRIES n'a-t-il pas bravé de tels malheurs ?
Il ſait comment les boulets nous les friſent.
Et SÉGUR ! eſt-il donc de ces Prédicateurs
Qui ne ſont jamais ce qu'ils diſent ?

LES ÉPOQUES.

Lorsque Buffon, de la Nature,
Nous offre les tableaux divers,
Et fait à grands traits la peinture
Des Epoques de l'Univers;
Séduit par l'heureuse magie,
Le brillant de son coloris,
Vingt fois j'ai relu ses Ecrits;
Il en est une qu'il oublie.

C'est l'époque où tant de bons Rois,
Assis sur les Trônes du monde,
Rendent à l'Homme tous ses droits,
Et dont la gloire ne se fonde
Que sur les Arts & sur les Loix:

Où tenant le Sceptre & la Lyre,
De ces Monarques le Nestor,
Des Légions de son Empire,
Est moins le Roi que le Major:
Où tout puissant, pour être juste,
De son Pays il est encor,
Le Virgile ainsi que l'Auguste.

Jusques dans le Nord étonné,
Le Génie a porté sa flamme,

CATHERINE a donné ſon ame
Au Corps que Pierre avait créé.
Un autre Guſtave fait être
De ſon pouvoir l'unique auteur ;
De ſon Peuple il devient le maître,
Le Père & le Légiſlateur.

Et celui qu'à bon droit on nomme,
Le Marc-Aurele des Germains,
A préféré le titre d'homme,
Au nom de Maître des humains ;
Lorſque devant une Couronne,
La Vérité veut ſe cacher,
Il l'oſe appeller ſur le Trône,
Et lui-même va la chercher.

La France voit ſa jeune Reine,
Par les nœuds d'un Hymen chéri,
Mêler au Sang du Grand HENRI,
Le Sang d'Autriche & de Lorraine ;
Dans un Fils objet de nos vœux,
Et dont nos cœurs ſuivront les traces,
Perpétuer pour nos neveux
Toute la ſplendeur des trois Races ;
Et cacher ces noms glorieux
Sous le voile charmant des Graces.

Le Patron de la Liberté,
Le fier vengeur de l'Atlantide,

Contre un Oppreſſeur irrité,
Prête ſa force & ſon égide;
Dans un âge ſi redouté,
Jouit d'une gloire ſi pure;
Et notre bonheur qu'il aſſure,
Compoſe ſa félicité;
Le pouvoir de la Royauté,
Dans ſes mains devient la meſure
Des biens faits à l'Humanité:
Voilà pour la Poſtérité,
Les Epoques de la Nature.

A Madame DE ***, *le premier Janvier.*

NOUVEL An, jour bien ennuyeux
Quand on fait ſa cour d'étiquette;
Nouvel An, jour bien précieux
Lorſque c'eſt à vous qu'elle eſt faite.

Vous avez tous les agrémens
Qui font naître & mourir l'Envie,
Eſprit, Beauté, Graces, Talens:
En naiſſant, vous fûtes lotie
De tous les dons; profitez-en.
D'autres Etrennes ſont d'un an;
Mais les vôtres ſont pour la vie.

VERS

A Miſs GORING.

Etre belle, inſtruite & modeſte,
Connaître ſes devoirs, oublier tous ſes droits;
Avoir une grace céleſte,
Et des talens juſques au bout des doigts;

Lire Milton, & le Taſſe, & Voltaire,
Et puis y joindre le bonheur
D'être Anglaiſe & fille d'un Père
Vrai Philoſophe, homme d'honneur;

De tout ce qu'on admire, on reſpecte & l'on aime,
Offrir, à quatorze ans, l'aſſemblage étonnant:
Ce qui paraiſſait un problême,
Ceſſe de l'être en vous voyant.

A Mademoiſelle DE LA VIGNE.

Votre guittare, votre voix,
Le charme de votre figure?
Ah! contre nous, c'eſt à la fois
Employer l'Art & la Nature.

VERS

A M. le Marquis DE VILLETTE, *ſur la naiſſance de ſa Fille, le 13 Juin 1781.*

Toi qui, de Tibulle, toujours
As, de ſi près, ſuivi les traces;
Enfant gâté par les Amours,
Par les Muſes, & par les Graces:

Toi qui pourrais t'enorgueillir
Des heureux dons de Polymnie;
Et fuis les lauriers du Génie
Pour la peine de les cueillir:

Epoux, des époux le modèle,
Tu vas changer de volupté,
Et, dans ta carrière nouvelle,
Joindre, au plaiſir d'être fidèle,
Celui de la Paternité.

BELLE ET BONNE, en devenant mère,
Voit ſon bonheur ſe confirmer.
Elle te donne une Héritière;
C'eſt un préſent que l'Art de plaire
Fait, en ce jour, à l'Art d'aimer.

Par M. G

STANCES.

A Madame DE VILLETTE.

Le char qu'attelent les Heures
A, dans ſon rapide cours,
Du Dieu qui préſide aux Jours,
Atteint les douze demeures ;

Depuis que l'aveugle Sort
Frappa ta Fille chérie,
Faible aurore évanouie
Dans les ombres de la Mort.

L'Aquilon, dans ſa furie,
Arrache un tendre bouton,
L'eſpoir du riant vallon ;
Et la Roſe en eſt flétrie.

Ainſi nous voyons pâlir
Le doux éclat de tes charmes ;
Tu vas les enſevelir
Dans la triſteſſe & les larmes.

Tel, de ſon azur tremblant,
Dans un ciel couvert d'orage,
Un rayon faible & mourant
Colore un ſombre nuage.

L'Amour préparait des fleurs
Pour ta couche nuptiale ;
Toujours l'Aube matinale
La trouve humide de pleurs.

Tu marchais environnée
Des Ris, des folâtres Jeux ;
Et leur troupe abandonnée
N'oſe paraître à tes yeux.

Les accords de Polymnie
Fatiguent ton cœur bleſſé.
Ton eſprit même eſt laſſé
Du ſel piquant de Thalie.

Si l'impitoyable Hiver
A, des antres de Scythie,
Etendu ſa main de fer
Sur la Nature engourdie ;

Bientôt les douces chaleurs
Fléchiront ſa tyrannie ;
Zéphire offrira des fleurs
A la Terre rajeunie.

Si le Chaſſeur inhumain
Briſe la tendre couvée
Qui repoſait ſous le ſein
De Philomèle éplorée ;

Dans ſes douloureux regrets,
Cette mère inconſolable
Fait retentir les forêts
De ſon accent lamentable :

Mais, le Printems de retour,
Philomèle eſt ſous l'ombrage ;
Et l'écho de ce bocage
Redira des chants d'amour.

VERS

Ecrits au bas du Portrait gravé du PRINCE-ROYAL *de Pruſſe.*

Du Neveu de Titus, du Neveu d'Alexandre,
Voici le parfait médaillon ;
Et le Burin a ſu nous rendre
Mars ſous les traits d'un Apollon.

VERS

Pour être mis au bas du Portrait de M. CHARLES.

De l'Océan des Airs, brillant Navigateur,
CHARLES, par ſes ſuccès, a déſarmé l'Envie,
Et ſait encor, par un ſtyle enchanteur,
Joindre la Plume aux aîles du Génie.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

Sur les Honneurs qu'elle rend à la mémoire de M. DE VOLTAIRE.

Ainsi, quand les Traités, ainſi, quand ton Armée
Ont, au gré de tes vœux, briſé, de la Crimée,
Le joug aviliſſant;
Quand ton Aigle, au Boſphore, a montré ta Puiſſance;
Et, juſques dans Byſance,
Fait pâlir le Croiſſant:

Quand, de l'Eſt, au Couchant; du Midi, juſqu'à l'Ourſe;
Le Commerce & les Arts, ouvrant une autre ſource
Au bonheur des Humains;
Tes vaiſſeaux, en cent lieux, répandus ſur les ondes,
Apprennent aux deux Mondes
A ſe donner les mains:

Et quand, de tes Sujets à la fois occupée,
Tu joins l'Olive au Sceptre, & le Code à l'Epée,
Et l'Exemple à la Loi;
Et vois également, dans la Paix & la Guerre,
Les Trônes de la Terre
S'abaiſſer devant toi:

O Fille de Ninus! véritable Héroïne;
O toi, nouvelle Aſtrée! Auguſte CATHERINE,
Dont l'Empire eſt chéri!
Toi, dont le Règne heureux & dont le nom rappelle
Titus & Marc-Aurele,
Et le dernier Henri!

Tu veux donc partager les rayons de ta gloire,
Et fonder, de tes mains, un Temple à la mémoire
Du plus grand des Mortels!
Tu veux que, chez les Morts, ſon Ombre conſolée,
Au lieu d'un Mauſolée,
Reçoive des Autels!

Des Tyrans qui du Peuple ont été les ſanglues,
Trop ſouvent honorés, du poids de leurs Statues,
Ont chargé l'Univers;
Hélas! & des Français le Sophocle & l'Homère
N'obtient pas une bière,
Au fond de nos déſerts!

Il n'eſt plus. Mais ſon âme a paſſé dans ton ame;
Son ombre, en ton Palais, va du feu qui l'enflamme
Embraſer tous les Czars.
Ses Livres, ſes Compas, ſes Crayons & ſa Lyre,
Au ſein de ton Empire,
Vont porter les Beaux-Arts.

Sur le front de l'Europe, on verra ſon Image,
En faveur des Humains, invoquer d'âge en âge
La Juſtice & les Loix;
On verra ſes Ecrits, on verra ſon Génie,
Montrer à la Ruſſie,
Le modèle des Rois.

Il a dit: « Conquérans, vous déſolez la Terre:
» Vos Soldats ſont armés des flèches du Tonnerre,
» Vos Etats ravagés:
» Frémiſſez. L'Eternel vous fit ce que nous ſommes.
» Vos Sujets ſont des hommes;
» Et vous les égorgez!

» Mortels, vous qui tenez le glaive & la balance,
» Vous pouvez, d'un ſeul mot, ſur un Etre qui penſe,
» Appeller le trépas:
» Mais tremblez. Entendez, en jugeant le coupable,
» La voix épouvantable
» Du malheureux Calas.

» Et vous, Perſécuteurs, dont le bras fanatique,
» Pour de vains argumens, dans un cœur hérétique,
» Plonge un fer aſſaſſin;
» Pleurez l'horrible nuit où la même Furie
» Déchira ma Patrie
» Et lui perça le ſein. »

Il cita devant lui les Héros de l'Hiſtoire ;
Pâles devant ſa plume, ils ont vu de leur gloire
Le Fantôme abattu.
Armé de l'Eloquence & d'un courroux ſublime,
Il pourſuivit le Crime ;
Il vengea la Vertu.

Couronné par la France, & Maître du Théâtre
Où la Ville & la Cour & le Peuple idolâtre
Applaudit à la fois,
L'Humanité, par lui, les Mœurs ſont ſur la Scène ;
Les Jeux de Melpomène
Sont l'Ecole des Rois.

Sa penſée a, de l'Homme, étendu la penſée ;
Sa main a, ſoixante ans, porté le Caducée
Et le Sceptre des Arts ;
Et, ſoixante ans, couvert des lauriers du Génie,
Son front a, de l'Envie,
Abaiſſé les regards.

Il a fait des heureux. Ses bienfaits en ſilence,
Du Pauvre, dans Ferney, conſolaient l'indigence ;
On le pleure aujourd'hui :
La Gloire l'a reçu. Ses clartés immortelles,
Et ſes brillantes ailes
Se repoſent ſur lui.

FIN.

TABLE.

AVERTISSEMENT *des Editeurs.* Dans un tems où l'on imprime, page v
LETTRE *de l'Auteur aux Editeurs. Non, Meſſieurs, je ne déſavouerai pas,* vij

DISCOURS HISTORIQUES.

DISCOURS HISTORIQUE *ſur le Règne de* CHARLES V. Le Peuple avide du merveilleux, 1
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME, *Mgr le Prince* DE CONDÉ, *c'eſt au petit-neveu de* HENRI IV, 37
DISCOURS HISTORIQUE, *ſur le Règne de* HENRI IV. C'eſt en liſant la vie de HENRI IV, 41
PENSÉES NOCTURNES. O Nuit! précipite tes ombres ſur la terre, 75

LETTRES DIVERSES.

LETTRE I. *De M.* DE VOLTAIRE, *à M. le Marquis* DE VILLETTE. Vous ſavez penſer comme écrire, 81
LETTRE II. *Au même.* Vous êtes encore plus aimable que je ne diſais, 83
LETTRE III. *Au même.* Le vieux Malade de Ferney, 85
LETTRE IV. *Au même.* Les inflammations, 87
LETTRE V. *Au même.* Il y a long-tems, Monſieur, que je médite de vous écrire, 89

LETTRE VI. *Au même.* J'ouvre une caiſſe, Monſieur; j'y vois, 91
LETTRE VII. *Au même.* Je vous pardonne, mon cher Marquis, d'avoir oublié, 93
LETTRE VIII. *Au même.* J'ai une plaiſante grace à vous demander, 95
LETTRE IX. *Au même.* C'eſt vous, mon cher enfant, qui m'avez appris, 96
LETTRE X. *Au même.* Je crois, mon cher Marquis, vous avez déjà dit, 98
LETTRE XI. *Au même.* Votre ſage Héros, très-peu terrible en guerre, 101
FRAGMENT *d'une Réponſe à la Lettre précédente.* Quelque pompon, quelque parure, 101
LETTRE XII. *Au même.* Le vieux Malade de quatre-vingt-trois-ans, 103
LETTRE XIII. *Au même.* Quand l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare, 104
LETTRE XIV. *A M.* DE L...., *Maître des Requêtes.* Le vieux Malade très-mortel, 106
LETTRE XV. *De M. le Marquis* DE VILLETTE *à M.* DE VOLTAIRE. En vous voyant hier, Monſieur, 108
LETTRE XVI. *Au même.* A quelque choſe près, mon cher Maître, 111
LETTRE XVII. *A M. le Comte* DE LA TOURAILLE. Très-digne Gentilhomme, 114
LETTRE XVIII. *A M. le Marquis* DE VILLEVIELLE. Puiſque vous n'arrivez pas, 117

LETTRE XIX. *Au même.* Vous avez dû recevoir, mon ami, deux grandes feuilles, 110

LETTRE XX. *A M.* LE PELLETIER DE MORFONTAINE. C'eſt un Proconſul tel que vous, 115

LETTRE XXI. *A M.* D'HELL. J'ai reçu Monſieur, avec bien de la reconnaiſſance, 120

LETTRE XXII. *De Madame la Marquiſe* D'ANTREMONT *à M.* DE VOLTAIRE, J'ai reçu, Monſieur, au Château de Pierre, 131

LETTRE XXIII. *A M. le Marquis* DE VILLETTE. Monſieur, vous ramenez dans Paris, 134

LETTRE XXIV. *A M.* DE VOLTAIRE. Grand-Homme, ſi au lieu de vous écrire, *ibid*

LETTRE XXV. *De M. le Marquis* DE VILLETTE *à M.* PALISSOT. Je n'ai trouvé, Monſieur, 140

LETTRE XXVI. *A Madame la Comteſſe* DE C... Vous êtes trop vive, Madame la Comteſſe, 143

LETTRE XXVII. *A M. le Marquis* DE VILLEVIELLE. Je vous ai promis, mon cher Marquis, 147

LETTRE XXVIII. *A Madame la Marquiſe* DE VILLETTE. Voilà le bon Abbé Remi qui nous arrive, 151

LETTRE XXIX. *A M.* DE L....., *Maître des Requêtes.* J'ai lu, Monſieur, avec un vrai plaiſir, 155

LETTRE XXX. *A M. le Marquis* DE VILLEVIELLE. Vous vous ſouvenez de la Réponſe, 159

LETTRE XXXI. *Aux Auteurs du Journal de Paris* Meſſieurs, j'ai ſix mille ans, 162

LETTRE XXXII. *A M.* De....., *ſur le Voyage Pittoreſque de* Naples *& de* Sicile. Il n'en eſt pas de cet Ouvrage, 167

POÉSIES DIVERSES.

LA PATROCLÉE. *Traduction littérale.* C'eſt ainſi qu'ils combattaient, 177

Traduction libre. Tandis que les Héros, défenſeurs du Scamandre, 187

LETTRE *à M. le Marquis* de Villette. Mon âge & mes infirmités, 194

VERS *mis au bas du Portrait de M.* de Voltaire. Ses talens l'ont déifié, 195

AU ROI DE DANNEMARK. A l'Eloge d'un Prince ſage, 196

FRAGMENT *d'une* Lettre *au Roi de* Prusse, &c. Dans ce qu'il vous mande aujourd'hui, 197

VERS *mis au bas du Portrait de M.* d'Alembert. S'il parle, il fait prendre le ton, *ibid*

VERS *à Madame la Marquiſe* de Pompadour. Lorſque j'ai dit que la Beauté, 198

A M. le Duc de Choiseul. Malgré la cabale & l'envie, 199

SUR *la Bataille de Friedberg*, Malgré l'enfer, l'onde & les vents, 200

L'HABITUDE. *Conte.* Jadis vivait à Carcaſſonne, 201

MES SOUVENIRS. J'aime un enfant de la Nature, 202

A Monſeigneur le Prince DE CONDÉ. Je vais ſur les pas de mon père, 203
EGLOGUE. Déja l'aſtre du jour, du haut de ſa carrière, 204
A Madame la Ducheſſe DE LA VALIÈRE. Va de ma part à LA VALIÈRE, 207
A la même. J'ai promis à mon Roi d'être ſon Chevalier, *ibid*
RÉPONSE *à une accuſation intentée contre l'Auteur.* Amant fidèle des neuf Sœurs, 208
LA VEUVE AFFLIGÉE. *Conte.* Vous avez connu Chriſogon, 209
A M. le Duc DE G...., *ſur ſon procès.* Oui, dans le ſein de ſa maiſon, 210
A Madame la Comteſſe DE ***. Souvent d'un joli nez d'ivoire, 211
LE PRINTEMS. Suis-moi, douce mélancolie, 212
Aux RUINES *du Château de Verneuil.* Reſtes de ce Palais, à l'Amour conſacré, 213
A Madame la Comteſſe DE C***. Dans le monde, on cherche à paraître, 214
A M. le Marquis DE VILLETTE. C'eſt donc toi, généreux VILLETTE, 215
A Madame DE ***, *qui avait prié l'Auteur de lui donner un Portier.* Un honnête & loyal Portier, 217
VERS *ſur les Tableaux expoſés au Sallon du Louvre.* Il eſt au Louvre un Galetas, 218
A M. DE VOLTAIRE *qui avait envoyé une montre à M.* DE VILLETTE. Je la reçois cette machine, 220

RÉPONSE *de M.* DE VOLTAIRE. Mon Dieu ! que vos rimes en *ine*, 222
VERS *à M. le Marquis* DE VILLETTE. Défir de femme eſt, dit-on, très-preſſant, 224
RÉPONSE *à M. l'Abbé* DE ***. Je vous connais, Abbé charmant, 225
A M. DE VOLTAIRE, *le jour de ſa Fête.* A la Fête d'un Souverain, 226
VERS *ſur le Portrait de Madame* DE CAYE. Quand on regarde ce portrait, *ibid*
A Mademoiſelle DE VARICOUR. Belle & Bonne, c'eſt votre nom, 227
A M. le Marquis DE VILLEVIELLE. Ton eſprit fin, ta modeſtie, 228
A M. le Marquis DE VILLETTE, *ſur ſon mariage.* Fleuve heureux du Léthé ! 229
VERS *à M.* DE VOLTAIRE, *ſur le mariage de M. le Marquis* DE VILLETTE. Vieillard prodigieux ! 230
AUTRES VERS *ſur le même ſujet.* Qui ſait ſe faire aimer, jouit ſeul de la vie, 231
A M. le Marquis DE VILLETTE. Quand l'Amour de tes yeux, fait tomber le bandeau, 233
EPITRE *à* TIBULLE. Salut au Tibulle Français, 234
IMPROMPTU *à Madame la Comteſſe* DE STROGONOF. Demain en lévite légère, 238
RÉPONSE *de l'Auteur, à un Compliment de M.* DE VOLTAIRE. Eſt-tu d'ambre, dit un Bramin, *ibid*
A M. DE VOLTAIRE, *ſur ſa convaleſcence.* Le dernier ſouffle de la vie, 239

VERS *mis au bas du Portrait gravé de Madame* DE VILLETTE. Elle eut Voltaire pour parain, 239

LES ADIEUX *de M.* DE VOLTAIRE. Adieu, mon cher Tibulle, autrefois ſi volage, 240

RÉPONSE. Quand la Ville & la Cour vous portent leur hommage, 241

VERS *faits à Sellières, ſur le Tombeau de M.* DE VOLTAIRE. Le voilà ce grand homme, 242

LE VOYAGEUR ET L'HABITANT DE FERNEY, *Dialogue*, &c. Montrez-moi l'aſile touchant, 243

A M. DE LA HARPE, *après avoir lu ſon Eloge de* VOLTAIRE. Plus grand qu'Homère & qu'Euripide, 244

RÉPONSE *de M.* DE LA HARPE. L'amour-propre & votre Apollon, 245

VERS *à M. le Marquis* DE VILLETTE, *ſur ſon acquiſition de la Terre de Ferney-Voltaire.* Ainſi dans tes vallons, Ferney, réduit tranquille, 246

IN-PROMPTU *fait chez M.* DE BEAUJON. De ce Temple des Arts, de ce doux hermitage, *ibid*

REQUÊTE *à M.* NECKER, *pour les habitans de Ferney.* Toi qui fais, dans nos cœurs, ranimer l'eſpérance, 247

VERS *écrits au bas du Compte rendu.* Des Miniſtres de la Finance, 249

A Monſeigneur le Prince DE CONDÉ. Nos Soldats aujourd'hui ne font qu'un bataillon, 250

LA FORCE DE L'EXEMPLE. En vrai Soldat, plein de gaîté, *ibid*

LES ÉPOQUES. Lorſque Buffon, de la Nature, 251
A Madame DE ***, *le premier Janvier.* Nouvel an, jour bien ennuyeux, 253
VERS *à Miſs* GORING. Etre belle, inſtruite & modeſte, 254
A Mademoiſelle DE LA VIGNE. Votre guittare, votre voix, *ibid*
VERS *à M. le Marquis* DE VILLETTE, *ſur la naiſſance de ſa fille.* Toi qui, de Tibulle, toujours, 255
STANCES *à Madame* DE VILLETTE. Le Char qu'attelent les Heures, 256
VERS *écrits au bas du Portrait gravé du* PRINCE-ROYAL *de Pruſſe.* Du neveu de Titus, 258
VERS *pour être mis au bas du Portrait de M.* CHARLES. De l'Océan des airs, brillant Navigateur, *ibid*
A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, *ſur les honneurs qu'elle rend à la mémoire de M.* DE VOLTAIRE. Ainſi quand les Traités, ainſi quand ton Armée, 259

Fin de la Table.